LA PHILOSOPHIE DE LA VIE ET LE BERGSONISME

—

I

DIFFICULTÉ, SIMPLICITÉ ET NOUVEAUTÉ DU BERGSONISME

Le Bergsonisme est une philosophie de la vie, et partant de compréhension difficile :

L'intelligence, si habile à manipuler l'inerte, étale sa maladresse dès qu'elle touche au vivant. Qu'il s'agisse de traiter la vie du corps ou celle de l'esprit, elle procède avec la rigueur, la raideur et la brutalité d'un instrument qui n'était pas destiné à un pareil usage... Nous ne sommes à notre aise que dans le discontinu, dans l'immobile, dans le mort. *L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie.* (*L'Evolution créatrice*, p. 179.)

C'est l'intuition qui est tournée vers la vie. (*Id.*, p. 191.) L'intelligence est naturellement tournée vers le passé, le *tout fait*, et pour regarder le présent, le *se faisant*, le vivant en un mot, elle doit se retourner et se tordre sur elle-même : « effort douloureux que nous pouvons donner brusquement en violentant la nature, mais non pas soutenir au delà de quelques instants. » (*Id.*, p. 258.) C'est pourquoi quand M. Bergson nous entraîne, loin de l'aimable domaine de la mort qui nous est propre, dans les austères régions de la vie, nous ne le suivons pas toujours sans courbature.

Et cependant cette philosophie difficile est une philosophie simple. Elle excelle à désencombrer le champ de la pensée de tous les *faux problèmes* que les sophistes multiplièrent à l'envi. Chaque démonstration triomphante de M. Bergson nous paie de notre peine; car elle nous vaut la suppression d'une difficulté qui ne paraissait insurmontable que parce qu'elle était inexistante. Le temps se débarrasse de tout ce qui appartient à l'espace; l'idée du néant absolu, destructive d'elle-même, est convaincue « d'être aussi absurde que celle d'un cercle carré(*id.*, p. 307) »; et en même temps tombent les obstacles dressés contre la liberté. Le désordre disparaît; car des deux ordres de la nature, « celui du *vital* ou du *voulu*... celui de l'*inerte* et de l'*automatique* (*id.*, p. 244) », nous appelons désordre celui dont nous constatons l'absence, lorsque cherchant l'un nous rencontrons l'autre; et aussitôt se dissipe la principale difficulté de la théorie de la connaissance, qui est « de savoir comment la science est possible, c'est-à-dire, en somme, pourquoi il y a de l'ordre et non pas du désordre dans les choses. (*Id.*, p. 252.) » Le jeu de la mémoire est exactement déterminé, et s'évanouit ce qui gênait la collaboration du corps et de l'esprit. Si on constate que nos sensations et perceptions n'existent pas par elles-mêmes et que la fiction d'un objet matériel isolé implique une espèce d'absurdité « puisque cet objet emprunte ses propriétés physiques aux relations qu'il entretient avec tous les autres et doit chacune de ses déterminations, son existence même par conséquent, à la place qu'il occupe dans l'ensemble de l'univers (*Matière et mémoire*, 1896, p. 10) », le problème de la réalité du monde extérieur cesse de se poser. En effet, « se demander si l'univers existe dans notre pensée seulement ou en dehors d'elle » est une question inintelligible. Ce serait considérer nos sensations comme les matériaux avec lesquels l'image du monde extérieur se fabrique, alors qu'elles sont déterminées par lui; ce serait prendre l'effet pour la cause. (*Id.*, p. 262.) Et ainsi de suite.

Mais c'est par un chemin malaisé que M. Bergson

nous fait marcher à la simplicité, car il s'agit toujours de quitter l'harmonieux parterre des complaisantes abstractions pour les sentiers raboteux de la vie. Aussi quelques rigoureuses que soient les démonstrations de M. Bergson, ou plutôt par cela seul qu'elles sont rigoureuses, elles découragent parfois le lecteur en le forçant à raisonner sur ce qui répugne à la raison : le mouvement et la vie; et ce serait le plus grand obstacle à la diffusion du Bergsonisme, s'il ne s'imposait par cette rigueur même qui est à la fois sa force et son défaut.

Le lecteur est aussi décontenancé par la nouveauté de la doctrine. « Tout est dit », écrivait La Bruyère. Le lecteur des ouvrages de M. Bergson comprend qu'il restait beaucoup à dire et surtout à redire. En effet la grande nouveauté du Bergsonisme est de nous rendre de très vieilles choses : l'intuition, l'âme et le corps, la liberté, le Dieu de tout le monde...

Pour nous les restituer, M. Bergson choque nos habitudes. Nous étions habitués à confondre la philosophie et le rationalisme. Et voici que nous apprenons que l'intelligence est faite, non pour la spéculation, mais pour l'action.

Originellement nous ne pensons que pour agir. C'est dans le moule de l'action que notre intelligence a été coulée. La spéculation est un luxe, tandis que l'action est une nécessité. (*L'Evolution créatrice*, p. 47.)

C'est l'intuition, avons-nous dit, qui comprend la vie. Heureusement pour notre intelligence qu'il lui reste une frange d'intuition! Depuis longtemps nous projetions le temps dans l'espace, et voici qu'il nous faut réduire le temps à la durée et à la succession! Notre pensée oscillait délicieusement, comme sur une escarpolette, du désordre à l'ordre, du néant à la création; et voici que désordre et néant sont qualifiés de termes inintelligibles! La philosophie antique nous avait légué le Dieu de Platon et d'Aristote, l'Idée des Idées ou la Pensée de la Pensée (*Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, p. 261); et il fallait abandonner tout cela pour

adopter le Dieu des Mystiques, un Dieu qui est amour et objet d'amour (*id.*, p. 270), lequel se trouve être le Dieu des chrétiens et finalement de tous les hommes! Quel bouleversement et que deviennent les règles du jeu philosophique!

De surprise en surprise le lecteur hésite à suivre un guide qui, si sûr qu'il paraisse, vient déranger tous ses procédés d'argumentation. Pour être rassuré, il aurait besoin de rencontrer les principes bergsoniens chez d'autres penseurs. Précisément, nous les rencontrons chez une ignorante, Mme Carraud, chez des impulsifs, J.-J. Rousseau, Michelet. Par un concours heureux de circonstances, en face de la vie, ils exprimèrent spontanément les données de l'intuition, que la plupart des hommes ont revêtues de la croûte des habitudes rationnelles et auxquelles M. Bergson nous ramène par un « retour conscient et réfléchi. » Nous les rencontrons aussi chez M. Paul Valéry, à la fois logicien prompt à dépister les sophistes et psychologue à la vue bonne.

Dans cette rencontre il y a un signe de la vérité : lequel nous empruntons d'ailleurs à M. Bergson et à sa méthode du recoupement.

La méthode de M. Bergson fut toujours expérimentale. Aux systèmes métaphysiques il préfère les « lignes de faits ». Or certaines lignes de faits se croisent. Précisément le recoupement consiste dans la recherche et l'usage des coïncidences.

Prenant le recoupement, comme critérium de la vérité, pour attester la justesse des expériences biologiques de M. Bergson, je voudrais relever entre lui et Mme Carraud, J.-J. Rousseau, Paul Valéry, Michelet, certaines coïncidences expérimentales.

II

L'INTUITION D'APRÈS Mme ZULMA CARRAUD

« En suivant d'aussi près que possible les données de la biologie », M. Bergson était arrivé « à la conception

d'un élan vital et d'une évolution créatrice ». (*Les deux sources...*, p. 266.) Cet élan vital est une énergie consciente, lancée à travers la matière sur des lignes divergentes. Au bout de l'une des deux lignes principales se trouve l'instinct des insectes, au bout de l'autre l'intelligence des hommes. « L'instinct était intuitif, l'intelligence réfléchissait et raisonnait. » (*Id.*, p. 267.) Mais l'instinct et l'intelligence « sont des formes de conscience qui ont dû s'entrepénétrer à l'état rudimentaire (*id.*, p. 21) », de sorte qu'autour de l'instinct animal subsiste une frange d'intelligence, autour de l'intelligence humaine une frange d'instinct. Puisque l'instinct est intuitif, l'intelligence humaine est « auréolée d'intuition (p. 267) ». De cette frange d'instinct ou d'intuition qui reste autour de l'intelligence provient le mysticisme qui est « une prise de contact et par conséquent une coïncidence partielle avec l'effort créateur que manifeste la vie ». (*Id.*, p. 235.) Car, nous le savons, l'intuition comprend la vie. Ainsi, le mysticisme achève de convaincre M. Bergson que primitivement l'intelligence et l'instinct s'entrepénétrèrent.

La superstition conduit Mme Zulma Carraud à une conclusion identique.

S'il est une femme dont l'intelligence très vive ait conservé une frange de l'instinct primitif, c'est bien Zulma Carraud. Connue par quelques livres de la *Bibliothèque Rose,* qu'elle écrivit dans sa vieillesse pour les enfants, mais surtout par son amitié et sa correspondance avec Balzac (*Honoré de Balzac : Correspondance inédite avec Mme Zulma Carraud,* publiée par M. Marcel Bouteron, Colin, 1935), Zulma Carraud, qui fut élevée et passa sa vie à la campagne, s'était formée elle-même. A propos de philologie, elle écrivait à Balzac :

Osé-je donc bien vous parler de tout cela, moi qui ne sais ma langue que par instinct, qui ne l'ai jamais travaillée! Mais avec vous, je n'ai point d'amour-propre, parce que vous aimez en moi ce que je ne dois qu'à mes méditations, mon action sur moi-même, et non au degré d'instruction qu'a pu

me donner mon éducation provinciale... (Lettre du 8 avril 1833, p. 143).

Comme ces mots : « mon action sur moi-même », s'apparentent bien à la formule bergsonienne de « création de soi par soi », dont nous parlerons à l'occasion de Michelet! Dans cette vie solitaire où elle se crée elle-même, elle se défie de l'intelligence et s'abandonne à l'instinct. Sans cesse les mots d'intuition et d'instinct reviennent sur ses lèvres. Elle a l'instinct de la vie élégante (p. 44); elle a l' « intuition du vrai bonheur (p. 67 », lequel est sans doute « *le bonheur du contact* » et la « fusion d'existence » de deux êtres (p. 101). Son mari, commandant d'artillerie, quitte-t-il Saint-Cyr pour la poudrerie d'Angoulême, elle s'étonne de n'avoir eu aucun pressentiment (p. 35) ». Si elle rencontre une personne qui vient de quitter Balzac, elle écrit :

C'est bien quelque chose que d'avoir vu quelqu'un qui s'est chauffé à votre feu, qui a foulé vos tapis, qui, d'un coup d'œil, a embrassé votre bibliothèque! Aussi à première vue mon regard l'a enveloppé, pour le dépouiller de tout ce qui lui restait de votre atmosphère et me l'approprier. Je n'ai pas fait un vol, car il n'y pouvait tenir. Ce sont parties trop subtiles pour ses vulgaires organes. C'est bien une émanation de vous, mais ce n'est pas vous. (Lettre du 28 décembre 1832.)

Avec ses deux fils elle a des rapports intuitifs, et avec l'un plus qu'avec l'autre :

Yorick grandit d'une manière remarquable; mais il ne remplacera jamais son frère; il n'y a pas entre nous les rapports intuitifs qui ont toujours existé entre Ivan et moi. Souvent je ne connais pas le mobile des actions d'Yorick, et j'ai toujours eu la pensée d'Ivan, telle enfantine qu'elle fût, avant qu'elle arrivât à sa conscience. (Lettre du 3 août 1838.)

Elle a d'ailleurs toute confiance dans ses « impulsions ».

J'attache beaucoup d'importance à mes impulsions, parce

que j'ai foi en ma nature primitive, qui n'a point été altérée par une éducation précoce. (Lettre du 8 février 1834.)

Et il faut reconnaître que cette vie intuitive développa chez elle une singulière perspicacité. Voici ce qu'elle dit des consolations :

Consolation est un vain mot. On est las de souffrir et par conséquent amoindri alors qu'on en cherche; et quand on les cherche, elles vous arrivent de toutes parts, des choses aussi bien que des personnes. Mais quand on souffre et que l'on est à la hauteur des maux que l'on endure, les consolations sont corrosives. Je vous dis cela comme quelqu'un qui l'a cruellement expérimenté. (Lettre du 2 décembre 1839.)

Certes, elle ne voit pas distinctement comme M. Bergson que l'intelligence est faite pour le mort, et l'intuition pour le vivant. Mais quand Balzac veut peindre la vie, elle le met continuellement en garde contre ses idées, au profit de ses divinations et de ce qu'elle appelle ses facultés psychiques. Elle lui écrit, par exemple : *le Médecin de Campagne* est « sans contredit, bien supérieur sous le rapport psychique à tout ce que vous avez fait ». (Lettre du 17 septembre 1833.) Le 14 mai 1836, elle lui conseille de laisser dormir son cerveau :

Qu'un cerveau comme le vôtre aurait à gagner auprès du commandant qui sommeille, quand il ne dort pas, et de moi, absorbée par mes deux marmots! Car les forces humaines sont *unes*. Si on les applique toutes à une seule chose [ici, le cerveau] le reste languit et, — faut-il vous le dire? — je crois que vos facultés psychiques doivent rester dans un engourdissement complet. Mais comme on ne dissipe pas, quoi qu'on fasse, des richesses comme les vôtres, j'attends le jour où le besoin de repos se fera sentir et où vous demanderez mieux à la vie que l'excitation de votre machine à penser (p. 260).

Emploierait-elle si judicieusement le mot de machine, si elle ne pressentait que l'intelligence est inhabile devant la vie?

Femme d'instinct, elle recherche tout ce qui favorise la vie instinctive, comme l'habitude, qui est à l'intelligence, selon M. Bergson, ce qu'est la nécessité à l'instinct, de sorte que l'homme fait par habitude à peu près ce que ferait l'animal par nécessité. Elle écrit donc à Balzac :

Concevez-vous combien je serai contente de vous voir au milieu de vos habitudes, chez vous enfin, où vous devez être bien plus parfaitement *vous* que partout ailleurs? (Lettre du 4 septembre 1838, p. 295.)

Elle aime la monotonie, créatrice d'habitudes. La monotonie du mariage, à son avis, est son charme le plus puissant.

O! Honoré, ne croyez pas qu'il faille des aspects toujours nouveaux à la vie! Les nuances sont ce qu'elle offre de plus délicieux. Comprenez donc tout ce qu'il y a dans cette sécurité que cette heure actuelle, si douce, sonnera le lendemain, puis encore après, puis toujours! (Lettre du 5 janvier 1833.)

C'est pourquoi sous la plume de cette femme d'instinct naissent des images bergsoniennes. M. Bergson parle de la *croûte* rationnelle qui recouvre notre moi; Mme Carraud espère que Balzac saura la retrouver sous la croûte provinciale (p. 37). M. Bergson se plaît à évoquer les lignes divergentes suivies par l'élan vital. M[me] Carraud écrit à Balzac :

J'ai vu avec douleur que nous suivions deux lignes essentiellement divergentes. (Lettre du 19 avril 1835.) — Nous suivons des routes si divergentes qu'il n'est pas étonnant que nous ne puissions nous donner la main. (Lettre du 12 octobre 1839.)

On ne s'étonnera pas non plus que M[me] Carraud, sans cesse préoccupée des rapports de l'intelligence et de l'instinct, ait eu le pressentiment de la théorie bergsonienne d'une pénétration primitive de l'intelligence et de l'instinct. En présence de la superstition d'une amie de Balzac, voici ce qu'elle écrit :

Votre amante, comme vous le dites, me semble un peu en fausse position avec les voisins. A propos d'elle, il faut que je vous cite combien et de quelle façon elle pense à vous, que d'ailleurs elle ne nomme jamais sans rougir légèrement. Un soir, madame Rose la trouve fesant manger à son poupon une énorme pomme cuite; le pauvre petit n'avait que cinq jours. Comme on lui demandait la raison de cette action, dont les suites pouvaient être funestes à l'enfant, elle dit : « On assure que l'on assure l'avenir et le bonheur d'un enfant en lui faisant manger une pomme cuite le premier vendredi de sa vie. » Et, comme madame Rose se récriait, elle ajouta : « Oh! moi, je ne suis ni forte ni courageuse; d'ailleurs M. Balzac m'a dit qu'une femme sans superstition était une femme incomplète, et ne pouvait plaire à un homme délicat. » La veille, elle m'avait dit, la pauvre femme, qu'elle avait horreur des araignées, et, comme je faisais chorus, elle me dit, de son air le plus séduisant : « Eh! bien, écoutez, quand vous en verrez une, dites haut : *Saint Martial!* de suite elle s'arrêtera; si vous le répétez deux fois encore, elle retournera où elle était. » Voilà comme vous êtes compris, pauvre Honoré! Voilà les superstitions du cœur qui, dans une âme nativement belle, sont un reste de cet instinct pieux, premier développement de l'intelligence humaine, et le plus riche des dons que le Ciel nous fit! (*Id.*, p. 126.)

Ainsi l'expérience d'en haut, le mysticisme et l'expérience d'en bas, la superstition, acheminent M. Bergson et Mme Carraud à une doctrine semblable : primitivement l'instinct et l'intelligence se pénétraient; la superstition et le mysticisme seraient des survivances de cette pénétration primitive. Seulement Mme Carraud, cédant à ce besoin d'unité dont se défie M. Bergson, ferait sortir l'intelligence de l'instinct.

III

LA DURÉE ET LA VIE D'APRÈS J.-J. ROUSSEAU

Dans l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience*, M. Bergson séparait le temps et l'espace, que l'on

confond et qu'il nous est presque impossible de ne pas confondre, tant on a pris l'habitude de projeter le temps dans l'espace. Séparer de l'espace le temps, c'est distinguer la durée de l'étendue; et la durée, c'est la vie même. D'ailleurs M. Bergson, tout le premier, reconnaît « l'incroyable difficulté » que nous éprouvons « à nous représenter la durée dans sa pureté originelle (p. 81) »; et beaucoup de ses lecteurs sont découragés par ses analyses pénétrantes, mais inaccoutumées. Que les résultats en soient confirmés par une page célèbre de J.-J. Rousseau, la confirmation aura d'autant plus de prix qu'il ne se proposait nullement de disjoindre la durée et l'étendue, ni de joindre la durée et la vie. Son accord avec M. Bergson ne peut provenir que de la sûreté de leur introspection.

Dans la *Cinquième promenade des Rêveries du Promeneur solitaire,* Rousseau cherche la raison du bonheur souverain qu'il éprouvait en entendant le bruit des flots sur les bords du lac de Bienne, et il la trouve dans le sentiment parfait dont il jouissait alors de son existence.

M. Bergson, dans l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience,* a un tout autre but; il espère qu'une fois dissipée la confusion de la durée et de l'étendue, on verrait s'évanouir les objections élevées contre la liberté (p. VIII).

Nous nous excuserions de citer un passage vraiment trop connu de J.-J. Rousseau, si, quoique cité par tout le monde, il n'était expliqué par personne. Le voici :

> Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché : là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la

rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans effort...

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être; il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher...

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir, où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre, dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs, au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme

Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici la douceur. Mais la plupart des hommes, agités de passions continuelles, connaissent peu cet état, et, ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instants, n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme.

Cette méditation si curieuse de Rousseau correspond à l'*Essai* où M. Bergson sépare nos sensations de temps et d'espace. L'expérience de Rousseau est même semblable à l'une de celles de M. Bergson. Rousseau observe le bruit monotone du flux et du reflux qui, à la façon d'un métronome, c'est-à-dire d'un pendule, rythme le bercement de son âme; M. Bergson observe les oscillations uniformes d'un pendule qui bat la seconde.

Voici l'expérience de M. Bergson :

Il est vrai que nous comptons les moments successifs de la durée et que, par ses rapports avec le nombre, le temps nous apparaît d'abord comme une grandeur mesurable tout à fait analogue à l'espace. Mais il y a ici une importante distinction à faire. Je dis par exemple qu'une minute vient de s'écouler, et j'entends par là qu'un pendule, battant la seconde, a exécuté soixante oscillations. Si je me représente ces soixante oscillations tout d'un coup et par une seule aperception de l'esprit, j'exclus par hypothèse l'idée d'une succession; je pense, non à soixante battements qui se succèdent, mais à soixante points d'une ligne fixe, dont chacun symbolise, pour ainsi dire, une oscillation du pendule. — Si, d'autre part, je veux me représenter ces soixante oscillations successivement, mais sans rien changer à leur mode de production dans l'espace, je devrai penser à chaque oscillation en excluant le souvenir de la précédente, car l'espace n'en a conservé aucune trace; mais par là même je me condamnerai à demeurer sans cesse dans le présent, je renoncerai à penser une succession ou une durée. Que si enfin je conserve,

joint à l'image de l'oscillation présente, le souvenir de l'oscillation qui la précédait, il arrivera de deux choses l'une : ou je juxtaposerai les deux images et nous retombons alors sur notre première hypothèse, ou je les apercevrai l'une dans l'autre, se pénétrant et s'organisant entre elles comme les notes d'une mélodie, de manière à former ce que nous appellerons une multiplicité indistincte ou qualitative, sans aucune ressemblance avec le nombre : j'obtiendrai ainsi l'image de la durée pure, mais aussi je me serai entièrement dégagé de l'idée d'un milieu homogène ou d'une quantité mesurable (p. 80).

Entre ces trois hypothèses, Rousseau, qui est platonicien et a horreur de l'écoulement des choses, réalise particulièrement la seconde où, le sentiment de la succession et de la durée disparaissant, il peut se croire éternel, comme Dieu. Il est remarquable que les expressions de Rousseau et de M. Bergson soient alors identiques. Rousseau trouve là un état où l'âme n'a pas « besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir, où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession ». M. Bergson déclare : « je me condamnerai à demeurer sans cesse dans le présent; je renoncerai à penser une succession ou une durée ». Avec non moins de force, dans l'*Evolution créatrice*, il constate que si nous « interrompons l'effort qui pousse dans le présent la plus grande partie possible du passé », il n'y a « plus de durée réelle », mais une « existence faite d'un présent qui recommencerait sans cesse (p. 219) ».

Certes, l'expression « je me condamnerai... » indique assez que M. Bergson ne partage pas l'admiration de Rousseau pour l'immobilité; de plus il distingue mieux que Rousseau les états de conscience qui se succèdent et se pénètrent dans le temps d'avec les objets qui se juxtaposent et s'isolent dans l'espace. Rousseau n'en a pas moins eu le mérite de pressentir ce que démontrera M. Bergson : le temps est succession, la succession seule marque la durée, et sans la succession on vivrait dans un présent éternel.

Au début de l'expérience de Rousseau, la sensation auditive de la succession du flux et du reflux dans le temps se mêle encore à une sensation visuelle de la juxtaposition des flots dans l'espace. Mais bientôt la sensation auditive de la succession subsiste seule :

De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait...

Désormais, Rousseau jouit de la durée pure : « De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence. » Cette notation extraordinaire pourrait être contresignée de M. Bergson, qui nous dit en effet : l'espace est un milieu vide homogène que viennent remplir les choses matérielles « extérieures les unes aux autres et extérieures à nous... L'extériorité est le caractère propre des choses qui occupent de l'espace (*Essai sur les données...*, p. 75) ». Au contraire les faits de conscience qui se succèdent dans le temps « ne sont point essentiellement extérieurs les uns aux autres » et ne le deviennent que si on a commencé par projeter le temps dans l'espace.

Rousseau a donc isolé la durée toute pure, sans rien d'étendu ni d'extérieur. Pourquoi? C'est qu'il se contente de se sentir vivre sans penser. Il le répète continuellement : la rêverie éteignait en lui les mouvements internes de la pensée; il ne prenait pas la peine de penser... Telle est la condition requise par M. Bergson pour dégager la durée pure :

La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre (*Id.*, p. 76).

Ainsi Rousseau atteint la durée toute pure, parce qu'il s'est naturellement plié aux conditions bergsoniennes : ne pas penser et se laisser vivre.

Pourquoi Rousseau cessait-il de penser? M. Bergson nous permet de le deviner. Nous ne pensons que l'immobile. Il est donc naturel que le mouvement des flots endorme l'intelligence de Rousseau, qui ne se réveille un instant que quand, tout en entendant les flots se succéder dans le temps, il les voit se juxtaposer dans l'espace. Alors la juxtaposition des flots discontinus lui suggère quelque pensée sur l'instabilité des choses de ce monde, car nous ne pensons que le discontinu.

Mais pourquoi lorsque, l'intelligence se taisant, Rousseau se plonge dans la durée pure, éprouve-t-il le sentiment parfait de la vie? Il s'imagine qu'en d'autres circonstances le sentiment de l'existence est écarté par « toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent nous en distraire ». Là encore la vraie raison est indiquée par M. Bergson : dans la durée nous nous sentons non seulement vivre, mais le plus vivre, parce que la durée, « où le passé toujours en marche se grossit sans cesse d'un présent absolument nouveau », est vraiment « la coïncidence de notre moi avec lui-même ». (*L'Evolution créatrice*, p. 218.)

Cependant si la durée n'est sensible que par la succession, quand Rousseau, avec l'absence de succession, perd le sentiment de la durée, ne doit-il pas, puisque la durée se confond avec l'existence, perdre aussi le sentiment de son existence?

D'abord, ces moments où il vit, ou plutôt s'imagine vivre dans un présent perpétuel, ont été précédés et suivis d'autres moments où il avait le sentiment de la succession et de la durée, de sorte qu'il sait fort bien que la durée se manifeste par la succession. Ensuite, dans ces moments mêmes où il croit perdre le sentiment de la durée, le perd-il absolument? Comme il s'agit de la succession du semblable au semblable et que ces semblables se pénètrent sans jamais être séparés par le moindre intervalle, il se figure perdre le sentiment de leur succession sans réellement le perdre. Car il éprouve l'impression d'un bercement, c'est-à-dire d'une alternance, donc d'une succession. L'impression de la succes-

sion et de la durée est sans doute chétive; chétive aussi sera l'impression correspondante de la vie. Rousseau reconnaît que cet état « n'a rien de vif en lui-même ». Toutefois, comme ces sentiments confondus de la vie et de la durée sont alors, si faibles qu'ils soient, les seuls qu'il ressente, ils sont pleins et parfaits, par cela même qu'ils sont seuls. Ils sont faibles, mais à l'état pur. Peut-être même est-ce dans ces moments léthargiques où la vie se restreint à la durée, la durée à la vie, que nous avons l'entière conscience et de la durée et de la vie.

Il semble bien d'ailleurs que ce présent perpétuel, non seulement soit exceptionnel, mais ne se réalise jamais complètement. Au vrai M. Bergson ne l'envisage guère que par hypothèse. De plus, Rousseau et M. Bergson ne sont-ils pas d'acord pour considérer la durée comme un mélange du passé, du présent et de l'avenir, où le présent a le moins de part? Rousseau remarque que nos affections, qui rappellent le passé ou préviennent l'avenir, sont « toujours en avant ou en arrière de nous ». C'est exactement ce que dit M. Bergson : le présent est « l'insaisissable progrès du passé rongeant l'avenir ». (*Matière et Mouvement*, p. 163.) Déjà La Bruyère notait qu'il n'y a vraiment que les enfants qui « jouissent du présent ». (*De l'Homme*.)

Certes, Rousseau n'a pas senti que ce mélange du passé, du présent et de l'avenir provient d'un effort qui pousse le passé dans le présent vers l'avenir, et que cet effort est l'élan vital. Du moins, s'est-il rendu compte que le mouvement est nécessaire à la vie, même à cette vie atténuée qu'est la rêverie. Assurément un mouvement violent, soit en nous, soit dans « les objets environnants », détruirait la rêverie. « Il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. » Si le mouvement des choses était « inégal ou trop fort », il nous réveillerait. Encore faut-il trouver dans les choses un « mouvement uniforme et modéré », comme celui du flux et du reflux des eaux du Lac de Saint-Pierre; et si ce mouvement qui vient du dehors manquait, il faudrait y substituer un autre mouvement,

« qui se fait alors au dedans de nous », et que produit « une imagination riante ». Elle suscite en nous « de légères et douces idées » qui, « sans agiter le fond de l'âme », en effleurent la surface. Mais extérieur ou intérieur, il faut à la rêverie un mouvement, qui toutefois « n'ait ni secousses ni intervalles ». Car « sans mouvement la vie n'est qu'une léthargie ». Dévot de l'immobilité, néanmoins, il ne conçoit pas la vie comme un élan et il n'aurait pas dit ce que Victor Hugo fait dire à Hernani : « Je suis une force qui va. » C'est pourquoi il examine la durée au moment où elle est sur le point de disparaître, quand, s'absorbant presque tout entier dans la sensation du présent, il ressent à peine, dans son inertie, la succession de ses états de conscience. Il est d'autant plus étonnant que Rousseau, par cela seul qu'il sait s'observer, ait noté que la durée est la succession de nos affections et qu'elle entraîne à l'état pur le sentiment parfait de notre existence.

Ainsi Rousseau et M. Bergson, avec des préoccupations toutes contraires (l'un recherche le bonheur, et l'autre la liberté), ont réussi une même expérience où la durée leur est donnée sans mélange d'étendue et entraîne le plein sentiment de la vie; et, pour noter cette expérience, ils se sont servis des mêmes mots. Mais ce que fait M. Bergson par la volonté de reconstituer un état primitif de la conscience, oblitéré par nos habitudes rationnelles, J.-J. Rousseau le fait naturellement et comme à son insu; car il ne se doute même pas qu'il a dissocié ce que les hommes associent toujours, le temps et l'espace.

Quelle plus sûre confirmation M. Bergson pourrait-il rêver de la thèse fondamentale de l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience?* Et cependant M. Bergson est plus utile à Rousseau que Rousseau à M. Bergson. Rousseau vient confirmer l'expérience bergsonienne; mais sans M. Bergson la page de Rousseau demeure à peu près indéchiffrable.

IV

LE NÉANT, LE DÉSORDRE, LE CORPS D'APRÈS M. PAUL VALÉRY

En séparant les notions de temps et d'espace, M. Bergson sauvait la liberté :

Toute l'obscurité vient de ce que les uns et les autres se représentent la délibération sous forme d'oscillation dans l'espace, alors qu'elle consiste en un progrès dynamique où le moi et les motifs eux-mêmes sont dans un continuel devenir, comme de véritables êtres vivants. Le moi, infaillible dans ses constatations immédiates, se sent libre et le déclare; mais dès qu'il cherche à s'expliquer sa liberté, il ne s'aperçoit plus que par une espèce de réfraction à travers l'espace (*Essai sur les données...*, p. 140).

L'idée de néant, comme celle d'espace, conduit à nier la liberté. En effet, l'existence ne paraissant pas assez forte pour vaincre l'inexistence, on dote « l'être véritable d'une existence logique ». Car une existence logique paraît éternelle.

L'essence logique du cercle, c'est-à-dire la possibilité de le tracer selon une certaine loi, c'est-à-dire enfin sa définition, est chose qui... n'a ni lieu ni date, car nulle part, à aucun moment le tracé d'un cercle n'a commencé d'être possible. ... [Mais] « si le principe de toutes choses existe à la manière d'un axiome logique ou d'une définition mathématique, les choses elles-mêmes devront sortir de ce principe comme les applications d'un axiome ou les conséquences d'une définition, et il n'y aura plus de place ni dans les choses ni dans leur principe, pour la causalité efficace, entendue au sens d'un libre choix ». (*L'Evolution créatrice*, p. 300.)

M. Bergson démontre que l'idée du néant est « une pseudo-idée ».

L'idée de désordre, nous l'avons déjà indiqué, est la principale difficulté de la théorie de la connaissance.

M. Bergson démontre que l'idée de désordre « ne représente rien du tout ». (*Id.*, p. 242.)

Nous avons retrouvé chez J.-J. Rousseau la séparation de la durée et de l'étendue; nous retrouverons chez M. Paul Valéry la destruction des idées de néant et de désordre.

Cependant M. Paul Valéry se trouve aux antipodes de M. Bergson. M. Bergson est le philosophe de la vie; et l'on pourrait caractériser M. Paul Valéry par l'indifférence à la vie; il est le philosophe de la connaissance. Il néglige le vivant et scrute des concepts. « Le but de celui qui spécule est de fixer ou de créer une notion, — c'est-à-dire un *pouvoir* et un *instrument de pouvoir*... » (*Variété*, Aveline, 1926, p. 114.) Les philosophes, dit-il encore, « ne me donnaient que de l'ennui; jamais le sentiment qu'ils communiquassent quelque puissance véritable ». (*Id.*, p. 130.) Celui qui, en nous apportant un concept nouveau, nous donne un *pouvoir*, celui-là est un psychologue et surtout un logicien. L'intérêt des querelles philosophiques « réside dans la délicatesse de l'appareil logique et psychologique de plus en plus subtil qu'elles demandent qu'on emploie ». (*Id.*, p. 113.) Or, le concept paralyse tout. L'aspect du monde extérieur varie sans cesse; peu s'en aperçoivent. Car la plupart des gens voient par l'intellect plus que par les yeux ». Au lieu d'espaces colorés, « ils prennent connaissance de concepts... le concept ne change pas ». (*Id.*, p. 260.) Est-il nécessaire d'ajouter que M. Valéry est du nombre de ces gens-là?

Il admet cependant que le vivant soit le mouvant; il ne va pas jusqu'à dire qu'il est aussi le *se faisant*. La création ne l'émeut guère; la construction lui suffit. Dans l'essai sur *Léonard de Vinci* (*Variété*) et dans *Eupalinos*, il est tout entier à la joie d'analyser l'art de construire. L'idée que le créateur s'élève « au-dessus de sa nature » puisque toute création apporte quelque chose de nouveau dans le monde, — idée que comprennent si aisément les philosophes de la vie, un Michelet par exemple, — lui paraît une absurdité :

Je pense invinciblement à un homme qui voudrait grimper sur ses propres épaules! (*Eupalinos*, 11e éd., p. 98.)

Du moins le vivant est-il le conscient. Comme Pascal, il cherche où est son moi (Ed. Brunschvicg, p. 478); mais il le trouve. Le moi est dans la conscience :

> ... chaque vie si particulière possède toutefois, à la profondeur d'un trésor, la permanence fondamentale d'une conscience que rien ne supporte; et comme l'oreille retrouve et reperd, à travers les vicissitudes de la symphonie, un son grave et continu qui ne cesse jamais d'y résider, mais qui cesse à chaque instant d'être saisi, — le *moi* pur, élément unique et monotone de l'être même dans le monde, retrouvé, reperdu par lui-même, habite éternellement notre sens; cette profonde *note* de l'existence domine, dès qu'on l'écoute, toute la complication des conditions et des variétés de l'existence. (*Variété*, p. 237.)

Alors on se rappelle le mot de M. Bergson : « La vie, c'est la conscience lancée à travers la matière. » (*Evolution créatrice*, p. 197.)

Attention! La conscience, pour M. Valéry, ne seraitelle pas matérielle et périssable? Il n'a garde de le dire ni non plus de le nier. Ce qui est sûr, c'est que la vie lui paraît étrangement corporelle. Non seulement le corps est « l'instrument de la vie (*Eupalinos*, p. 119) », mais lui seul semble vivant. Le corps « est ce qui est »; l'âme, au contraire, est une sorte de fantôme impropre aux réalités :

> Sans doute l'objet unique et perpétuel de l'âme est bien ce qui n'existe pas; ce qui fut et qui n'est plus; ce qui sera et qui n'est pas encore; ce qui est possible, ce qui est impossible, — voilà bien l'affaire de l'âme, mais non jamais, *jamais* ce qui est! (*Eupalinos*, L'âme et la danse, p. 61.)

La pensée serait un jeu, l'intelligence un jouet, et tout cela n'aurait que la durée d'une fantaisie. En vérité, *l'Ame et la danse*, *Eupalinos* laissent l'impression d'un hymne à la matière.

Qui pense peu à la création ne pense guère au Créateur. Je ne prétends pas que M. Valéry nie l'existence de Dieu; mais il n'a pas l'obsession du divin. Il a essayé de lire les mystiques; et il en conclut, comme M. Bergson, que le mysticisme ne dit « absolument rien à celui qui n'en a pas éprouvé quelque chose ». (*Les deux Sources,* p. 254.) Seulement il le déclare à sa manière qui est fort dédaigneuse : « J'avais mis le nez dans quelques mystiques. Il est impossible d'en dire du mal, car on n'y trouve que ce qu'on apporte. » (*Variété,* p. 131.) Certes, il a écrit : « angoisse, mon véritable métier... (*Analecta,* cahier B. 1910, p. 63) », et le R. P. Gillet ne se lasse pas de citer cette angoisse (*Paul Valéry et la métaphysique,* p. 63, 107). Mais faire de l'angoisse un métier, c'est un peu comme faire de la poésie un exercice, c'est les diminuer et peut-être les détruire. L'angoisse de M. Valéry, « revanche des pensées inutiles et stationnaires, et des va-et-vient... », est une angoisse intellectuelle; elle ne saisit pas tout l'homme et s'étonne de l'angoisse d'un Pascal. La note que M. Valéry consacre à l'effroi de Pascal « devant le silence éternel des espaces infinis », de l'aveu même du R. P. Gillet, « a fait scandale ». (*Id.,* p. 108.) Cependant M. Valéry reconnaît que devant une nuit étoilée et « la figure effrayante du monde », le cœur de l'homme « tend à se répondre par un Dieu ». Le R. P. Gillet y voit la reconnaissance « d'un élan spontané vers Dieu ». (*Id.,* p. 110.) Ce n'est peut-être que l'explication de l'idée de Dieu; car il déplaît à M. Valéry de passer de la pensée à l'être. Il arrive même que son explication des idées est assez compromettante pour les choses. Ne nous suggère-t-il pas que l'instinct qui tourne les hommes vers le ciel, c'est-à-dire vers le haut, « tient peut-être à notre structure verticale »? (*Variété,* p. 165.)

Je ne voudrais pas donner M. Valéry pour plus incrédule qu'il ne se donne lui-même; je me contenterai de dire que s'il pense peu à Dieu, à la création et à la vie, il pense beaucoup aux concepts et qu'il est habile à en découvrir les erreurs. De son côté, M. Bergson est par-

fois contraint de débarrasser son chemin de certains concepts des philosophes. Ce lui est une occasion de se croiser avec M. Paul Valéry, d'ailleurs à leur parfait insu.

Avec juste raison, le R. Père Gillet signale le parallélisme des objections de *Variété* « concernant le néant, le commencement, la création », et les objections similaires exposées à la fin de l'*Evolution créatrice.* (*Paul Valéry et la métaphysique,* p. 18.) Il aurait pu y joindre les objections concernant le désordre.

L'importance de ce parallélisme est d'être involontaire. Paul Valéry fut amené à ses objections contre le néant et le désordre en lisant l'*Eureka* d'Edgar Poe. *Eureka* est un poème abstrait, une cosmogonie bâtie sur des fondements mathématiques, la loi de la gravitation et l'hypothèse de Laplace (*Variété,* p. 143). *Eureka* entraînait M. Valéry bien loin des préoccupations biologiques de M. Bergson. En effet, sa formation philosophique se fit entre 1892 et 1895, en dehors du bergsonisme. Beaucoup plus tard il lut l'*Evolution créatrice.* Il écrit le 30 janvier 1927 : « J'ai lu il y a deux ou trois ans l'*Evolution créatrice* » (p. 8). Il faut d'ailleurs prendre l'expression « deux ou trois ans » au sens large. Je trouve en effet dans une *Conférence donnée à l'Université de Zurich le 15 nov. 1922,* une allusion évidente au bergsonisme. L'homme « ne forme pas un *système fermé* de besoins et de satisfaction de ses besoins... Nous sommes une espèce zoologique qui tend d'elle-même à faire varier son domaine d'existence ». (*Variété,* p. 34 et 37.) On reconnaît là une définition et la terminologie bergsoniennes. M. Bergson définit volontiers l'organisme un système clos et il considère l'humanité comme un système clos dont nous briserions sans cesse la clôture. Tandis que l'instinct de l'animal, utilisant des instruments organisés, leur conserve une structure à peu près invariable, puisque leur modification ne va pas sans une modification de l'espèce; l'intelligence, étant la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés, les modifie à sa guise, prolonge par l'organisme artifi-

ciel l'organisme naturel et, « au lieu de fermer comme l'instinct le cercle d'action où l'animal va se mouvoir automatiquement, ouvre à cette activité un champ indéfini »... (*L'Evolution créatrice*, p. 17, 152 et 153.)

Mais lorsque M. Valéry écrivit le chapitre consacré à l'*Eureka* d'Edgar Poe, il ignorait l'*Evolution créatrice.* La similitude des pensées est d'autant plus intéressante. Voici le passage qui dut attirer l'attention du R. Père Gillet :

S'il nous faut l'idée d'un néant, l'idée d'un néant est néant; ou plutôt elle est déjà quelque chose : c'est une feinte de l'esprit qui se donne une comédie de silence et de ténèbres parfaites dans lesquelles je sais bien que je suis caché, prêt à créer par un simple relâchement de mon attention; où je sens que je suis et présent et volontaire et indispensable, afin que je conserve par un acte dont j'ai conscience cette absence si fragile de toute image et cette nullité apparente... Mais c'est une image et c'est un acte : je m'appelle *Néant* par une convention momentanée.

Que si je place à l'origine l'idée d'un désordre poussé à l'extrême, et jusque dans les plus petites parties de ce qui fut, je perçois aisément que ce chaos inconcevable est ordonné à mon dessein de concevoir. J'ai moi-même brouillé les cartes afin de les pouvoir débrouiller. Ce serait d'ailleurs un chef-d'œuvre d'art et de logique que la définition d'un désordre assez délié pour qu'on ne puisse plus y découvrir la moindre trace d'ordre et lui substituer un chaos plus intime et plus avancé...

Quant à l'idée d'un commencement — j'entends d'un commencement absolu — elle est nécessairement un mythe. Tout commencement est coïncidence; il nous faudrait concevoir ici je ne sais quel contact entre le tout et le rien. En essayant d'y penser, on trouve qué tout commencement est conséquence — tout commencement achève quelque chose. (*Variété*, 1926, p. 146-147.)

Si l'on compare les textes de *Variété* et de l'*Evolution créatrice*, la rencontre des deux pensées est évidente, et non moins évidente leur indépendance mutuelle.

En effet, l'idée de Paul Valéry qu'il reste caché au milieu de son néant est la première que nous expose M. Bergson :

Je suis encore là... Comment s'éliminer soi-même? A l'instant même où ma conscience s'éteint, une autre conscience s'allume; — ou plutôt elle s'était allumée déjà, elle avait surgi l'instant d'auparavant pour assister à la disparition de la première... Je ne me vois anéanti que si, par un acte positif, encore qu'involontaire et inconscient, je me suis déjà ressuscité moi-même. (*L'Evolution créatrice,* p. 301.)

L'idée de néant, continue M. Bergson, c'est-à-dire l'idée d'inexistence totale, est inconcevable :

Il y a plus *et non pas* moins, dans l'idée d'un objet conçu comme « n'existant pas » que dans l'idée de ce même objet conçu comme « existant », car l'idée de l'objet « n'existant pas » est nécessairement l'idée de l'objet « existant » avec, en plus, la représentation d'une exclusion de cet objet par la réalité actuelle prise en bloc. (*Id.,* p. 310.)

Or cette exclusion n'est possible que s'il existe quelque chose qui remplace l'objet exclu. On peut donc concevoir une exclusion partielle; une exclusion totale, non pas. S'il n'y a pas d'exclusion totale, d'anéantissement complet, puisque le néant « est déjà quelque chose », rien de plus bergsonien que, dans *Variété,* l'étonnement de M. Paul Valéry devant : « je ne sais quel contact entre le tout et le rien ». M. Bergson dit en effet :

Comment opposer alors l'idée de Rien à celle de Tout? Ne voit-on pas que c'est opposer du plein à du plein? (*Id.,* p. 320.)

Du moment qu'une existence ne saurait succéder à une inexistence totale, il n'y a pas de commencement *ex nihilo,* tout commencement est succession, ou, comme écrit M. Valéry, coïncidence ou conséquence. Qui empêcherait donc M. Bergson d'accepter la formule de *Variété :* « Tout commencement achève quelque chose »? La création bergsonienne apportant quelque chose de nouveau est un commencement, et, se poursuivant sans fin, elle est un perpétuel achèvement.

Mais voici la différence. Si M. Bergson n'admet pas de commencement *ex nihilo*, il admet un commencement absolu, c'est-à-dire une création apportant quelque chose d'absolument neuf. La création, il la trouve partout :

Toute œuvre humaine qui renferme une part d'invention, tout acte volontaire qui renferme une part de liberté, tout mouvement d'un organisme qui manifeste de la spontanéité, apporte quelque chose de nouveau dans le monde.

M. Bergson admet non seulement une création de forme, mais une création de matière. (*L'Evolution...*, p. 260.) Or, M. Paul Valéry repousse, bien entendu, un commencement *ex nihilo;* mais il va plus loin et repousse un « commencement absolu », c'est-à-dire une création. Nous savons que, pour lui, créer équivaudrait à grimper sur ses propres épaules.

Les opinions de MM. Bergson et Valéry sont divergentes. Tous les deux écartent l'idée d'inexistence. Mais M. Bergson ne l'écarte nullement pour supprimer la création, il l'écarte pour réintégrer l'être dans la durée. L'idée d'inexistence, nous l'avons vu, nous contraint d'attribuer à l'être une existence logique, sans doute éternelle, mais destructrice de la liberté. Au contraire, si l'on établit que l'idée de néant est une pseudo-idée, « l'hypothèse d'un absolu qui agirait librement, qui durerait éminemment, n'aurait plus rien de choquant ». (*Id.*, p. 301.) Toutes les considérations de M. Bergson sur le néant sont dominées par le problème de la liberté et de la durée. D'autre part, si M. Valéry écarte l'idée d'inexistence, c'est pour supprimer la création. Toutes ses considérations tendent à prouver qu'un commencement absolu est inintelligible.

De même que le néant, MM. Bergson et Valéry ruinent le désordre. Mais là encore leur pensée suit un cours différent. S'ils s'accordent pour nier le désordre, le premier voit dans le désordre une déception, — on attend un ordre et on en rencontre un autre, — et le second une fuite à l'infini; un désordre trouve toujours un autre désordre moins ordonné que lui.

Leur but diffère. M. Bergson songe à la théorie de la connaissance; M. Valéry, aux origines et à l'hypothèse d'un chaos primitif. En s'ignorant l'un l'autre, et à un point de vue opposé, tous les deux ont fait une même découverte : les idées de néant et de désordre sont des pseudo-idées.

MM. Bergson et Valéry s'entendraient aussi pour réhabiliter le corps. « Le corps est le lest qui empêche les écarts de l'esprit. » (Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie.* Tome II, IV, p. 1029.)

Comme si, en méconnaissant le corps, il avait méconnu la vie, l'auteur d'*Eupalinos* prend le ferme propos de ne plus négliger le corps et la vie. Parce que l'architecture obéit à des nécessités et à des utilités dont la sculpture et la peinture sont dispensées, elle leur est supérieure; et l'architecte Eupalinos, de plus en plus soucieux de ces utilités et de ces nécessités, s'écrie : « Quand je compose une demeure, *il me semble que mon corps est de la partie* ». (*Eupalinos,* p. 117.) Car le corps le contraint de désirer ce qui est commode. *Eupalinos* semble être la palinodie d'un intellectuel que le corps ramènerait aux réalités.

Voici l'éloge du corps que nous lisons dans *Eupalinos :*

> O mon corps qui me rappelez à tout moment ce tempérament de vos tendances, cet équilibre de vos organes, ces justes proportions de vos parties..., enseignez-moi sourdement les exigences de la nature... Donnez-moi de trouver dans votre alliance le sentiment des choses vraies; modérez, renforcez, assurez mes pensées. Tout périssable que vous soyez, vous l'êtes bien moins que mes songes. Vous durez un peu plus qu'une fantaisie; vous payez pour mes actes et vous expiez pour mes erreurs. Instrument que vous êtes de la vie, vous êtes à chacun de nous l'unique objet qui se compare à l'univers... Mon intelligence mieux inspirée ne cessera, cher corps, de vous appeler à soi désormais... Nous agissions chacun de notre côté. Vous viviez, je rêvais. Mes vastes rêveries aboutissaient à une puissance illimitée... (11e éd., p. 118.)

Le corps est l'instrument de la vie. Etant l'instrument

de la vie, seul il nous met en relation avec l'univers. Pour vivre, il est tenu à la modération, et, comme il paie pour les erreurs de l'âme, il la modère et l'empêche d'errer loin des choses vraies. Aussi, dès que l'âme cesse de préparer l'action, ses rêveries deviennent illimitées et aussi périssables qu'illimitées.

Nous retrouvons tout cela dans *Matière et Mémoire*, cet *Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Le corps seul nous rattache au monde extérieur :

Mon corps est un objet capable d'exercer une action réelle et nouvelle sur les objets qui l'entourent (p. 4). — La notion de l'intérieur et de l'extérieur n'est au début que la distinction de mon corps et des autres corps (p. 36).

Le corps, toujours orienté vers la vie, empêche le vagabondage de l'âme. Comme M. Valéry, M. Bergson oppose la vie au rêve. Tous les souvenirs qu'écarte la vie reviennent dans le rêve, innombrables. M. Bergson note l'exaltation de la mémoire dans le sommeil et certains états somnambuliques (p. 168). Le corps est « un instrument de sélection (p. 197) ». Il a pour « fonction essentielle de limiter, en vue de l'action, la vie de l'esprit ».

La vie de l'esprit! cette expression nous permet tout-à-coup de mesurer l'intervalle qui sépare M. Valéry de M. Bergson. Pour M. Valéry il semblerait que le corps seul vécût. Pour M. Bergson, le corps est bien le lest de l'esprit. Il l'empêche de se briser; il l'empêche aussi d'accomplir tout son destin et de s'élever assez haut pour s'évader vers Dieu, hors de la matière.

Par cela seul qu'ils opèrent indépendamment l'un de l'autre et dans des directions opposées, lorsqu'ils obtiennent des résultats semblables, la méthode du recoupement prouve jusqu'à l'évidence la justesse des expériences et des raisonnements. Leur accord sur le néant, le désordre, le corps, entraîne notre conviction.

V

LA LIBERTÉ CRÉATRICE D'APRÈS MICHELET

Un philosophe de la vie, c'est Michelet. Dans sa *Préface* de 1869, il nous apprend que, quand parut l'*Histoire de France,* « tous, amis, ennemis, dirent que c'était vivant ». Son Histoire est la « *résurrection de la vie intégrale* ». Sa méthode en effet, d'abord cartésienne, dépasse le cartésianisme. La résurrection de la vie est obtenue par analyse et synthèse, selon la deuxième et la troisième règle du *Discours de la Méthode,* et elle est totale selon la règle de l'énumération complète. Mais la résurrection apporte la vie qui manque au mécanisme cartésien. Le mérite extraordinaire de ses livres descriptifs est de ne pas nous dépeindre des oiseaux empaillés et des insectes sous vitrine.

Sur la vie, Michelet découvre par échappées des principes déjà bergsoniens.

On objectera : Michelet n'envisage pas la vie véritable et individuelle des hommes, mais la vie métaphorique et nationale des peuples. Ce qui palpite dans son Histoire, c'est l'âme de la France. — Peu importe. Pour étudier la vie des nations, il se reporte toujours à la vie des individus. « Tel l'individu, tel le monde », a-t-il écrit (*L'Oiseau, Première Partie,* X). Qu'il observe les hommes ou les animaux, il part de l'individuel. Se trouve-t-il au Marché Saint-Germain, qui devient le dimanche le marché aux oiseaux, il est saisi et vivement intéressé « de la naïve attitude de quelques individus ». (*Id., Deuxième Partie,* XI.) Sans doute l'historien contemple la grande âme de la France et l'œuvre des masses; mais la France n'a point de *sensus communis.* Le *sensus communis* est une conception germanique et non une conception latine; Michelet est un Latin. C'est à travers de grands individus représentatifs qu'il saisit les divers aspects de notre pays. Jeanne d'Arc est la « Vierge secourable des batailles », dont le moyen âge poursuivit l'idée de légende en légende; et elle est déjà

la Patrie. « Le sauveur de la France devait être une femme. La France était femme elle-même. » Mais c'est dans Jeanne d'Arc qu'il saisit la féminité de la France. L'Histoire de Michelet est une galerie de grands hommes symboliques. Il y a, de par les siècles, des idées communes; le rôle de l'historien est de découvrir l'homme qui les incarne. Car toujours l'idée se trouve « à la fin être une personne. » Pas plus qu'il n'admet de *sensus communis,* Michelet n'admet le panthéisme. Son Dieu est transcendant et personnel; Michelet le voit agir :

Assistons à l'œuvre divine. Prenons une goutte dans la mer. Nous y verrons recommencer la primitive création. Dieu n'opère pas de telle façon aujourd'hui, et d'autre demain. (*La mer,* livre II, chap. II.)

Michelet est individualiste.

Nous pourrons donc au besoin accepter sans scrupule, à un point de vue biologique, les considérations que suggère à Michelet la vie des peuples.

A ses yeux, la vie est d'abord le mouvement. C'est son premier accord avec M. Bergson. La mobilité établit la hiérarchie des êtres et des armées. La plante « est fixée dans un lieu et sans rapprochement d'amour. L'animal, au contraire, c'est le mouvement, il annonce sa joie de vivre par sa mobilité capricieuse ». (*L'Insecte. Livre III, Ch. VII*). L'insecte est supérieur au crustacé, parce qu'il n'est pas emprisonné dans une carapace. Les troupes légères sont supérieures aux troupes cuirassées que paralyse leur armure. Les Liégeois croyaient « n'avoir que faire de ces pesants gendarmes, qui, pour les armées du temps, étaient des tours mouvantes. Ils n'en allaient pas moins gaiement, lestes piétons, dans leurs courtes jaquettes, accrocher, renverser les cavaliers de fer ». M. Bergson ne dira pas autre chose :

Animaux et végétaux ont dû se séparer assez vite de leur souche commune, le végétal s'endormant dans l'immobilité, l'animal s'éveillant au contraire de plus en plus et marchant à la conquête d'un système nerveux... Un obstacle faillit sans

doute arrêter l'essor de la vie animale... C'est l'emprisonnement de l'animal dans une enveloppe plus ou moins dure qui devait gêner et souvent même paralyser ses mouvements... Les Poissons échangent leur cuirasse ganoïde pour des écailles. Longtemps auparavant, les Insectes avaient paru, débarrassés, eux aussi, de la cuirasse qui avait protégé leurs ancêtres... C'est un progrès du même genre que nous observons dans l'évolution de l'armement humain. Le premier mouvement est de se chercher un abri; le second, qui est le meilleur, est de se rendre aussi souple que possible pour la fuite et surtout pour l'attaque, — attaquer étant encore le moyen le plus efficace de se défendre... (*L'Evolution créatrice,* p. 141-143.)

C'est, déclare Michelet, « l'inintelligent travailleur, ou le pauvre surmené, qui ne conçoit le bonheur que dans l'immobilité ». (*L'Oiseau, Deuxième Partie,* VI.) La vie, il ne la saisit pas dans la méditation silencieuse et immobile du penseur de Rembrandt, mais bien plutôt dans les tressaillements d'un saint François d'Assise : « Tel était son transport, dit le biographe, quand il parut devant le pape, qu'il pouvait à peine contenir ses pieds, et tressaillait comme s'il eût dansé. » Ce n'est pas lui qui trouverait, comme Plotin, dans l'action mystique un affaiblissement de la contemplation. En Jeanne d'Arc il salue un amour supérieur, *l'amour dans l'action.* Nous avons eu et nous aurons encore l'occasion de dire que, pour M. Bergson, le mysticisme est surtout action.

Michelet affectionne le mot consacré par le philosophe de *l'élan* vital. Il dira de sa *Bible de l'Humanité :* « Petit livre et grand élan de cœur et de volonté. » (*La Montagne. Première Partie,* Ch. I.) Le suicide lui paraît une compression de l'élan vital. Un rossignol emprisonné ne veut-il plus « ni voir, ni entendre, ni manger, ni se consoler », Michelet sent là « *un effort pour ne pas être,* un suicide intentionnel ». (*L'Oiseau. Deuxième Partie,* XI.)

Comme M. Bergson, Michelet trouve dans la continuité le signe certain de la vie. Il dirait volontiers : le discontinu, c'est le mort.

Parfois le galvanisme semble dépasser la vie même par ses bonds, ses efforts, des contrastes heurtés, des surprises, de petits miracles. La vraie vie a un signe tout différent, sa continuité. Née d'un jet, elle dure et croît placidement, lentement, *uno tenore*... (*Préface* de 1869.)

Ce jet dont naît la vie et qui dure, n'est-ce pas l'élan vital? Michelet rencontre non seulement la pensée, mais l'expression et l'image bergsoniennes. Lui aussi situe la vie dans le temps, non dans l'espace : *elle dure*.

Si la vie est le continu, elle est en conséquence le complet. Séparer les parties du tout, juxtaposer ce qui se pénètre, c'est faire œuvre intellectuelle et mortelle :

La vie a une condition souveraine et bien exigeante. Elle n'est véritablement la vie qu'autant qu'elle est complète. Ses organes sont tous solidaires et ils n'agissent que d'ensemble. Nos fonctions se lient, se supposent l'une l'autre. Qu'une seule manque, et rien ne vit plus... (*Id.*)

Qui contemple la vie remarque la diversité des êtres. C'est l'abstraction qui est ouvrière d'unité. Michelet constatera donc, comme M. Bergson, qu'il y a dans la nature des lignes divergentes. Observe-t-il au microscope une fourmi, il s'écrie :

Je sentais à ce moment que nous vivions dans deux mondes. Et nul moyen de nous entendre. Quel langage pour la rassurer? Moi, la voix; elle, les antennes. Pas une de mes paroles ne pouvait avoir accès à son télégraphe électrique qui lui sert d'ouïe. (*L'Insecte*, livre II, chap. II.)

Le vivant, qui est le mouvant, le continu, le complet et le divers, chez Michelet et chez M. Bergson est caractérisé par la force libre et créatrice.

La vie entraîne la liberté. Michelet ne songe même pas à prouver la liberté, tant il la sent partout, en lui et au dehors de lui. Ecrire l'histoire des hommes, c'est raconter la conquête de leurs libertés.

Seule la liberté est féconde.

Dans sa fameuse *Préface* de 1869, Michelet s'insurge

contre le mécanisme, contre la fatalité de la race, pour y opposer la liberté, « le travail de soi sur soi » d'un peuple qui s'enfante lui-même :

La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacée presque, à mesure que chacune s'élabore, se personnifie...

Contre ceux qui poursuivent cet élément de race et l'exagèrent aux temps modernes, je dégageai de l'histoire elle-même un fait moral énorme et trop peu remarqué. C'est le puissant *travail de soi sur soi* où la France, par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts...

La vie a sur elle-même une action de personnel enfantement, qui, de matériaux préexistants, nous crée des choses absolument nouvelles. Du pain, des fruits que j'ai mangés, je fais du sang rouge et salé qui ne rappelle en rien ces aliments d'où je le tire. Ainsi va la vie historique, ainsi va chaque peuple se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des éléments qui y restent sans doute à l'état obscur et confus, mais sont bien peu de chose relativement à ce que fit le long travail de la grande âme.

La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée.*

Evidemment Michelet parle de la vie de la France; mais il assimile la vie nationale à la vie individuelle; et ses considérations historiques s'appuient sur une doctrine de la vie, déjà toute bergsonienne.

Encore qu'il recule devant le terme de création, auquel il préfère ceux de travail, d'enfantement, il emploie cependant le verbe *créer*. Il a vraiment la splendide intuition de la liberté créatrice. Et comme il pressent les formules de M. Bergson! Ne prononce-t-il pas le mot magique, le *se faisant?* L'expression de *travail de soi sur soi* est symétrique avec la sentence célèbre de l'*Evolution créatrice : création de soi par soi.*

Créer, c'est ajouter à soi ou tirer de soi quelque chose

de nouveau, c'est se dilater, se dépasser; de sorte qu'il n'y a pas adéquation parfaite entre l'objet créé et le travail de création. Michelet dira de la création artistique :

La vraie grandeur de l'artiste, c'est de dépasser son objet, et de faire plus qu'il ne veut, et tout autre chose, de passer par-dessus le but, de traverser le possible, et de voir encore au delà. (*L'Oiseau.* Deuxième partie, XI.)

Lorsqu'à la fin de cette même Préface de 1869 Michelet, se dépeignant en tête-à-tête avec la France, ajoute : « Je donnais chaque jour de moi-même tout, peut-être encore plus », la phrase ne paraîtrait-elle pas étrange, absurde même à qui ne la commenterait par la définition de l'esprit dans l'*Energie spirituelle :* « l'esprit étant précisément une force qui peut tirer d'elle-même plus qu'elle ne contient, rendre plus qu'elle ne reçoit, donner plus qu'elle n'a (p. 33) »?

Ces rapprochements nous rassurent sur la vérité d'intuitions si concordantes. M. Bergson, à qui je les signalais naguère, voulut bien me répondre :

J'ignorais ces textes de Michelet; ils ressemblent singulièrement à ce que j'ai pu écrire moi-même... Au fond la conformité de pensée et d'expression n'est peut-être pas très surprenante. Je crois que quiconque cherchera une vision directe de la vie intérieure, sans préjugés interposés, apercevra dans l'activité spirituelle une « création de soi par soi », et trouvera précisément ces mots pour l'exprimer... (Lettre du 5 janvier 1921.)

J'ajouterai que, si nous n'avons jamais besoin de la pensée de Michelet, de J.-J. Rousseau, pour comprendre la pensée de M. Bergson, nous avons au contraire besoin de la sienne pour comprendre la leur. Ne serait-ce pas que, de toutes les intuitions fugitives de la vie que l'on pourrait relever çà et là, le bergsonisme nous apporterait l'éclaircissement, l'union et l'achèvement?

VI

CONCLUSION

La philosophie de M. Bergson est expérimentale. Mais il ne nous laisse pas oublier que toutes les expériences n'autorisent pas la même certitude. S'il en est ainsi, puisque l'intelligence a l'incompréhension de la vie, les expériences qui concernent la vie sont particulièrement délicates et ne sauraient être également concluantes. Décaper les données immédiates de la conscience, qui sont recouvertes de l'épais sédiment de nos habitudes et de nos préjugés intellectuels, pour nous les restituer à l'état pur, pourrait paraître une entreprise irréalisable si M. Bergson ne l'avait réalisée.

Aussi ne convient-il pas de s'étonner ni de s'indigner, quand quelques-uns hésitent à reconnaître la vérité d'une expérience qui leur échappe en partie et, devant des problèmes infiniment subtils, se refusent à faire ce qu'ils font si bien pour ce que Pascal appelle les « principes nets et grossiers de géométrie », je veux dire approuver par procuration ce qu'ils ne comprennent point, mais savent compréhensible.

Cependant lorsque, sur l'intuition, les idées de succession et de durée, de néant et de désordre, sur la collaboration du corps et de l'esprit, sur la volonté libre et créatrice, nous arrivent de tous les points de l'horizon, provenant de Mme Carraud, de J.-J. Rousseau, de Paul Valéry, de Michelet, des observations convergentes qui confirment les démonstrations de M. Bergson, on éprouve je ne sais quel contentement d'avoir trouvé, pour soi et peut-être plus encore pour autrui, dans cette coïncidence une preuve supplémentaire. Alors, en toute sûreté de conscience, on s'abandonne à une philosophie qui nous charmait parce qu'elle nous apportait ce que, après la critique de Kant, après le déterminisme d'une science matérialiste, on craignait de perdre irrémédiablement, l'univers, l'âme et Dieu.

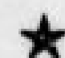
MARC CITOLEUX.

MÉMOIRES A REBOURS

FRAGMENTS

—

A L'ASSAUT DU PARNASSE



1884-1886. — LES GRANDES « PETITES REVUES ». — UNE CRÉMAILLÈRE CHAUSSÉE D'ANTIN. — ÉDOUARD DUJARDIN ET LE SECOND MÉTIER. — DES « LAURIERS SONT COUPÉS » A « ULYSSE » DE JOYCE. — MALLARMÉ HÉROS ET PROPHÈTE. — MALLARMÉ EN PROCÈS AVEC VANIER. — DU « GRAND ŒUVRE » AUX « VERS DE CIRCONSTANCE ».

1884-1886. Les grandes années des Décadents, des Symbolistes, des Instrumentistes... Et des « petites revues ». — *Revue wagnérienne, Revue Indépendante,* de Dujardin; *La Vogue,* de Léo d'Orfer; *Scapin;* de Vallette : *La Pléiade. Le Symboliste, Le Décadent, La Wallonie...* Que d'autres, que d'autres! J'allais oublier notre *Carcan,* — avec Paul Adam : deux numéros! malgré la souscription, à 50 exemplaires, de Willy « chaque fois qu'il serait cité ». Mais nous n'étions pas à vendre, ah! mais non, et, pour le prouver aux foules, *Le Carcan* publia, en rosserie amicale, la lettre de tentative de corruption.

La *Revue Indépendante,* deuxième série, la vraie! après une première de Félix Fénéon, parut à la Toussaint 1886 (on n'était pas superstitieux). Edouard Dujardin m'y appela comme secrétaire de rédaction. Ce n'était pas comme symboliste authentique! Peut-être, au contraire, parce que je n'étais affilié à aucun clan. Avocat, je faisais

« sérieux » dans nos milieux excentriques. Puis, j'habitais Levallois-Perret! L'imprimerie était à Asnières! Le pont à traverser : une sinécure, me faisait valoir notre Directeur. Que pouvais-je exiger en outre? Un titre.

Recueil d'apparence éclectique où voisinaient aux sommaires : Paul Alexis, Geffroy, Descaves, Barbey d'Aurevilly, de Goncourt, Becque, Bloy, Zola, Paul Adam, Barrès, Verlaine, Ghil, Moréas, Téodor de Wysewa, Péladan, Kahn, Griffin, Mirbeau, Lafargue! Quel recueil pouvait s'enorgueillir de cet ensemble de collaborateurs, exclusif des Parnassiens?...

Ne fallait-il pas faire remonter l'origine du mouvement à J. K. Huysmans, par son des Esseintes, épris de Mallarmé et de Verlaine?

Avant l'apparition des Poètes Maudits, des Esseintes éprouvait de captieuses délices à palper cette minuscule plaquette « dont la couverture, en feutre du japon, aussi blanche qu'un lait caillé, était fermée par deux cordons de soie, l'un rose de Chine et l'autre noir », avec Mallarmé, Kahn, Villiers de l'Isle-Adam, mais dont les tendances révolutionnaires devaient se préciser de numéro en numéro. Ce qui ne s'affirmait pas, c'était le succès matériel.

La Revue Indépendante! Chaussée d'Antin! Là, j'ai vu Mallarmé *humain*, à table, non plus vaticinant, grand et pur et lointain, dans la fumée des cigarettes, pour ses disciples — comme Moïse dans les nuages de la montagne, Mallarmé écoutant (que faire quand Villiers se lançait dans quelque fiévreuse et fulgurante improvisation?), Mallarmé dans ses gestes exquis, la voix délicate, pour vous passer le sel, approcher une carafe, relever la fourrure qui glissait des épaules de sa voisine, Mery Laurent, l'une des Egéries du Parnasse...

Ce fut la Crémaillère — avec l'invitation en vers par Mallarmé :

La *Revue* avec bruit qu'on nomme
Indépendante, sous peu pend
Une crémaillère d'or comme
Le gaz de son local pimpant.

Caressé par la réussite,
Et regards d'extase amincis,
Edouard Dujardin sollicite
Qu'après neuf heures le vingt-six

Novembre, pas l'ombre endossée
D'un habit à crachats divers,
Vous honoriez, onze, Chaussée
d'Antin, son magasin de vers.

(C'est entre Messieurs, sans compagne),
Y trouvant du blanc de poulet,
Et l'on s'attend même au champagne
Si d'autre rire ne coulait.

Après la crémaillère, des dîners...

Une dizaine d'invités, au plus, dans l'arrière-boutique, mais : Mallarmé, Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, J.-E. Blanche, Georges Moore, Téodor de Wysewa, Maurice Barrès, Paul Adam, Th. Duret... autour d'Edouard Dujardin...

Une Revue! Et qui payait! (oh! pas beaucoup, — et avec, bien vite, des retards... Mais, enfin)!

La *Revue Indépendante*, — après la *Revue Wagnérienne!*

D'où venait ce singulier Mécène, qui en imposait, autoritaire et précieux, avec ces yeux clairs, ces grosses lèvres, ce visage rose, prolongé de barbe carrée — d'une élégance composite — tant d'assurance, coupée d'hésitation polie... Une *Revue?* La *Revue,* pour la génération éparse, et qui représentait le vaisseau de haute mer, qui allait couler tous les rafiots de fortune, où voguaient, sous pavillons symboliste, instrumentiste, décadent, roman, les récentes écoles — et conduire au port, au grand public, les maîtres de tout à l'heure. La *Revue Indépendante!* avec un tirage de luxe, pour les Fondateurs-Patrons à 100 francs, où s'encartaient des illustrations, de Whistler et d'Odilon Redon à Albert Besnard! Non pas seulement un cahier périodique, de quelque imprimerie provinciale, qui ouvre un bref crédit à tant de brûlots aventureux, qui sombrent après quelques numé-

ros. La *Revue Indépendante,* dans une boutique brillante, entrée Chaussée-d'Antin, sortie sur l'Opéra! Edouard Dujardin! qui, depuis 1885, avait lancé la *Revue Wagnérienne,* sous le patronage de noms éminents! Quelles ressources on lui supposait, à ce nabab improvisé. *La Revue payait!* dans les vingt-cinq francs l'article... Pour moi, une mensualité de cent francs, comme secrétaire de rédaction... Ce n'était pas le Vénézuéla! mais, pour commencer...

Or, Edouard Dujardin n'avait pas le sou : il débutait à la même enseigne que les camarades : deux cents francs par mois de sa famille. Nous le croyions un suppôt des Rothschild qui n'avait qu'à paraître aux guichets des banques, avec son carnet de chèques. Il n'avait provision que d'illusions, de volonté et de confiance imperturbable qui composait le plus fort de sa force. A vingt ans, il avait décidé de conquérir Paris. Il ne songeait pas à y atteindre par la littérature, — mais ne doutait pas d'y parvenir avec les revues. La foi lui assurait des concours sérieux; et des amitiés agissantes, comme celle de J.-E. Blanche, lui ouvraient toutes les portes.

J.-E. Blanche, d'intelligence aiguë et de savoir précoce, à qui sa naissance fortunée permettait à vingt ans de recevoir les maîtres consacrés du jour, de la veille et du lendemain, de Puvis de Chavannes à Degas. S'il a profité savamment des leçons et des exemples à sa portée, peut-être ses dons primesautiers en furent-ils émoussés, dans une œuvre minutieuse, variée, plus habile et plus élégante que personnelle et que solide. Mais son pinceau était emmanché d'une plume qui, déjà, s'exerçait, sous le pseudonyme transparent de James White et, s'il a beaucoup fait pour la *Revue Indépendante,* il lui doit peut-être l'apprentissage littéraire et le goût d'écrire qui nous valent maintenant une suite de mémoires étincelants, de silhouettes à l'encre qui peuvent rivaliser avec ses portraits à l'huile, — des pages de critique d'art allégrement combatives, des romans... Tout un bagage distingué, pour la Coupole, où il apporterait un jeu de fléchettes tout académiques. Une page nécro-

logique, par quoi il a enterré Paul Souday sous les roses les plus épineuses, est un modèle du genre.

Edouard Dujardin! Comme on fut injuste à son égard, — par sa faute. Il se situait en capitaliste. *Directeur de Revue!* Il n'avait qu'à imprimer les autres et à payer. Il écrivait, il *se* publiait, *s'éditait* soi-même!

Oui, fils de famille, amateur. Et voilà Edouard Dujardin par-dessus bord. *La Revue* seule existait pour ses collaborateurs, — non Edouard Dujardin.

Cela ne pouvait durer, c'était excessif : de la peinture, de la musique, de la littérature! Cela devait fondre comme les glaces qu'il faisait apporter d'en face, de chez Joséphine, en vue d'un goûter d'amies, — qui ne venaient pas, — mais de ces glaces il faisait parfois son dîner... La *Revue Indépendante* méritait son nom, où, de l'Anarchie de Félix Fénéon au Boulangisme augural de Barrès, s'affrontaient toutes les opinions... Que d'innocence! Edouard Dujardin devait payer pour tout le monde. Ce fut la débâcle fin 1888, et la boutique hermétique retourna à des destinées plus parisiennes. Il s'y installa un... cabinet d'illusions. La Chaussée-d'Antin constituait l'artère la plus chaude de la galanterie clandestine au cœur de Paris. Du jour au lendemain, derrière les rayons où s'alignaient énigmatiquement des *Paysages* de Francis Poictevin, *Etudes* du comte Stanislas Rzewuski, se haussait quelque visage féminin, dont le regard actif invitait à d'autres extases qu'à celles qui se tiraient du commerce de l'in-18 grand Jésus de notre défunte Revue. La fausse librairie faisait concurrence aux gantières et marchandes de cravates qui, le plus souvent, abritaient les marchandises de sourires. *Habent sua fata libri...* En quelles mains étonnées devaient tomber *l'Après-midi d'un Faune* et *La Saison en Enfer,* — de Messieurs qui pensaient acheter de la littérature moins hermétique... Les *Lauriers sont coupés...* Nous n'irons plus au Bois!

Edouard Dujardin n'avait jamais pensé que la littérature pût lui assurer la vie quotidienne! Il a toujours pratiqué le second métier qu'il préconisera chaleureuse-

ment, non seulement pour que l'écrivain pauvre assure « sa matérielle » — mais que, fortuné, il s'enrichisse de l'expérience qui ne s'hérite de personne :

Si l'écrivain doit gagner sa vie, ce n'est pas que pour des raisons d'ordre social, ni seulement par dignité, mais parce que du point de vue même de son art, il est bon qu'il s'ouvre par un métier une porte sur la vie — une porte qui mène dans la vie!...

La poésie, la littérature ne doivent être que des évasions, — entre les affaires. Dujardin a prêché d'exemple : les quelques sous qui lui restaient de son entreprise directoriale, il a couru les jouer à Monte-Carlo, sur des martingales infaillibles, dont les brochures voisinaient toujours dans ses poches avec quelques plaquettes mallarméenne ou les épreuves du prochain numéro. Rapatrié de Monaco, c'est aux Courses qu'il alla puiser de nouvelles leçons. Epoque brillante et mondaine, où il menait la vie à grandes guides, conduisant aux Acacias, dans le pardessus mastic, gants rouges et « cape » *up to date*, — touffe de fleurs à la boutonnière, une haute carriole de gravure anglaise. Cette vie extérieure déroutait ses confrères autant que le monde du pesage. Quand il s'avisait, en 1891, 92, 93, à la Potinière, au Théâtre Moderne, au Vaudeville, de donner *Antonia, Le Chevalier du Passé, La Fin d'Antonia,* devant un parterre de rois et de rennes du Tout-Paris, entourés des ambassadeurs de toute l'Europe, cela apparut comme une gageure. Le bookmaker dramaturge! Quelles tournées de rires de la Critique, quelle avalanche compacte de chroniques irritées, une exécution capitale :

Je ne sais si M. Dujardin a le sens du théâtre. Il possède assurément le sens de la fumisterie. Jamais on ne s'est moqué du public avec une pareille désinvolture.

signait M. Jacques du Tillet aux *Débats*.

On renchérissait au *Matin :*

Paris sera toujours la capitale de la badauderie.

Et le *Gil Blas* résumait :

M. Dujardin est le père des fumistes.

Après cet effondrement des planches et la débâcle hippique, notre camarade revint à des entreprises d'imprimerie, — exploitations de publications populaires, administration de journaux, — dans le même temps qu'il s'inscrivait à la Section des Sciences religieuses à la Sorbonne, pour y passer sa thèse d'histoire des religions, en 1926. Voici que se rééditaient, refleurissaient, *les Lauriers sont coupés* (préface de Valéry Larbaud, deux portraits de J.-E. Blanche de 1886, le Rastignac à barbe et chevelure soyeuses du symbolisme et du paddock, de 1924 à la face glabre, au crâne chauve de notaire honoraire, de philosophe américain).

Quelle résurrection et quelle revanche! Edouard Dujardin avait été un précurseur? James Joyce, le génial Irlandais *d'Ulysse,* dont l'influence se marque si nettement dans les écrits des « jeunes » de langue anglaise, ne confessait-il pas qu'il devait à un Français cette nouveauté, cette hardiesse « du monologue intérieur » qui lui permettait d'exprimer avec tant de force rapide « les pensées les plus intimes », les plus spontanées, celles qui paraissent se former à l'insu de la conscience, et qui semblent antérieures au discours organisé?

Dans les *Lauriers sont coupés* — disait Joyce, le lecteur se trouve installé dès les premières lignes dans la pensée du personnage principal, et c'est le déroulement ininterrompu de cette pensée qui, se substituant complètement à la forme usuelle du récit, nous apprend ce que fait le personnage, et ce qui lui arrive...

Un autre jeune, de ceux qui produisent, Jean Cassou, se jette à la rescousse dans les *Nouvelles Littéraires :*

C'est ainsi que ce livre *Les Lauriers,* trente ans après sa parution, devient célèbre. C'est qu'il comportait ce qu'il faut pour vivre : un style. Ce petit ouvrage où se résument, de la façon la plus vive, les soucis d'une époque bien délimitée, cet album aussi actuel que possible, sera celui qu'on choisira pour caractériser un temps, et sans que rien en lui puisse

déplaire ou faire sourire. Au contraire, tout y est charmant. Et, en même temps, il reste comme le chef-d'œuvre où s'est épanouie une forme d'art et comme un de ces beaux livres généraux qui sont de tous les temps, parce que sous son costume, c'est l'homme qu'ils révèlent. Elle n'est pas vaine, mais au contraire d'une étonnante sûreté, l'intuition qui a poussé l'auteur à dédier son livre à Jean Racine.

Comment cet essai, alors, ne s'est-il pas classé sur les rayons de la bibliothèque symboliste? Il y a de ces ostracismes bizarres, Jules Huret ne l'appelle pas à son « *Enquête* ». Catulle Mendès, malgré la protestation de Mallarmé, l'exclut des *Matinées Poétiques* de l'Odéon. Le *Mercure de France* ne lui ouvre pas son *Anthologie des Poètes d'Aujourd'hui* (1), et M. Lalou ne le cite pas dans son histoire, d'ailleurs étique, de la *Littérature Contemporaine* (1793-1923) — du temps où l'on cataloguait le dramaturge d'*Antonia* comme le « poète des fumistes » à ce soir où triomphe le *Dieu Mort*, M. Paul Souday, entre deux abcès crevant sur le *Journal des Goncourt*, ne louange-t-il pas dans le *Paris-Midi*?

M. Dujardin, l'auteur d' « Antonia », l'ancien directeur de la Revue Wagnérienne et de la Revue Indépendante, a joué un rôle considérable dans les temps héroïques du symbolisme. Il nous donne aujourd'hui un nouveau drame symbolique, dont le sujet est le conflit de la pensée helléno-latine, du judaïsme et du christianisme au premier siècle de notre ère. L'ouvrage est d'une grande élégance philosophique et d'un beau style dont l'ample éloquence, etc... etc...

De M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre :*

La carrière de M. Dujardin offre un bel exemple de désintéressement, de noblesse, voire d'ascétisme littéraire. Nul n'ignore qu'aux environs de 1886, il fut avec Verlaine, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Stuart Merrill, d'autres encore, une des colonnes du Symbolisme, alors en pleine éclosion, en pleine efflorescence.

(1) M. Dujardin figure dans l'édition refondue et complétée, en trois volumes, publiés en 1930 (N. D. L. R.).

Tout cela compose un spectacle d'une incontestable noblesse, d'une rare élévation intellectuelle et il faut remercier la « Compagnie d'Auditions Dramatiques » de cette occasion qu'elle nous offre d'exprimer une fois de plus, à un écrivain de grande classe, l'hommage qui lui est dû.

J'avoue que j'ignorais cette accession finale à une maîtrise saluée de toute la critique, d'André Rivoire à G. de Pawlowsky, dans le *Journal :*

Edouard Dujardin est un des Maîtres et des précurseurs du symbolisme. Jamais plus belle langue, plus claire et plus harmonieuse ne fut employée au théâtre; jamais nous ne vîmes action plus pénétrante et plus dramatique.

Et me voici devant un grand volume : le *Dieu Jésus* (« Essai sur les origines et la formation de la légende évangélique... »)

Je ne lirai pas plus avant...

Eh! quoi, voici Dujardin de la Chaussée-d'Antin et des *Lauriers sont coupés,* — de Monaco et des champs de courses, qui, menant la méditation la plus hautaine et la plus désintéressée, au-dessus des contingences d'une vie d'affaires, « se serait élevé à la plus haute expression de soi-même »?

Quel encouragement et quel exemple!

Certes, je n'avais pas prévu le revirement d'aujourd'hui : pourtant, j'aurai été des deux ou trois, de Paul Adam à Henri de Régnier, à rompre le silence tendu autour de lui.

J'ai subi le même sort parallèlement à Dujardin, comme poète trop vite passé à la prose, dont Edouard Dujardin, au souvenir de notre compagnonnage de jeunesse, m'a tiré pour le *Cinquantenaire du Symbolisme* et pour l'*Académie Mallarmé!*

Stéphane Mallarmé, dont nous ne savions guère que l'existence médiocre, mais enfin assurée de petit professeur, et de poète élu des jeunes, nous ignorions

l'atroce calvaire de ses débuts, son stage pénible à Londres, pour y apprendre la langue qu'il avait, pour vivre, choisi d'enseigner, son martyre dans les collèges de province, les tracasseries qui le faisaient noter comme indésirable!

Voici le document, daté du 31 mai 1876, — l'année où paraissait *L'après-midi d'un Faune.*

Prénom : Stéphane.

Date et lieu de naissance : 18 mars 1842, Paris.

Date de la dernière nomination : 17 juillet 1872.

Années de service : 12.

Traitement et avantages accessoires : 3.800 francs.

Productions Insensées, en prose ou *en vers.* Les personnages qui lisent ces étranges élucubrations du cerveau de M. Mallarmé doivent s'étonner qu'il occupe une chaire au Lycée Fontanes.

Ce professeur est particulièrement attaché aux classes de 6e. Dans l'opinion de l'inspection générale, il paraît que M. Mallarmé n'est pas très fort en langue anglaise, et que, malgré l'avertissement bienveillant qui lui a été donné l'an dernier, il ne s'est pas occupé sérieusement d'acquérir ce qui lui manque pour être à la hauteur de ses fonctions. Je crois que ce professeur s'occupe d'autre chose que de son enseignement et de ses élèves et qu'il recherche la notoriété et, sans doute, un certain profit dans des publications qui n'ont aucun rapport avec la nature de ses fonctions au Lycée Fontanes.

En résumé, M. Mallarmé est un homme bien élevé (*sic*) d'une excellente tenue, mais un professeur médiocre et peut-être insuffisant.

Paris, le 31 mai 1876.

Le Proviseur,
CH. LEGRAND.

Il y a plus de soixante ans... Notre proviseur était-il seul à ne pas comprendre! Et combien expliqueraient l'*Après-midi,* des millions de spectateurs et d'auditeurs des Ballets de Nijinski et de Claude Debussy?...

C'est vers le petit logis de la rue de Rome où végétait, de sa retraite de professeur, Stéphane Mallarmé, que monta la dévotion finale de la tribu poétique en quête de la bonne parole. La théorie y coulait toute pure, des lèvres les plus adroites — sans contradiction avec la pratique : de Stéphane Mallarmé on ne connaissait guère, après quelques pièces qui ne le différenciaient guère des autres parnassiens, que *L'après-midi d'un Faune,* et sa traduction du *Corbeau,* d'Edgar Poe. Puis, cinq ou six fragments plus hardiment obscurs, dans la *Revue Wagnérienne* et la *Revue Indépendante.* Mais l'on ne doutait pas qu'il eût en gestation, pour tout à l'heure, les dix ou quinze volumes dont il parlait avec tant de précision et de netteté qu'on aurait pu croire les avoir lus, déjà, au sortir de l'étroite salle où, debout, l'épaule à la muraille, décorée de son portrait par Whistler, il ne s'interrompait que pour aller ouvrir, — ou pour laisser circuler le grog que, sur les dix heures, apportaient des mains liliales d'où semblaient :

> Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées...

Sur un auditoire juvénile, franco-belge, quel ascendant prenait sa phrase, d'une élocution invincible qui s'imposait par un geste de fine dictature!

Oui, la voix qui sourdait de dessous ces épaisses moustaches, le regard qui dardait au bas de ce front, couronné de cheveux grisonnants, tout cela, impérieux et doux, fascinait...

Qu'on était loin des mondes profanes, dans cet habitacle où stagnait, comme un encens massif, la fumée compacte du tabac.

Je ne communiais pas toujours avec les camarades, par inaptitude sans doute à chevaucher la chimère jusqu'aux empyrées où le poète galopait comme chez lui. Soudain, je revoyais Mallarmé dans notre classe de Condorcet, où il négligeait si bien de nous enseigner l'anglais, qui était sa partie. Il écrivait à la craie quatre vers au tableau noir, à traduire et à apprendre. Puis, il ouvrait une énorme serviette, en tirait des papiers et ne levait

plus la tête... On ne le chahutait pas... Comme par une entente tacite, on se taisait, lisait, oubliait la classe, — et le tambour annonçait la sortie... Ainsi se façonnait-on alors aux langues vivantes...

Au vrai, il parlait son œuvre — comme Villiers de l'Isle-Adam, dont les fulgurantes visions dépassaient l'inimaginable... Il leur fallait l'auditoire d'attention ingénue et brûlante, où ils s'échauffaient comme en transe, celui-là orageux, avec les zig-zag de l'éclair, le tonnerre de la foudre qui ne tombait pas; celui-là, montant, planant d'un vol somnambulique, d'un essor exalté de notre souffle, — et qui, de ses coups d'aile sur les cimes, ne rapportait que des éclats de ciel mutilés.

Certainement, il y eut dans Mallarmé quelque parcelle supérieure — grâce à quoi, assez vite, il mesura la médiocrité où se tenaient les programmes parnassiens. Mais de là à tout réformer, jeter bas tout le passé et le présent, à rêver d'une poésie où tout serait inédit, de la pensée à l'expression, où l'idée, l'émotion seraient suggérées par les mots, où les syllabes, les voyelles, les consonnes ne seraient plus que les touches d'un clavier, pour tirer de la langue une musique..., c'était courir à l'abîme.

Mais Mallarmé ne souriait-il pas un peu de la naïveté de ses prosélytes? Et de Goncourt a justement noté :

Ce Mallarmé a vraiment une parole séductrice, avec de l'esprit qui n'est jamais méchant, mais soutenu d'une pointe de malice...

Combien, plus d'une fois, dut-il s'amuser des explications divergentes que ses enthousiastes fournissaient de ses poèmes? Teodor de Wyzeva excellait dans ce genre de bafouillage pédantesque.

Il fallait déchiffrer comme une partition, et puis :

M. Mallarmé a émis une proposition évidente, c'est que l'émotion poétique, ainsi que toute forme élevée de l'art, devait résulter, dans l'âme du lecteur, d'un travail de création pareil à celui qu'a d'abord accompli le poète. Le lec-

teur n'aura la complète joie de l'art que s'il refait complètement l'œuvre de l'artiste. La poésie ne doit donc pas être de lecture cursive et distraite : elle doit demeurer incompréhensible à ceux qui n'ont point assez l'amour des jouissances esthétiques pour lui dédier longuement toute leur âme.

Certes, Mallarmé disait :

Le livre, c'est la parole sur la figure du silence. Un poème est un mystère dont le lecteur doit chercher la clé.

Et il pouvait se déclarer : *Incompétent en toute autre chose que l'absolu...*

Pourtant, il avait pitié du lecteur incapable de « recréer » l'œuvre de l'artiste. Il entendait révolutionner la librairie par des ouvrages où les textes se superposeraient de manière à satisfaire tout lecteur, du plus humble au plus subtil, dont chacun, selon la composition typographique et la pagination, n'aurait à lire que ce qui aurait été dédié à son entendement. Quand on l'entendait, il ne paraissait pas autrement surhumain d'écrire le drame à triple ou quadruple texture, adaptées chacune à l'étiage des esprits différents.

Dans ces conditions, comment Stéphane Mallarmé n'aurait-il pas été un « héros » pour M. Albert Mockel, un « saint » pour Paul Adam, tandis qu'Edouard Dujardin le rangeait parmi les prophètes : « De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel ! »

Paroles et paroles : l'incantation se volatilisait au souffle du dehors, dès le pied sur le bitume ! On ne pouvait comprendre que ce recréateur de la Poésie, libérée, en consacrât la technique à forme fixe, et qu'elle pût continuer de s'enclore dans la camisole de force de l'alexandrin, avec les menottes de la césure et de la rime.

Comme l'a noté Ernest Raynaud, quand Stéphane Mallarmé partait pour cette croisade utopique, « il était à bout de souffle » ; poète mort jeune, — à qui ne survivait qu'un théoricien agile, optimiste et captieux, et qui savait son impuissance.

Car il ne vivait pas sur les cimes, où s'assemblaient et s'effilochaient les nuées de son rêve! Il n'y faisait que monter parfois au déclin de l'âge, où il entreprit sa prédication d'hermétisme : « il vivait clairement ». N'avait-il pas voulu « faire les Théâtres » à la *Revue Indépendante*, où il suppliait Dujardin de filtrer sa copie sévèrement, et moi de revoir les épreuves. Encore une dispersion, une besogne pour quelques sous, où fluait sa bonté, où il conseillait de lire le *Journal des Goncourt* et :

Cette extraordinaire « Chérie » d'une figure à la fois éternel fantôme et la vie (si l'on n'avait pas vu Mlle Cerny de l'Odéon) se rouvrir un des plus exquis et poignants ouvrages de MM. de Goncourt, *Renée Mauperin*...

A propos de Verlaine, de Mallarmé, il faudrait évoquer la boutique du bibliopole Vanier, redire les scènes épiques où, menaçant de tout saccager, le pauvre Lélian réclamait des « ors », — soit une pièce de quarante sous. Il était « dur à la détente ». Mallarmé ne devait-il pas, pour une cinquantaine de francs, entamer une procédure?

Mon cher Ajalbert, j'ai déchaîné la justice des hommes contre Vanier; mais le prudent Dujardin m'engage à me faire accompagner chez le juge de paix par un avocat et prononce votre nom...

Il était recherché pour sa bonne grâce, sa causerie courtoise qui se pliait à tous les interlocuteurs. On le rencontrait — un bouquet enveloppé de papier — qui allait souhaiter la fête à une vieille amie. A Valvins, il canotait, organisait avec les Margueritte le théâtre pour les enfants. Le travail littéraire lui était ardu; il lui fallait remettre vingt fois sur le métier son ouvrage, — « de peur d'être trop lisible », comme il l'était du premier jet. Ne s'amusait-il pas à mettre en vers drôlets, mais très clairs, intelligibles à tous les facteurs, les adresses des lettres à ses amis?

Vers de circonstance qui deviennent quant au format le volume le plus important de Mallarmé! De ces vers,

soignés et choyés comme ceux « du grand œuvre » — où il s'efforçait à être clair, comme il tendait au mystère, par ailleurs « de ces vers accompagnant les menus faits de la vie, tracés à l'encre rouge, ou d'or sur des éventails, en dédicaces sur des livres, à l'occasion d'envois de bonbons au jour de l'an, ou pour célébrer des anniversaires ».

Il en faisait une distribution abondante. Il souhaitait même que le vers devînt partie intégrante de l'objet, ajoutant par là au décor. Ainsi en mit-il sur des œufs rouges de Pâques, des galets, des cruchons de Calvados; il orna entre autres un grand mirliton, destiné à une fête dans une maison amie, et les rayons d'une bibliothèque.

Sans l'étendre dans l'herbe verte
Naïf distributeur, mets-y
Du tien, cours chez Madame Berthe
Manet, par Meulan, à Mézy.

. . . .

Apte à ne point te cabrer, hue!
Poste et j'ajouterai : dia!
Si tu ne fuis onze bis rue
Balzac, chez cet Heredia.

. . . .

Scribe, élégant mais trahi, j'en
Ressens du noir et le triture,
Et montre pour vous, ici, Jean
Ajalbert, ma vraie écriture

. . . .

Jeux puérils, jeux sublimes, et rien que des jeux où le vieux Mallarmé ne pouvait tenir le coup — et devait se rompre le cou.

Il répondait à tous, aux inconnus de vingt ans qui lui envoyaient leurs premiers essais. Ainsi pour moi :

Paris, 22 décembre 1886.

Mon Cher Poète,

Merci du si gracieux envoi de vos livres dont l'un m'était familier, il appartient à la bibliothèque de vers de ce temps;

et l'autre, le nouveau, affirme mon impression que « Sur le Vif » n'était point un extraordinaire bonheur de jeunesse avec sa fluidité de couleur, des attitudes de rythme saisissant la vie par un trait affiné et qui bouge comme elle, bref tout l'art de voir et de fixer contemporain. Vous aviez bien, du premier coup, ouvert le chemin parfait où vous passez seul. « Paysages de Femmes », plus dans la voie encore et moins strictement peint, continue bien et résout une difficulté peut-être plus grande en mettant la modernité comme en musique, en de petits poèmes essentiels qui sont de purs chants.

Il m'a fallu, croyez-le, une amicale défense d'écrire avec un bandeau sur les yeux, et tout le tra-la-la de ce genre pour ne pas vous écrire plus tôt...

Comment n'exulter pas à de tels témoignages! Comment ne pas comprendre ses vers les plus impénétrables quand, par en dessous, pour ses familiers, ils s'éclairaient de toute son âme à nu

De poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de douleurs...

LES GROUPES FRANCO-BELGES. — LA WALLONIE. LA PLÉIADE. — LES SYMBOLISTES AU « FIGARO ». — LE MANIFESTE DE MORÉAS. — LES CHIRONACTES DE LA PRESSE ET ANATOLE FRANCE. — LE « PETIT GLOSSAIRE» DE JACQUES PLOWERT. — LE « THÉ CHEZ MIRANDA ».

Tandis que 1885, en son hiver, s'éclairait de la *Revue Indépendante*, par quel printemps s'illuminait 1886, et c'est du Nord que venait ce premier rayon, de Liége, la *Wallonie*, sous la direction d'Albert Mockel, qui devait durer sept ans, jusqu'au temps, ou à peu près, où le poète de *Chantefable un peu naïve*, musicien autant que poète, vint se fixer à Paris, puis vers 1910 à Rueil, où je dirai notre cordial voisinage dans mes souvenirs sur Malmaison. La *Wallonie*, avec Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, Fontainas, ses compatriotes, ouverte aux jeunes de l'étranger, à Pierre Quillard, à Francis Vielé-Griffin, à Ferdinand Herold, à Bernard Lazare!

Mais, cette année-là, sortit la *Pléiade* (par des « Condorcet » en majorité) fondée par Rodolphe Darzens, avec Camille Bloch, Mooris Maeterlinck, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Paul Roux, Grégoire Le Roy, Ch. Van Lerberghe — tous rangés sous la bannière de Théodore de Banville qui préfaçait :

Voici des jeunes gens qui sont jeunes, et des amis qui ont de l'amitié les uns pour les autres... J'ai dit qu'ils sont jeunes, ils le sont effroyablement. On ne l'est jamais assez...

Que d'extrêmes qui ne se touchent pas, sous la même enseigne! On est les Jeunes : à bas les Vieux!... Voilà le cri de ralliement... Pourtant, à la *Pléiade,* on ne secouait pas trop l'arbre où tremblait la gloire de Leconte de Lisle et de Léon Dierx — qui ne gênaient personne.

La *Pléiade,* sept numéros — dont j'allais trop vite sourire... N'est-ce pas à la *Pléiade* que débuta Mooris Maeterlinck, avec, en prose, un *Massacre des Innocents,* en vers, les premières pièces de *Serres Chaudes,* — et sur la couverture, l'annonce de volumes qui n'ont jamais paru : *Les Symboliques* (poésies et histoires gothiques) prose. Sous ces titres, Mooris Maeterlinck — alors entre Flaubert et Verlaine, cherchant sa voie, qui devait le conduire très ailleurs — et nous n'avions pas attendu, pour le découvrir, que l'intervention retentissante d'Octave Mirbeau s'en mêlât dix ans plus tard.

Près de cinquante ans, de cette petite *Pléiade* grâce à lui si lumineuse de sa juste gloire qu'il porte si simplement... Le voici robuste et sportif, entraîné comme à la vingtième année, seulement les cheveux d'argent plaqués en calotte, faisant songer à quelque prieur de vitrail. Il arrive par la route, conduisant lui-même sept ou huit cents kilomètres de Nice à Royat, où nous voisinons au même « Palace » pour notre cure annuelle, qui ne nous réussit pas trop mal. Moi je pourrais être partial. Lui, il est plus libre de proclamer le miracle des eaux et la vertu des bains carbo-gazeux.

Je ne voulais donner qu'un souvenir à la *Pléiade* et voilà que des ombres se dressent :

— Tu ne vas pas nous oublier, toi qui es là encore, et que nous aimions, avec tes sales banlieues réalistes, entre nos vols vers l'Idéal...

— Non, Ephraïm Mikhaël!

Georges Michel, mort à 24 ans! Que ne pouvait-on espérer de tels débuts! mais y a-t-il une justice littéraire! avec des contemporains qui ne prennent pas le loisir de dégager les tombes trop tôt cernées du lierre de l'oubli!...

Aussi, Pierre Quillard qui s'en est allé prématurément dans un destin singulier de poète et de citoyen international. Il avait adopté les Arméniens, dénonçant à toutes occasions leurs détresses, et, pendant l'affaire Dreyfus, il fut de toutes les réunions publiques, où paraissaient Anatole France et Francis de Pressensé!

Nous restons quelques-uns — et je veux envoyer le bonjour à mon condisciple de l'Ecole de Droit, Paul Roux, devenu Saint-Paul, puis Saint-Paul Roux, puis St-Pol Roux le Magnifique! A quelques cours de Pandectes, je voisinais avec un magnifique garçon, à la barbe, aux cheveux noirs drus, aux yeux larges et doux, qui sortait de sa serviette des plaquettes, signait des dédicaces, des monologues, « Rêve de Duchesse », dit par Mlle Bartet. Tout à fait province! ne rêvant qu'Odéon et Comédie-Française. Il devait succomber vite à la contagion du Symbolisme. Etudiant bien renté, à qui sa famille envoyait de saines victuailles, il ouvrait largement sa porte et nous révélait la cuisine méridionale. La *Pléiade* dispersée, le Provençal s'est retiré dans la lande sauvage de Camaret, où vont le saluer quelques articles, de plus en plus espacés, de juvéniles admirateurs de *La Dame à la Faulx*... Mais que peuvent lui importer ces suffrages tardifs, à lui qui, doucement et tout de suite, s'est auréolé de la sorte : Saint-Pol Roux le Magnifique!...

Toute parallèle, l'aventure de René Ghil — dont la *Pléiade* publia le *Traité du Verbe*. Parnassien rigide, subitement, il se pencha sur Mallarmé. Gilbert (du *Fou*) devint Ghil, et il s'emprisonna dans une tour fermée

à double tour, pour un étrange labeur, dont il a emporté la clé dans l'autre monde.

O jeunesse, tous n'ont pas la sagesse de se ressaisir comme Camille Bloch, comme George Payelle, dont les noms parurent aux sommaires de cette brève *Pléiade*. Celui-ci s'est contenté de devenir un bon lettré — et premier Président de la Cour des Comptes; son nom, George Payelle, appartient à un autre Tribunal, celui de l'Histoire, comme le nom du Président qui a signé le rapport tellement émouvant en sa dramatique sobriété, sur les atrocités allemandes en France pendant la dernière guerre. L'autre, Camille Bloch, le bibliothécaire d'Orléans, y rassembla des documents nécessaires à la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, y compila aussi des matériaux sur l'histoire économique de la Révolution qu'il communiqua au professeur Aulard. L'amitié de ces deux maîtres, qu'il sut cultiver avec un art jaloux, l'aida beaucoup à s'élever dans la carrière administrative, d'abord comme Inspecteur général des Bibliothèques et des Archives, chargé ensuite d'une conférence auxiliaire de bibliographie d'histoire moderne à la Faculté des Lettres de Paris, puis comme conservateur de cette bibliothèque — du Musée de la guerre, où il est installé, après Blanche de Castille, au donjon de la Reine, dans le château de Vincennes.

Notre *Pléiade* — à couverture violette, d'où est issu le *Mercure de France!...* Pourquoi Rodolphe Darzens n'en raconte-t-il pas l'histoire, puisque le voilà ressuscité à la direction du « Théâtre d'Art », après vingt-cinq ans de silence. Qu'était-il advenu de ce bruyant compagnon, si longtemps évanoui? Il fut célèbre, tout de suite, en vers, avec *La Nuit* et le *Psautier de l'amie*, à la scène avec *L'Amante du Christ*, et les traductions des *Revenants* d'Ibsen, du *Rideau Rouge* de Strindberg chez Antoine. La *Pléiade* morte, il lançait une *Revue d'Aujourd'hui* de Tola Dorian. Et ce fut on ne sait quel plongeon dans la publicité sportive vers 1890. Rodolphe Darzens? On ne savait plus! Rodolphe Darzens, sa haute stature athlétique, sa face de Glatigny Kalmouk, tendre et brutal, qui

ne vous disait bonjour qu'en vous étouffant dans ses bras, toujours courant, entre deux duels, des disputes à propos d'une rime — ou d'une femme — sortant d'un commissariat pour avoir fait le coup de poing avec l'homme de la rue, brave, entreprenant — généreux — avec du mystère, de l'atavisme slave...

Un soir, vers 1900, devant corriger des épreuves, je l'avais rencontré au *Journal,* où il surveillait ses échos de boxe ou de cyclisme. Nous descendîmes.

— Je te reconduis... Je vais prendre ma voiture.

Pour l'époque, cela valait une Hotschkiss!

Une charrette, un cheval, logés dans un réduit, au fond d'une cour de la rue de Richelieu. Il harnacha son cheval, attela, me véhicula dans Paris.

— Je vais à Neuilly...

Je ne devais le revoir que trente ans après, directeur du théâtre des Arts.

La *Pléiade* le 1[er] mars, la *Décadence* le 10 avril (plus tard le *Décadent*), la *Vogue* de Léo d'Orfer le 11, celle de Gustave Kahn le 13 mai, *fluctuat nec mergitur!*

Enfin, Baju vint « pour congréger les forces éparses en un faisceau unique »...

Il trouvait, dira Verlaine, le vrai substantif, pour exprimer la chose des décadents : le *décadisme,* — un mot de génie, une trouvaille qui en restera... Ce barbarisme est une merveilleuse enseigne. Il est court, commode à la main, *handy,* il sonne littéraire, sans nulle pédanterie, mais « *Symbolisme!* Hein! »

Et Verlaine terminait :

Quelques mots pour finir et pour un fait personnel. On a ri aux larmes, parce que Baju dans sa brochure me proclame le plus grand poète de tous les temps.

On a eu tort de rire.

D'abord parce que, peut-être Baju pense ainsi pour de bon. (On est bien libre de penser comme on veut, n'est-ce pas?) Et dans cette hypothèse, je dirai purement et simplement à

Baju qu'il se trompe et qu'il y a, entre autres, David, Homère, Sophocle, Lucrèce, Ovide, Théocrite, Dante, Villon, Ronsard, Shakespeare, Calderon, Racine, Gœthe, Lamartine, Musset, Poe, et les contemporains, mes maîtres et mes camarades.

Puis, il est probable que Baju a voulu, par une audacieuse et spirituelle assertion, bien établir combien il raffole — c'est le mot en vérité — de la Sincérité, de la Conscience, de la Simplicité, dont je ne craignais pas — pourquoi jamais craindre? — de me réclamer tout à l'heure — et se servir de moi, grand honneur! comme d'un symbole à illustrer ses idées là-dessus.

Enfin, sans doute aussi que Baju me porte une grande amitié, et que son affection pour l'homme aveugle son estime pour le poète. En ce cas, une cordiale poignée de main, à lui, et n'en parlons plus.

Mais je crois, et croyons plutôt que ma seconde supposition est la bonne; là Baju a bien fait d'être excessif et brutal à ce point.

— Seulement, il me met en opposition avec le général Boulanger et ne flatte pas celui-ci. Ici je diffère d'avis avec lui. Je suis loin de détester la popularité du seul militaire amusant, depuis que Canrobert est si vieux, de cette période-ci. S'il n'a pas remporté de victoire, ce n'est pas de sa faute puisqu'il n'a pas encore marché à l'ennemi, j'entends LE seul ennemi, celui qui détient mon pays, Metz! l'Allemand, le Prussien, la détestée, l'abhorrée, l'abominée et l'abominable « tête de boche »! Mais rien ne me dit qu'avec l'immense confiance dont il est investi et comme sacré par l'armée et par le peuple, ce soldat ne puisse bientôt faire des prodiges sur le Rhin, — et s'il a su se faire une bonne presse, ma foi, en république, ce n'est déjà pas si bête...

Donc, mon cher Baju, si vive moi, vive Boulanger aussi! Vivent encore Anatole Baju et le Décadent reparu depuis décembre sous forme de revue!

Le premier numéro du *Décadent* avec Paul Verlaine, Maurice du Plessys, Jean Lorrain, Tailhade, Ernest Raynaud, par la suite Edouard Dubus, Louis Dumas, René Ghil, Anatole Baju, primaire de Confolens, instituteur à

Saint-Denis, avait opéré un rassemblement actif. On usait de son papier — mais sans prendre le brave garçon au sérieux, qui, lui, croyait bien que « c'était arrivé ».

Ainsi voyait-il le « décadent » :

C'est un homme de progrès. Il est soigneux, économe, laborieux et réglé dans toutes ses habitudes. Simple dans sa mise, correct dans ses mœurs, il a pour idéal le Beau dans le Bien et cherche à conformer ses actes avec ses théories. Maître de ses sens qu'il a domestiqués, il a le calme, la placidité d'un sage et la vertu d'un stoïcien...

Comme cela s'appliquait à Verlaine, à Dubus!

Parallèlement, le Symboliste a un caractère absolument opposé... Il est le type bâtard du bohème romantique, mâtiné de bourgeois, au fond ce qu'il y a de pire au monde... Il nie carrément l'amour... Se vante de cultiver son linge avec un soin jaloux et parle souvent de ses longues stations dans les salles de bains... Il suit la recette de Mallarmé : « C'est la virginité des horizons naïfs », mais il écrit ainsi pour épater le bourgeois... Il a le talent trop élastique pour n'avoir pas au besoin un style moins compliqué. C'est ainsi qu'il y a quelques années, il collaborait à la fois au *Décadent* et au mémorial de Carpentras. Enfin il est complet : emporté, égoïste, fanfaron du vice et le contraire du *décadent*...

A qui entendre! Baju réclamait comme siens Verlaine, Rimbaud, Laforgue, Stuart Merrill, Rachilde, concédant au symbolisme : Mallarmé, Moréas, Barrès, Paul Adam, Kahn, de Régnier, F. Vielé-Griffin, Jean Lorrain, Dujardin, Ajalbert, en se lamentant de la défection de Dubus, d'Ernest Raynaud, de Maurin du Plessys, « le Bidel du verbe » pour sa dextérité à ordonner dans une phrase les mots les plus rebelles. D'Ernest Raynaud, il montrait dans leur exactitude les lignes de la chair et, pour faire comprendre le jeu complexe de cette physionomie si unie et si étrange :

D'abord le front large présente une apparence de convexité où le cerveau évolue à son aise; les yeux ont une sorte d'atti-

rance magnétique; ombragés sous des sourcils épais, à demi-cachés sous des paupières presque immobiles, ils donnent à l'impression d'un être mystérieux, à la fois cruel et doux; la dilatation des paupières, le teint vermeil des lèvres dénotent de formidables appétits sensuels. L'encolure, le buste, les jambes, toute la musculature est celle d'un hercule forain. Sous la peau blanche et fine, le sang afflue et fait éclater dans toute leur force la vie et la santé.

Le vêtement moderne, si favorable aux hommes mal faits, lui est désavantageux. Ernest Raynaud, généralement insouciant des choses du dehors, n'y apporte pas la vanité qu'y consacrent la plupart des décadents. Il laisse à son tailleur une autonomie complète. Aussi, dans la rue, il se fond absolument dans l'impersonnalisme bourgeois.

Au point de vue gastronomique, c'est un gourmet de la plus haute valeur, un dilettante de cuisines savamment préparées, mais qui n'aime pas moins l'abondance que l'exquisité des mets. Après le dîner, il erre longuement sur les boulevards à la recherche de quelque pensée fugace qu'il va ensuite fixer en vers irréductibles à la terrasse d'un café. Là, assis devant un bock, au milieu d'une foule affairée et bruyante, il fait abstraction du monde extérieur et travaille aussi facilement que dans la solitude du cabinet. Parfois il regarde passer les femmes, les petites femmes aux formes voluptueuses : trop soucieux de son hygiène pour négliger la culture du sixième sens, il estime qu'en l'état actuel de notre civilisation, l'amour est une des plus utiles fonctions de l'organisme.

Par ailleurs, Baju s'en prenait à « l'Orphéon instrumentiste » où il incorporait bien arbitrairement, sous le bâton de chef d'orchestre de René Ghil, Emile Verhaeren, Maurice Beaubourg, Henri Bérenger, Jean Carrère, Fernand Mazade et Zola...

Hélas ou heureusement, René Ghil, dont paraissait le *Traité du Verbe,* ne compta jamais autant d'exécutants autour de son pupitre : René Ghil, un soliste.

Anatole Baju ne s'embarrassait pas dans des nomenclatures hasardeuses, et chaque numéro du *Décadent* offrait joyeusement à rire, en même temps que la Poésie

y affirmait les tendances nouvelles. Tout cela n'allait pas sans heurts, entre le directeur trop hasardeux et ses collaborateurs facétieux, à l'exception de Maurice du Plessys qui, devant assurer le service de la Revue avec Ernest Raynaud, se contentait pour tout labeur d'exposer ses projets mirifiques : « En voilà un, raillait pour une fois avec esprit Baju en voilà un à qui on ne reprochera pas son passé littéraire. » Manque de copie, on multipliait les pseudonymes, faisant signer à Sully Prudhomme, à Coppée, au général Boulanger, des adhésions au décadisme. Mais Baju voulait se mettre de la partie, et il imaginait des annonces cocasses sur le dieu disparu, Rimbaud! Verlaine se fâchait et Tailhade de « charrier » :

Le stupide Baju qui dit *je ji jo ju.*

Arthur Rimbaud, malmené par le *Décadent* — dont, le 27 juin, comme une traînée diabolique de feux de la Saint-Jean, les *Illuminations*, flambant à la *Vague*, incendiaient le ciel littéraire.

Désormais, le Symbolisme ne serait pas confiné dans les revues confidentielles du quartier latin. Il passait les ponts. Il entrait au *Figaro*, avec le *Manifeste*, de Jean Moréas...

Comme tous les arts, la littérature évolue : évolution cyclique avec des retours strictement déterminés et qui se compliquent des diverses modifications apportées par la marche du temps et les bouleversements des milieux. Il serait superflu de faire observer que chaque nouvelle phase évolutive de l'art correspond exactement à la décrépitude sénile, à l'inéluctable fin de l'école immédiatement antérieure. Deux exemples suffiront : Ronsard triomphe de l'impuissance des derniers imitateurs de Marot, le romantisme déploie ses oriflammes sur les décombres classiques mal gardés par Baour Lormian et Etienne de Jouy. C'est que toute manifestation d'art arrive fatalement à s'appauvrir, à s'épuiser; alors, de copie en copie, d'imitation en imitation, ce qui fut plein de sève et de fraîcheur se dessèche et se recroqueville; ce qui fut le neuf et le spontané devient le poncif et le lieu-commun.

Ainsi le romantisme, après avoir sonné tous les tumultueux tocsins de la révolte, après avoir eu ses jours de gloire et de bataille, perdit de sa force et de sa grâce, abdiqua ses audaces héroïques, se fit rangé, sceptique et plein de bon sens; dans l'honorable et mesquine tentative des Parnassiens, il espéra de fallacieux renouveaux, puis finalement, tel un monarque tombé en enfance, il se laissa déposer par le naturalisme auquel on ne peut accorder sérieusement qu'une valeur de protestation légitime, mais mal avisée, contre les fadeurs de quelques romanciers alors à la mode.

Une nouvelle manifestation d'art était donc attendue, nécessaire, inévitable. Cette manifestation, couvée depuis longtemps, vient d'éclore. Et toutes les anodines facéties des joyeux de la presse, toutes les inquiétudes des critiques graves, toute la mauvaise humeur du public surpris dans ses nonchalances moutonnières ne font qu'affirmer chaque jour davantage la vitalité de l'évolution actuelle dans les lettres françaises, cette évolution que des juges pressés notèrent, par une inexplicable antinomie, de décadence. Remarquez pourtant que les littératures décadentes se révèlent essentiellement coriaces, filandreuses, timorées et serviles : toutes les tragédies de Voltaire, par exemple, sont marquées de ces tavelures de décadence. Et que peut-on reprocher, que reproche-t-on à la nouvelle école? L'abus de la pompe, l'étrangeté de la métaphore, un vocabulaire neuf où les harmonies se combinent avec les couleurs et les lignes caractéristiques de toute renaissance.

Nous avons déjà proposé la dénomination de Symbolisme comme la seule capable de désigner raisonnablement la tendance actuelle de l'esprit créateur en art. Cette dénomination peut être maintenue.

Il a été dit au commencement de cet article que les évolutions d'art offrent un caractère cyclique extrêmement compliqué de divergences; ainsi, pour suivre l'exacte filiation de la nouvelle école, il faudrait remonter jusques à certains poèmes d'Alfred de Vigny, jusques à Shakespeare, jusques aux mystiques, plus lointains encore. Ces questions demanderaient un volume de commentaires; disons donc que Charles Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur

du mouvement actuel; M. Stéphane Mallarmé le lotit du sens du mystère et de l'ineffable; M. Paul Verlaine brisa en son honneur les cruelles entraves du vers que les doigts prestigieux de M. Théodore de Banville avaient assoupli auparavant. Cependant, le *Suprême Enchantement* n'est pas encore consommé : un labeur opiniâtre et jaloux sollicite les nouveaux venus.

Ennemie de l'enseignement, de la déclamation, de la fausse sensibilité, de la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'idée, demeurerait sujette. L'idée, à son tour, ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures; car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi. Ainsi dans cet art, les tableaux de la nature, les actions des humains, tous les phénomènes concrets ne sauraient se manifester eux-mêmes; ce sont là des apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec des idées primordiales.

L'accusation d'obscurité lancée contre une telle esthétique par des lecteurs à bâtons rompus n'a rien qui puisse surprendre. Mais qu'y faire? Les *Pytiques* de Pindare, l'*Hamlet* de Shakespeare, la *Vita Nuova* de Dante, le *Second Faust* de Gœthe, la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert ne furent-ils pas aussi taxés d'ambiguïté?

Pour la traduction exacte de la synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe; d'impollués vocables, la période qui s'arcboute alternant avec la période aux défaillances ondulées, les pléonasmes significatifs, les mystérieuses ellipses, l'anacoluthe en suspens, tout trop hardi et multiforme : enfin la bonne langue — instaurée et modernisée — la bonne et luxuriante et fringante langue française d'avant les Vaugelas et les Boileau-Despréaux, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebœuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinueuses.

Le Rythme : l'ancienne métrique avisée; un désordre savamment ordonné, la rime illucescente et martelée comme un

bouclier d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités absconses; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles; l'emploi de certains nombres impairs.

Quel fracas par les salles de rédaction, à Tortoni, le bastion du boulevard où le Parnasse siégeait, dans la permanence de Catulle Mendès, — au perron de Tortoni, une douzaine de guéridons réservés aux habitués, Aurélien Scholl, Alfred Stevens, l'éditeur Charpentier, Jules Guérin, Maurice Montégut.

Ce manifeste, combien anodin, à le relire aujourd'hui! A la publication, quel effarement! Pourtant il n'abusait pas des bizarreries du vocabulaire « abscons ». Si le fond demeurait trouble à définir le Symbolisme, la forme était courante. Ce n'est guère qu'à la dernière colonne, touchant la prose — et que l'on peut croire de Paul Adam — qu'apparaissent les *phantasmes,* les *Kabires,* les *Nigromans,* les Modes mixalydiens des barbitons et des octocordes...

Mais au-dessus des injures et de la plaisanterie des « chironactes » de la Presse, Anatole France examinait, avec quelque ironie tempérée de curiosité bienveillante, le manifeste :

— Un journal qui reçoit d'ordinaire les manifestes des princes vient de publier la profession de foi des Symbolistes...

Comment prétendre se réclamer à la fois de Rabelais qui a un grand nombre d'admirateurs et même quelques lecteurs, dont la langue est lourde à force de richesse, un magasin confus de notes et d'idées, — et de Philippe de Comynes, homme d'Etat qui, ne se souciant que d'être clair, instaurait le style des affaires, employé de nos jours par M. Thiers ou M. Dufaure, plutôt que de parler d'un symboliste? — [Et la controverse se traîne en incidents sur le point de savoir si Commynes prend un *y* ou s'orthographie avec 2 *m* et un *i*, sur la qualité de Mahomet, avec le vers qui choquait Sarcey :

Tu verras de chameau un grossier conducteur

et qui ne serait pas meilleur si Voltaire avait écrit :

Tu verras un grossier conducteur de chameaux.]

Je vous entends, Cher monsieur Jean Moréas; c'est là que vous allez triompher. Moi, direz-vous, je ne mettrai ni chameaux, ni conducteur, ni quoi que ce soit qui désigne les bêtes et l'homme. J'en donnerai seulement l'idée. Et si je vous demande comment vous en donnerez l'idée, vous me répondrez que ce sera par de lointaines et secrètes analogies de ton, de forme, par voie d'allusion et avec un retour à je ne sais quelles idées primordiales, enfin grâce à quelques-uns des beaux secrets du Symbolisme! Eh! oui, cher monsieur Jean Moréas, vous avez de beaux secrets, votre vers sera merveilleux. Mais on n'y comprendra rien. Vous ferez le chef-d'œuvre inconnu. Eh parbleu! en vous cherchant des précurseurs, j'oubliais celui-là : le vieux peintre dont Balzac nous a conté la touchante et cruelle aventure. Ce peintre voulut trop bien faire. L'orgueil perdit les anges, cher Monsieur.

La critique du *Temps* était du 26 septembre. Moréas répliquait le 2 octobre, — mais dans un journal à lui, notre journal : le *Symboliste,* à Gustave Kahn, Paul Adam, Jean Ajalbert... N'est-ce pas par P. V. Stock que furent faits les fonds et procuré l'imprimeur?

Ici, pas de concessions, Jean Moréas, qui avait tenu au *Figaro* un langage sans provocation, revenait à ses hantises linguistiques. Ainsi sa première chronique :

Au trot clopé des hongres et de cavales pies, les roues des véhicules se tarrabolent. En longue talare, colitors, mentons pelus de deux coudées ou squireux ou pouacres, des gentlemen...

— Mais, interrogea Vandervatteimittis, de quel pays voulez-vous parler?

— Du Boulevard des Italiens.

Les « chironactes » de la Presse pouvaient fouiller le Larousse! Mais Jacques Plowert allait les tirer de peine. Il n'y avait qu'à feuilleter le *Petit Glossaire* pour *servir à l'intelligence* des *auteurs décadents* et *symbolistes,* dont l'éditeur était devenu le bibliopole Vanier...

Jacques Plowert? Félix Fénéon et Paul Adam.

Le *Petit Glossaire* avertissait :

Le plus considérable reproche vise l'étrangeté des termes mis en usage (par cette littérature neuve). On en conclut d'une pernicieuse difficulté de lecture pour quiconque n'est point initié au prestige hermétique des vocables... Cet opuscule pourra servir à guider le lecteur novice... Nous avouerons que les véritables néologismes apparaissent peu, que beaucoup des termes cités ici s'alignent dans les colonnes de l'abrégé du dictionnaire Larousse, spécialement édité pour les écoles primaires, à la honte des folliculaires qui s'ébahirent à leur aspect. Ainsi MM. Verlaine et Mallarmé n'employaient jamais un mot exclu des dictionnaires officiels et leurs noms se trouveront rarement au bas des exemples.

En effet, on n'y relève guère que les signatures de Félix Fénéon, Paul Adam, Moréas, Kahn, Laforgue. C'est Fénéon qui fournit le plus de nouveautés : Un écrivain *acaule* (qui n'a point de tige) des exaltations *acescentes* (qui deviennent acides), une écriture *acutangle* (à angles aigus), des vents *étésiens* (caniculaires), des *labiles* chansons (sujettes à glisser), et des *mimeux*, des *néphélibote*, des *popelonner*, des *pelvien*, des *plumuleux*, des *scissiles*, des *strapassonner*, des *telluriques* empruntés à l'anatomie, à la botanique, à la géométrie, au blason, dans un jeu de perpétration constipée où seuls les peintres à qui il révélait qu'ils étaient symbolistes pouvaient se complaire comme nous nous en amusions.

Pour Kahn, c'étaient des :

S'enamourent les pussazymes de l'âme...
. . . .
Les boucliers lucescents de ta face lunaire...
Les désirs mantelés de paroles au vent...
. . . .
Mène le troupeau doux vers l'arabesque...
De ta suprématrice loi...

Oh ! ces *Palais nomades* où j'ai erré avec admiration, mais oui, quand Gustave Kahn m'y conduisait de sa voix pressante, l'œil malin, les dessinant du doigt dans les

cendres de ses cigares sur les guéridons de marbre du café d'Orient! Comme j'encaissais les *algide*, les *atténuances*, les *couvrures*, les *enjauni*, les *étirances*, les *incurve*, les *lactescentes*, les *mirances* de Paul Adam! Mais, ici, ce n'était plus le factice arbitraire de notre Félix Fénéon... Déjà le prosateur fécond prouvait un don verbal d'une puissance certaine. Comme le poète insigne, maintenant toute poésie parmi les archaïsmes et les nouveautés, cet Athénien, notait Anatole France « qui combine étrangement le pédantisme élégant de la Renaissance, le joli mauvais goût du style rocaille et le vague inquiétant de la poésie décadente », Jean Moréas n'est pas cité dix fois pour ses vers :

A coup de hache, à coup de bastarde...
Et les citoles des jongleurs sonnaient dans l'air
Les embûches molitornes
Aux traînes que portent les nains
Par les escaliers de sardoines
. . . .

Les abracadabrances étaient réservées aux chroniques du *Symboliste*, aux proses en collaboration du *Thé chez Miranda* et des *Demoiselles Goubert*... De même, Paul Adam y exaspéra ses facilités « scripturales ». Provocations et défis juvéniles, comme pour son complice Moréas.

Ce n'est que dans ces deux volumes et dans *Soi* que Jacques Plowert pouvait relever quelques termes, des chevrotances, des luisances et autres navrances pas bien terribles par quoi l'auteur de *Chair molle* se dégageait de son premier style naturaliste...

Le Thé chez Miranda

Chez l'hiémale nuit et ses nuées et leurs doux comas
Quartier Malesherbes.
Boudoir oblong.
En la profondeur violâtre du tapis, des cycloïdes bigarrures.
Et les froncis des tentures, l'inflexion des voix s'apitoie;
En les froncis des tentures lourdes, sombres à plumettes
C'est l'hiémale nuit... Etc.

Les *Demoiselles Goubert*, chez P. V. Stock, qui pourrait revendiquer, avec Vanier, d'avoir été au point de départ des Symbolistes avec l'*A-Rebours* de J. K. Huysmans, *Le Coffret de Santal*, de Charles Cros, les *Palais Nomades* de Kahn, *Joies* de F. Vielé-Griffin, comme il fut le premier et longtemps le seul à accueillir les auteurs du Théâtre-Libre...

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

IMAGERIES DES CROISADES

FRAGMENTS

—

CHANSON DE TANCREDE

sur ses amours au pays de France (1098)

Dames, je chante votre empire,
Un doux passé que je soupire
A tout moment,
Mon souvenir au cœur s'empresse
Dans une étreinte qui m'oppresse,
Ne sais comment!

La bouche offerte à ma prière,
La maîtresse et la chambrière
Entre mes bras,
Iseult, Irène, aussi Mathilde,
Margot bergère, et puis Clotilde
Sans apparats...

Auprès du clair ruisseau qui glisse
Sous la mousse et la pierre lisse,
Je les aimais,
Et maintenant comme un grimoire
Leurs noms restent dans ma mémoire
A tout jamais!

Ah! redirai-je combien j'aime
Ces amantes plus que moi-même

Et plus que Dieu?
Leur bel atour riant et tendre
Qui chaque jour venait m'attendre
Jusqu'au saint lieu...

Reparaissez, femmes de France,
Qui dissipez toute souffrance
Au cœur meurtri.
De pleurer en vain l'infidèle
Il n'est besoin, sourire d'elle
M'a tôt guéri!

EXHORTATION DE GUILLAUME

(1189)

« Frédéric au poil roux... Richard Cœur de Lion
Philippe-Auguste, roi de France,
Pour ces combats de recouvrance
Venez sans âme noire et sans rébellion...

« Oyez l'ordre du Pape à l'écho qui rapproche,
Donnez le sang de votre cœur.
La foi du ciel rendra vainqueur
Celui qui flambera d'une ardeur sans reproche.

« A ce rassemblement, je veux que vous veniez
Avec vos gens en centuries,
Que mon geste arrache aux tûries,
En préservant vos biens qui sont excommuniés.

« Allez reprendre aux Turcs le sol de Terre sainte,
Où Christ, fils du Père, expira.
La Chrétienté s'établira
Dans la mystérieuse et millénaire enceinte...

« Holà! celui qui prie... Holà! celui qui croit,
Pour moi qu'ils fourbissent leur lame,
Sur le haubert et l'oriflamme
Qu'ils signent de leur sang l'emblème de la croix!

« Il faut que dans l'Islam cette honte finisse
De profaner le fils de Dieu.
Avant notre dernier adieu,
Frères agenouillés, le Seigneur vous bénisse! »

—

SUR LE BUCENTAURE

(1202)

Pour qui ces pétales de fleurs,
Eclatante rosée en pleurs,
Et de gui, ce bouquet à la corne qui vire?
Et ces femmes aux fronts charmants
Dont les baisers vont, désarmants,
Aux sabords hérissés de piques du navire?

Pourquoi ces râles de plaisir,
Ces appels brûlants de désir,
Et ces frétillements d'une pointe de langue?
Et ces aveux au bout des mains
Indiquant les meilleurs chemins
Pour le balancement d'une couche qui tangue?

Oui, pourquoi du sol vénitien
S'en vont, chacune avec le sien,
Ces dames en surtouts de faille noire ou rose?...
N'ont-elles pas, pour les Croisés,
Apporté cent mille baisers
Et l'éternel refrain d'une divine prose?

Ah! le voluptueux procès
Que leur font perdre ces Français,
Dans un débat voulu de joie et de plaisance!
Ici, Luisa prodigue un soin
Caressant au Flamand Beaudoin,
Qui bientôt l'élira maîtresse de Byzance.

Boniface de Montferrat
De Francesca Fabia fera
Sa reine volontaire avant que d'être prise;

Là, Clorinde aux secrets desseins,
Et Catarine aux petits seins,
S'excitent à prouver laquelle est plus éprise...

Toutes déversent leurs souleurs
D'embrasement sous les couleurs
Que le Lion Saint-Marc a jeté sur leurs traces,
Transformant en riche encensoir
Le bel esquif au vent du soir,
Alors que mille feux s'allument aux terrasses...

O Femmes! quels tendres amis,
Ces faucons, aujourd'hui soumis,
A ce charnel festin d'un flanc qui les invite,
Tandis qu'au roulis de la mer,
Eclaboussé de flot amer,
Le Bucentaure amour flambe encore plus vite!

LÉON RIOTOR.

MÉDAILLES SYMBOLISTES

RACHILDE

—

Ce singulier pseudonyme fut livré par un assemblage de lettres dictées au hasard des coups d'un pied de table tournante. Déjà la jeune fille jouait avec l'ombre. Elle trichait avec le mystère. Elle inventait des épisodes surnaturels pour mystifier ses parents et créer « le document surhumain ».

Un soir, à la veillée, son père lisait à haute voix un roman paru dans un journal. Il omettait naïvement les passages jugés trop équivoques pour être entendus d'une jouvencelle. Il ne se doutait pas qu'ils avaient jailli de l'imagination perverse de son auditrice.

Ces deux traits seuls ne valent-ils pas davantage qu'une biographie?

En ce cas particulier de clinique littéraire, un cerveau d'homme bien construit, admirablement greffé sur une structure féminine, aura été bouleversé par toutes les impulsions et violences d'un instinct primitif, par toutes les vives et complexes réactions d'un sexe on croirait hybride.

Rachilde aura ainsi fondu, pour couler l'alliage d'un métal au són nouveau dans les lettres françaises, le goût d'hallucination et de romanesque du conteur-né avec la férocité d'un animal diabolique chez lequel la caresse précéderait ou suivrait la morsure.

Rachilde est une démoniaque. Comme le poète des *Fleurs du Mal,* comme Barbey d'Aurevilly, Stanislas de

Guaïta, Barrès, Huysmans, d'autres encore de même lignée qui furent ses amis, elle trahit maintes collusions avec le Prince des Ténèbres, dénonçant quelque part, au corps dénudé sous la chemise, cette signature infernale, ce sceau maudit qui, au moyen-âge, sous l'accusation de sorcellerie, faisait monter de moins possédées sur le bûcher.

Dès ses débuts, avec un respect mi-prudent, mi-malicieux, flairant la sphynge, ses camarades de lettres la surnommaient *mademoiselle Baudelaire*. Son portrait, en une émouvante confession, elle-même l'a tracé :

Si les maladies ordinaires, à part l'accident de ma naissance, m'ont épargnée, je me suis inventé ou j'ai subi de redoutables supplices d'imagination et ma stupeur est d'être encore à peu près saine d'esprit! Fille de folle, je suis presque une femme raisonnable, ce qui est ahurissant pour moi après ce que j'ai dû endurer ou que j'endure quotidiennement, sans qu'aucun geste de réel égarement me trahisse. Je tourne toujours dans un cercle qui non seulement doit être vicieux, selon la loi commune, mais qui semble s'être arrondi autour de ma seule personne.

Par ailleurs bourgeoise simple, ordonnée, mère attentive, elle convient de ce que des liens mystérieux, corps et cerveau, la rattachent à l'animalité dans une sorte d'inconscience qu'elle croit saine. Elle bondit soudainement en présence d'une injustice, de la souffrance causée à un animal, en un élan de colère féroce, ramenée aux instincts de meurtre de ces races du bas-âge de la terre « où l'homme prenait la peau du loup après lui avoir laissé souvent un lambeau de la sienne en échange ».

Avec le réflexe de la bête qui protège son petit, elle redevient quelqu'un de la grande forêt, elle voit rouge sans cesser d'être lucide : elle attaque pour défendre.

Visionnaire, hallucinée sans doute à son insu puisqu'elle n'admet que le grossissement d'une *conscience à l'état d'images*, Rachilde peut se défendre d'ouïr des voix, non, à coup sûr, de voir des fantômes. Tout en contrastes, souvent cruelle, toujours étrange ou satanique,

son invention est plus directe, par cela même moins somptueuse, moins romantique que celle de Villiers de l'Isle-Adam, — un frère spirituel, nimbant toujours de quelque auréole de surhumanité la figure chevaleresque de telle héroïne à laquelle, sous certains aspects, Rachilde a dû servir de modèle. — Cependant, soudain entraînés, nous étouffons de l'atmosphère haletante du drame, nous respirons des fleurs maudites, des miasmes, des pourritures. Nous brûlons de la chaleur des passions défendues. Avec l'angoisse d'un équilibre mal assuré, nous voici suspendus au-dessus de l'abîme, de la folie. Brusquement nous sommes agrippés par la solidité du bon sens.

Si Rachilde nous convie à chevaucher sa cavale d'enfer aux yeux de braise, un souffle brûlant aux naseaux, nous sentons brusquement entrer en nous la pointe vive du détail sauvage décochée avec un œil juste. Nous tombons désarçonnés. Et voici qu'éclate un rire aigu...

Notre romancière avoue que son imagination est toujours « grosse d'une portée de monstres ». Elle s'épanouit en subites métamorphoses : nid de vipères, buisson d'épines, langues de feu.

Sa fantaisie colorie avec vigueur le thème médiéval repris à Grégoire de Tours. Elle l'obscurcit de nuées, de menaces, de cris, de violences, d'orgueils d'hommes-lige velus. Elle le spiritualise de chasteté et d'amour courtois, fige la froideur hautaine, la pureté reconquise de quelque vierge violée qui, pour avoir subi le dur contact du mâle, en cristallise le mépris.

De quelle ivresse Rachilde n'a-t-elle pas dû elle-même se griser à vouloir enfumer notre cerveau dans telle orgie bestiale où l'on trébuche dans l'odeur du vin, des viandes, de la chair surchauffée où l'on renifle l'âcre parfum du sang! Tentons de nous évader du cercle de sortilèges où elle nous tient enfermés! Elle nous arrête net. Ainsi, d'un coup de patte souple, une chatte circonscrit et fixe la fuite d'une souris. Alors elle se réjouit de nous avec une volupté un peu carnassière.

Si elle entend « crier la mouche » ficelée dans les rets de l'araignée et, dans un élan familier de réelle et constante pitié pour les vaincus, l'en délivre avec une épingle à cheveux, n'est-ce pas pour nous capter nous-même dans quelque toile maléfique ou quelque morbide exaltation cérébrale, à moins que, nous prenant par la main, elle ne nous hypnotise brusquement devant la chevelure de Méduse de quelque belle tête de femme fatale, farouchement conservée par un ivrogne dans l'alcool dont il se prive.

Elle qui a tant de commisération pour les animaux, nos frères inférieurs, vivisecte l'animal humain avec un implacable sadisme. Elle admet qu'il ne fait pas bon tomber sous sa coupe. Une tranquille cruauté lui fait déchirer ses victimes à petits coups avec l'évidente satisfaction d'un félin qui lustrerait ses babines sans la moindre préoccupation du spectateur évanoui devant la grille.

N'est-ce pas d'elle-même et comme sous l'impulsion de quelque atavisme qu'elle a écrit :

> Es-tu la reine, la reine indifférente, couleur de rose gloire, qui, des tigelles d'herbes aux ongles, les sème une à une sur son manteau en songeant qu'on peut faire tuer le même nombre d'hommes?

Papillons de nuit pourpres et noirs, et sans cesser d'attester la divinité de la tendresse, elle épingle des âmes sur quelque trame sombre où elles se débattent désespérément.

Il y a toujours dans les romans de Rachilde des torches ou des chevelures agitées, des flammes ou des serpents, des crissements qui exaspèrent les nerfs, des orages internes, des parfums aphrodisiaques à moins que la volupté ne s'exhale de quelque fade odeur de carnage.

Des individus tordus par les sens, comme ces oliviers tirebouchonnant sur des pentes brûlées, des êtres qu'habite l'esprit de tristesse — le pire des démons — lui fournissent des prétextes pour confronter aux for-

mules philosophiques les vérités des instincts, faire jaillir des révélations venant des mystères, de l'ombre, de ce qui est obscur au fond de nous, pour enchevêtrer des existences complexes, diurnes ou nocturnes, en d'amoureux antagonismes.

Des frères qui s'adorent, se haïssent, se pardonnent pour redevenir d'implacables ennemis, des êtres à la fois purs et morbides, s'abîment dans la sensualité animale pour rebondir ensuite aux plus nobles élans. Dans une flore touffue et ramifiée de sensations, de sentiments, d'inventions, de vérités, elle nous fraie un chemin à grands coups de serpe, mais gare à nos doigts!

Ici des héros androgynes ou équivoques, dévorés par un tourment de géhenne, se renvoient, en un jeu de rapides raquettes, les éclats de leurs passions ou de leurs vices, exaltent en marge de l'art les éléments troubles des sens, du cerveau ou du cœur; tout en se mirant dans leurs propres reflets, elle aggrave jusqu'au paroxysme la folie des chercheurs d'impossible.

Ailleurs des femmes aux malsains enthousiasmes, altérées d'amour, respirant leurs instincts comme une forêt vénéneuse, se heurtent à la froideur égoïste du mâle, médiocre heureux, chevalier du bien-être, du confort, de l'éducation polie, sans parvenir à l'enrober dans le souple et délicat tissu des caresses.

Comment, de tels dynamiques matériaux, n'exploserait pas quelque brusque, brève et brutale tragédie?

Tour à tour triturant en un jeu créateur le vice et la pudeur, le crime et la folie, opposant toujours l'action au rêve, la chasteté à la sensualité, la sensibilité à la raison, Rachilde décompose dans un prisme personnel l'exubérance de vie d'espèces maudites qu'elle dénonce et qu'elle déteste.

Elle aspire violemment à se retremper dans la pureté originelle de la nature, le silence, la vaste solitude, la santé de la mer crachant ses soufflets d'écume, la mysticité des feuillages, des fleurs et des fruits. Aux innocents, aux oiseaux, aux animaux, aux plantes, elle réserve sa grande volupté d'adoration, de tendresse,

d'amour et de pitié comme si la création eut dû s'arrêter là. Et ceci confère encore une grandeur interne à l'œuvre de Rachilde.

Nous voici loin de la divagation à fleur de peau comme à fleur d'air d'un impressionnisme aisé, au fil de la sensation ou de l'instant dénoué. La vision impérieuse de Rachilde s'ordonne et se construit vivement au sein du tumulte d'une sorte de dépravation cérébrale d'où est exclue la chair, à travers les violents raccourcis de la pensée et du style : formes elliptiques, accents imprévus de la suggestion rapide et de l'imagerie neuve. Aussi cette construction, à moins que ce ne soit notre raison soumise, titube-t-elle parfois sous les coups de béliers de mobiles inexpliqués, de même que le phare dont un instant elle fait notre prison devant l'infini vibre de toutes ses membrures sous le choc répété des sinistres démons en furie de la nue et de la mer.

La mort froide et chaste hante l'œuvre de Rachilde. On se rencontre soudain nez à nez avec elle à quelque carrefour. Elle épie toujours les acteurs du drame. Elle passe à travers les épisodes, mauvaise, brutale, sarcastique. Elle guette, elle attend, saisit brusquement le vif. Ainsi se mêle au symbolisme ce vertige de forces obscures qui des dicts du moyen âge a gagné le genre noir romantique.

Nous subissons l'ascendant volontaire de cette création intellectuelle, virile, violente, livrant des détentes féminines de poésie, des dons spontanés d'un soi imbibé de justice et de pitié, — unique dans nos annales littéraires.

Le livre refermé sur le nom de Rachilde, on se sent poursuivi par un regard de feu...

ANTOINE-ORLIAC.

RICHARD WAGNER RÉVOLUTIONNAIRE

—

Les représentations de *la Valkyrie* et de *Tristan et Isolde,* qui viennent d'être données pendant la saison allemande, au Théâtre des Champs-Elysées, ont fait sensation. Richard Wagner est redevenu un oracle dans sa sphère. Mais le public connaît-il la figure véritable du fameux musicien saxon? Jusqu'à présent, il semble qu'on ait voulu faire nuage sur sa personnalité réelle. De nombreux documents nous ont livré sa franche physionomie. Le grand compositeur en ressort comme l'un des plus actifs, des plus indomptables révolutionnaires de son temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter quelques pièces du volumineux dossier, qu'on a récemment complété.

Dans les premiers jours de 1849, Richard Wagner est chef d'orchestre du Théâtre-Royal de Dresde. Il occupe depuis six ans ce poste, qui dépend directement de la maison du souverain. Singulier fonctionnaire, qui a en exécration l'appareil bureaucratique de la cour de Saxe. Familiers et dignitaires du roi Frédéric sont hostiles à cet intrus, qui bouscule leurs habitudes et leurs idées somnolentes. Il n'a que des vérités peu agréables à entendre. Il remet tout en question, en fusion. Il a gâté sa cause jusqu'auprès du monarque. Il n'a fait sentir la flamme qui le dévore qu'à quelques jeunes gens, personnages de peu d'importance, Rœckel, Pusinelli, Uhlig, Karl Ritter, qui a dix-huit ans, Hans de Bülow, qui en a seize.

« En haine contre le monde », il a composé *Tannhœuser,* que le public a mal accueilli aux premières re-

présentations. Pendant qu'il écrit *Lohengrin,* il voit en Elsa « l'esprit du peuple », et il avoue : « Elsa, la femme, cette expression la plus fatale de la fatalité sensuelle, a fait de moi un révolutionnaire total. »

Il a compris avec douleur que le digne emploi qu'il fait du théâtre et de la musique ne provoque autour de lui que réprobation, ennui ou surprise. Il s'est vainement adressé au cœur ou à l'esprit de ceux qui détiennent la fortune et le pouvoir. Une fausse élite a envahi les allées et les abords des trônes princiers, comme une mauvaise végétation. Un cordon d'intendants, d'inspecteurs et de surveillants fait bonne garde devant les monarques, prisonniers de leurs routines. Wagner est repoussé à sa solitude.

La révolution, qui a éclaté à Paris le 22 février 1848, s'est répandue, comme une traînée de feu, jusqu'à Vienne, Berlin, Hambourg, Munich, Dresde. Frédéric de Saxe a été forcé de faire constituer un ministère libéral. Dressé par son orgueil inassouvi et frappé des grossièretés et des injustices de l'ancienne société, Richard Wagner se précipite au plus fort de la mêlée.

Son imagination, éperonnée de ce côté, ne s'arrêtera plus. Coup sur coup, il écrit plusieurs poèmes révolutionnaires contre l'autocratie, entre dans un club de jacobins, se pose en réformateur auprès du nouveau ministre Oberlænder, publie dans *la Gazette de Dresde* un article enflammé, « République ou monarchie », qu'il déclame devant un vaste auditoire populaire. Plusieurs journaux gouvernementaux l'attaquent. Il est mis en congé. *Rienzi* est retiré du répertoire du Théâtre-Royal. Toujours grondant, Wagner part pour Vienne, où la révolution semble triompher. Son énergie conquérante n'y trouve pas à s'employer comme il le souhaite. Il revient à Dresde, en passant par Weimar.

L'émeute couve dans la capitale saxonne. Rœckel, confident de Wagner, nourrit la fureur des opinions. L'intendant général Lüttichau annonce qu'il refuse de monter *Lohengrin,* bien que les décors aient été commandés.

Richard Wagner n'a plus d'hésitation. Il s'inscrit au

syndicat des musiciens constitué par les instrumentistes du Théâtre-Royal. Jaloux de toutes les gloires, il devient l'orateur le plus mordant, le plus écouté du mouvement révolutionnaire. Il plaide éperdument les thèses de bouleversement social. Il s'identifie avec elles et plonge à fond dans la sédition.

Il a cru naïvement qu'il pourrait s'imposer à tous par la supériorité de son génie. Quelle duperie! Il est à la limite de sa patience. Ses hauts espoirs du début se sont effondrés un par un. Il a amassé en silence des rancunes mortelles. Il ne veut plus assister, indifférent, au triomphe des médiocres et des intrigants. Il faut pouvoir s'installer à la place qu'on mérite par sa force d'âme, par son travail, par son talent. Assez de privilèges et de privilégiés! Assez de ces mauvais maîtres qui n'enseignent que la corruption et la basse jouissance! Assez d'iniquités, de déchéances et de persécutions! Ce n'est pas par la naissance qu'on se rend digne d'occuper les premières places. L'homme doit lui-même faire sa fortune ou sa grandeur. Puisqu'on s'oppose à sa montée, puisqu'on le rejette à l'ombre, il se taillera lui-même passage et, si c'est nécessaire, à coups de hache.

Au fond de lui-même, il n'a jamais pris le parti des favoris du régime, même quand il en a tiré profit. Il n'a eu au cœur qu'amour. Il était convaincu — il l'est toujours — qu'on ne sauvera l'humanité que par l'amour. Maintenant il n'est plus que haine. Mais la haine n'est-elle pas le second visage de l'amour — le visage désenchanté, profané, cravaché de l'amour?

Comme l'anarchiste Bakounine, avec lequel il vient de se lier, il ne vise plus qu'à l'anéantissement total des institutions, à la destruction de la société. Il a observé de près cette humanité croupissante et gangrénée. Tout doit être rajeuni, régénéré. Les systèmes successifs dont on a essayé sont tous à réfuter, à écraser. Il ne s'agit plus que de rompre, de jeter à bas toutes les barrières pour retourner à l'innocence primitive, à « l'innocente pureté », à la candeur première.

Alors un songe grandiose de révolte et de dévastation se dessine à sa pensée. Songe qui dominera son art, qui obsédera son esprit jusqu'au soir de son existence. Dans sa musique, dans sa poésie, il sera infatigablement au service de ce songe qui le tourmente.

Il va puiser au fond des âges la légende des Nibelungen pour tracer à grands traits *la Mort de Siegfried,* — qui deviendra *l'Anneau du Nibelung*. De cette fable, il fera une œuvre libératrice en plusieurs sens. Il reportera toutes ses idées incendiaires à des faits reculés dans la nuit des temps. Il y logera ses desseins ambitieux, ses jugements passionnés, ses dévorantes préoccupations, tout son dogme de nihiliste. Il y versera ses rancœurs et ses récriminations contre l'intolérable civilisation régnante. C'est là sa confession d'homme, d'artiste et — pourquoi ne pas le dire? — d'anarchiste.

★

Les événements se précipitent. Le Landtag a été dissous. Deux divisions prussiennes sont en route pour la Saxe, avec ordre d'étouffer les troubles. Aucune des promesses faites au peuple n'a été tenue. Rœckel s'est échappé pour ne pas tomber aux mains des policiers. Wagner prend la place de son ami à la tribune du « Club des patriotes ».

Le Conseil Municipal de Dresde s'oppose par une proclamation à l'arrivée des troupes de la Prusse. Les Dresdois se soulèvent contre les étrangers. Un groupe de mutins donne l'assaut à l'arsenal. Les défenseurs, fidèles au roi, ripostent à coups de canon. On court aux barricades. Frédéric de Saxe s'enfuit avec ses ministres. La guerre des rues s'organise et se développe. « Enfin, s'écrie Richard Wagner, la révolution tant attendue est là! »

L'auteur de *Lohengrin* est indiscutablement l'un des meneurs de l'insurrection. Il fait imprimer une affiche pour appeler la foule aux armes. Le mouvement populaire a commencé le 3 mai 1849. Les soldats prussiens font leur entrée dans la ville le 5 mai. Les combats deviennent plus meurtriers. Richard Wagner monte au sommet de la Tour

de l'Eglise de la Croix pour observer les positions. Au matin, il aperçoit les mineurs de l'Erzebirge qui se sont armés pour courir à l'aide des émeutiers. Rœckel est rentré à Dresde. Le Théâtre Royal est en flammes. Le chef d'orchestre congédié exulte.

Sur l'ordre de Bakounine, Wagner se dirige sur Chemnitz poué rallier les paysans à la rébellion. Quand il est de retour à Dresde, la sédition touche à sa fin. Bakounine, Heubner, Rœckel, Martin, Marshal de Biberstein sont à bout de forces. Le musicien est envoyé à Freiberg pour chercher du secours et grouper de nouveaux éléments de lutte. Avant d'arriver, il est informé que les barricades ont été emportées. Le gouvernement royal triomphe. Les troupes insurgées ont été chassées de la capitale saxonne. Bakounine, Heubner, Richard Wagner dictent encore une proclamation pour prolonger le conflit. Exaspéré, le compositeur hurle : « Guerre, guerre sans merci! » Bientôt, il juge que tout autre effort est voué à l'échec. Il abandonne ses amis pour sauter dans une diligence. Dans la nuit du lendemain il pousse jusqu'à Weimar, où Liszt le recueille.

Bakounine, Heubner, Rœckel, Martin ont été incarcérés. Une perquisition a été faite au domicile du chef d'orchestre en fuite. Un mandat d'arrêt a été lancé contre Wagner, qui se cache à Magdala, puis retrouve en secret sa femme à Iéna. Là il se procure un passeport au nom du professeur Widmann. Il passe la frontière à Constance et se réfugie en Suisse.

Après une tentative décevante à Paris, où sévit le choléra, il revient s'installer à Zurich. Sous l'influence des écrivains révolutionnaires, il publie successivement *Art et révolution, l'Œuvre d'art de l'avenir, Opéra et drame,* où il justifie les expériences qu'il a vainement tentées. Il enflamme toutes les questions qu'il aborde. Il est résolu à ruiner le vieux théâtre lyrique, comme il a voulu supprimer l'ancienne société. Il rompt avec toute tradition, affranchissant son art aussi bien que sa vie des règles étroites du passé. Il dégage le fond de sa doctrine de rénovation esthétique et sociale.

★

Il est insensé d'espérer détruire la forteresse du capitalisme à l'improviste et en soulevant le peuple. On ne se bat pas, les poings nus, contre une armée munie d'armes perfectionnées. Wagner a saisi le fin du jeu. Maintenant il est certain de peser sur l'opinion et sur le sort des hommes. Le théâtre n'est-il pas le modèle de la société? Et le théâtre musical, avec toutes ses séductions, n'offre-t-il pas au novateur les plus efficaces moyens de pénétration? Avec le formidable drame lyrique qu'il prépare, Wagner insinuera la révolte dans tous les cœurs.

Hors de sa route, proscrit et déchu, renié par sa famille, il conserve ses goûts et ses convictions d'anarchiste. Il se pique d'éclipser jusqu'à Proudhon, Feuerbach et Bakounine. Il veut qu'on le salue plus que tous libérateur. Ce petit homme ricanant, dont la chevelure tire sur le roux, deviendra le plus grand révolutionnaire du siècle. Seul, il continuera, en l'amplifiant, la rébellion commencée à Dresde. Pour cela, il adopte un nouveau mode d'action. C'est avec les œuvres issues de son génie qu'il apportera aux ennemis de la société les plus victorieux arguments, qu'il propagera les plus virulents ferments de révolte et de haine. C'est avec les ressources de son esprit et sous son déguisement de poète et de musicien qu'il enflera le débat, bouleversera la civilisation et précipitera aux abîmes ce qui subsiste de la société détestée.

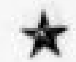
Il saigne encore du combat désastreux qu'il a mené. Et, plus que jamais, il se refuse à sortir de la bataille. Il élargit ses limites d'influence, redouble d'effet. En procédant sous le voile de la poésie et de la symphonie, il va guider dans la voie de délivrance, qu'il s'est tracée, les générations successives.

On lui a reproché de ne pas suivre, dans ses premiers ouvrages, les conventions généralement admises dans la musique. A présent, il est décidé à piétiner toutes les règles que jusqu'alors on l'a forcé à appliquer à son art et à sa vie. Puisqu'on a fait de lui, en Saxe, un « hors-la-loi », il le sera dans la pleine force du terme. Les héros

du drame titanesque qu'il compose enfreindront les lois et les coutumes les plus vénérables. Dans *l'Anneau du Nibelung,* Wotan volera l'or déjà volé par Alberich. Fafner tuera son propre frère Fasolt pour s'emparer du même or. Siegmund épousera sa sœur Sieglinde, dont il aura un fils. Siegfried poignardera Fafner, pour le dépouiller de l'or maudit et s'unira à Brünnhilde, sœur de sa mère...

Wagner brisera toutes les disciplines, celles du théâtre et celles de l'état de société. Il fera trembler le monde sur ses bases. Il recréera et recomposera un univers neuf et, en quelque sorte, vierge, qui, selon lui, sera la terre promise de l'humanité.

L'empire indépendant, printanier et barbare, qu'il érige en imagination, sera un jour, espère-t-il, fondé dans la pratique. Le monde n'est-il pas une représentation de la sensibilité? C'est l'image du monde, formée par les rêveurs, par les créateurs les plus tenaces, les plus intrépides, qui s'étend peu à peu sur la terre et finit par être la vision acceptée de tous.



Croit-il à l'avènement du monde rendu à sa simplicité, de ce monde qu'il forge en pensée? En tout cas, il a des opinions arrêtées. Il détient des vérités. Il a découvert les causes du malheur humain, de toutes les misères de son temps. Garder le silence serait se rendre complice des usurpateurs et des oppresseurs dont il a lui-même subi la contrainte.

Il se vengera de ses déconvenues. Sa *Tétralogie* sera une longue clameur de réprobation contre la société dont il s'est désormais séparé, un interminable cri de souffrance et de révolte, poussé par les cent voix de l'orchestre. Il combinera ce qu'on attend le moins d'un musicien : le plus de politique avec le plus de beauté dramatique. Une signification effective de bouleversement social sera attachée à chaque épisode de *l'Anneau du Nibelung.*

D'abord il donne ce titre général aux quatre parties de son épopée scénique : *l'Anneau,* c'est-à-dire le cercle d'or, qui étrangle l'humanité, cercle autrement oppressif et

odieux qu'un carcan de fer. C'est l'asservissement à l'or, le garrot doré dont le maudit éclat éblouit et corrompt les hommes, qu'il faut supprimer pour accéder à une civilisation meilleure. Chaque réplique, chaque harmonie de la *Tétralogie* seront comme des bombes qui feront explosion. La symphonie dramatique coulera comme un fleuve de feu qui ravagera et purifiera tout sur son passage.

Il fera dans le *Ring* un saisissant exposé de ses théories de désorganisation, d'extermination. Son amertume et son feu pénétreront comme en chaque veine de sa poésie et de sa musique.

Il est bien de la ligne des plus furieux anarchistes. Ne réclame-t-il pas la construction d'un théâtre où, après une représentation unique de ses œuvres, partitions d'orchestre, décors, scène, tout deviendra la proie des flammes? Le dangereux homme! Il ne complote pas seulement l'abaissement des puissants, la mort du capitalisme, l'égorgement du dragon qui possède l'or; il veut aussi, dans sa colère contre le pouvoir régnant, tout réduire en cendre et en fumée et jusqu'à ses propres créations. La passion fatidique et bouillante des vieux prophètes bibliques ressuscite dans l'âme de ce compositeur génial, devenu un conspirateur obscur et qui marche invariablement à son but.

Il est évident qu'à l'origine, Wagner a voulu, avec son œuvre, éclairer de traits plus lumineux les principes posés par la révolution européenne. Placé à ce seul point de perspective, il a tout poussé dans le même sens jusqu'à outrance, Il a fait servir à ses desseins de démolisseur la musique et la poésie. Dépouillée de son manteau symphonique, son épopée théâtrale n'est qu'une immense satire sociale, une levée de puissance destructive, dissolvante. L'aiguillon au flanc, l'insurgé de Dresde continue à insulter, à châtier, à foudroyer ses adversaires. Pendant son exil en Suisse, il recompose, sous le souffle du génie, la tragédie de l'émeute dont il a été l'un des plus véhéments instigateurs. Il y fait l'application inflexible de

toutes les théories subversives qu'il est impatient de voir adopter par les peuples en esclavage. Dans une surexcitation maladive, il trace une sorte de retentissant bréviaire d'anarchie, qu'il offre aux foules du présent et de l'avenir.

L'Anneau du Nibelung n'est donc que le syncrétisme de toutes les doctrines révolutionnaires d'une époque, le grand poème de l'anarchie, quelque chose comme le manuel du parfait agitateur. La musique en ressort-elle comme une musique politique et d'un caractère social tranché? Ces chants tombés dans la tempête ne sont-ils que des chants de bataille et de rébellion? Richard Wagner n'a-t-il fait entrer dans ses inspirations qu'un ordre unique de causes? Ses harmonies n'ont-elles claqué au vent que comme des étendars de révolte?

La Tétralogie n'est heureusement pas du pur domaine politique. Si l'esprit qui y préside, et dont on sent la pression continue, est un esprit de révolution, l'œuvre a, par sa structure poétique et musicale, une prodigieuse valeur d'art. Insoucieux du fond idéologique, le public n'a été, et n'est encore sensible qu'aux beautés fascinantes du gigantesque poème symphonique.

Richard Wagner se laisse prendre lui-même aux sortilèges de la forêt enchantée où respirent les personnages farouches qu'il imagine. Plus tard, enivré par son propre breuvage musical, il en oubliera la mission qu'il s'est donnée et trahira l'idéal de sa jeunesse. L'œuvre de guérison sociale, d'amélioration humaine qu'il méditait lui sera moins précieuse que l'œuvre d'art qu'il a entreprise. Après avoir prêché d'exemple, il ne pratique pas à travers son existence les renoncements qu'il enseignait. Il tolère les vices qu'il a dénoncés et tire de gros bénéfices de la société qu'il haïssait.

Quinze ans après avoir écrit *l'Anneau du Nibelung*, il fait une complète volte-face. Il pactise avec les puissants du jour. Quand il dicte à Cosima son *Autobiographie,* il ne fait indiquer que du bout de la plume le rôle principal qu'il a joué dans les journées révolutionnaires de Dresde. Les souvenirs qui peuvent encore s'y rattacher

sont filtrés, rognés, transformés par l'épouse du grand homme.

Il est devenu l'ami intime et le conseiller le plus écouté du roi de Bavière, après avoir été le porte-paroles de Rœckel et de Bakounine. L'anarchiste en rupture de ban a cédé sur tous les points. Il ne se mêle plus de réformer à gros fracas. Toutes ses visées sont désormais calculées.

Pourtant, lorsque sous les premières glaces de l'âge il termine la *Tétralogie,* il respecte loyalement sa pensée de départ et le sens inquiétant de son agressif et compromettant message. Sa plate soumission aux grands de ce monde n'est peut-être que de surface, même quand les honneurs lui sont venus. Il peut bien renier publiquement et par écrit les croyances qu'il soutenait dans le passé. A Paris comme à Munich les traditionnistes s'entêtent à ne voir en lui que l'ennemi et le perturbateur.

Quand, à la deuxième et à la troisième représentation de *Tannhaeuser,* à l'Opéra de Paris, les membres du Jockey-Club se concertent pour siffler outrageusement le spectacle, ce n'est pas à cause de l'absence d'un ballet au deuxième acte, comme on l'a prétendu, mais parce que la réputation de révolutionnaire a suivi Richard Wagner jusque dans notre capitale. On affirme que le mot d'ordre a été donné aux nobles abonnés de l'Opéra par les milieux dirigeants et aristocratiques d'Allemagne. Par une chute retentissante de l'ouvrage, on espère ensevelir à jamais dans l'ombre et l'oubli le nom de l'artiste, qui après avoir été l'un des chefs de l'insurrection de Dresde, continue à répandre en Europe ses thèses audacieuses. Napoléon III est au courant de l'intrigue tramée autour de lui. Il l'encourage vraisemblablement en sous-main. Il n'adresse aucun blâme aux protestataires, dont la plupart touchent à la maison impériale et sont soumis à ses ordres. La princesse de Metternich-Sandor, femme de l'ambassadeur d'Autriche, a imposé *Tannhaeuser* à l'Opéra, sans se douter de la réaction qu'elle provoquerait. La postérité n'a retenu de tous ces incidents qu'une fabulation à l'usage du gros public.

Le prétexte était mal choisi. *Tannhaeuser,* où l'on ne

distingue qu'une espèce de misanthropie romantique, est loin d'avoir la portée séditieuse de l'*Anneau du Nibelung*. Sans nul doute, la *Tétralogie* est l'œuvre énonciatrice et démonstrative la plus saillante de la révolution de 1848, en même temps que l'événement artistique le plus marquant de cette période de l'histoire de l'Europe.

Mathilde Wesendonck dit de Wagner qu'il « apporte partout la révolution avec lui ». Tout homme de génie apporte avec lui la révolution, en enseignant, en imposant à ses semblables une nouvelle vision de la vie. Souvent l'homme de génie est un révolutionnaire qui s'ignore ou se cache.

L'auteur de *l'Anneau* ne craint pas de se déclarer crûment dans un chef-d'œuvre, avec une force qu'on n'a pas dépassée. Dans la société humaine, comme dans la musique dramatique, il a fait plus de ravages que quiconque. Après Wagner l'univers n'est plus du tout le même qu'avant Wagner. La transformation encore en cours et qui, j'y consens, tient à bien des causes, a été précipitée, « brusquée » par le musicien-poète de cette bible de la révolution : *la Tétralogie*. Rude évangile d'anarchie, trempé de trop de poésie et de rêve pour qu'on prenne garde à sa signification redoutable. L'enseignement souterrain et imagé qu'il recèle ne s'en infiltre que mieux dans les âmes.

Les esprits vulgaires et de peu d'étendue raillent volontiers les artistes et les poètes. Pourtant c'est sur les plans, que les artistes et les poètes se sont formés d'après leur imagination, que le monde se modifie et se renouvelle.

Devant notre raison, les conceptions wagnériennes apparaissent fantasques, rudimentaires et confuses. Elles flottent au gré des vents contraires jusque dans les œuvres successives du maître saxon. Quelles sont, en somme, les tendances générales de l'auteur de *l'Anneau du Nibelung*? Il ne veut que se rattacher à un idéal de candeur. Pour y parvenir, il se propose de briser tous les liens qui l'unissent à la famille humaine et de ruiner de fond en

comble la civilisation de son temps. Dans cette rage de faire invasion et de saccager, perce le coin germanique du caractère de Wagner. Et aussi dans cette imprécision, cette grosse naïveté et ce mysticisme vaporeux avec quoi il envisage l'avenir, si le renversement annoncé et recherché se produit.

C'est sur une base morale, élégiaque et vague, que Wagner offre de reconstruire l'édifice social, dont il exige l'anéantissement. Il s'efforce de démontrer que le groupe humain doit renaître sous l'unique régime de l'innocence et de l'amour. Thèse plus poétique que solide, déjà plaidée par Jean-Jacques Rousseau. Mais les grandes œuvres font fatalement leur trouée. Leurs auteurs, méconnus et bafoués au début, prennent tôt ou tard leur revanche. Les idées qu'ils sèment, si étranges et négligeables qu'elles semblent, jettent leurs racines dans une réalité plus dense et plus féconde que la glèbe. Ceux-là, qui sont destinés à la domination, modèlent l'argile humaine, règlent l'avenir. L'univers se dissout et se recrée incessamment sous l'action inspirée des artistes de génie.

★

Bien que nous en distinguions malaisément les effets, les théories révolutionnaires de Wagner ont gagné peu à peu de tous côtés. *L'Anneau du Nibelung* est une espèce de machine infernale à retardement et qui a provoqué jusqu'à notre désordre contemporain.

Richard Wagner n'attendait pas pareille victoire. Il en craignait lui-même les suites, quand il fut dans le vent de la fortune. Il tâchait de restreindre la portée politique de son épopée théâtrale, d'en arrêter les conséquences, funestes à ses propres besoins du moment. Ses proches et ses adeptes de Bayreuth ont fait effort pour effacer le souvenir des égarements du grand homme. Ils ont mis en circulation des récits de la vie de Wagner avec des adjonctions de pure complaisance et sagement arrangés pour la postérité. La manœuvre était d'autant mieux concertée que le héros de l'aventure, capable de toutes les contradictions, donnait, de son côté, un autre cours

à ses idées. Il biaisait, transigeait et aidait à l'escamotage ou au déguisement des événements qu'il avait traversés.

Les recommandations, ni les artifices, ni les variantes de cette époque ne changent rien à l'œuvre. *L'Anneau du Nibelung* subsiste comme un témoignage irréfragable de la lutte que Wagner a menée sans merci contre la société. Ses intentions anarchiques y sont expressément marquées. L'illustre artiste s'y révèle dans sa juste physionomie, aux approches de la quarantaine. Au cœur de sa destinée était fixée la révolte. Révolte contre l'humanité et contre tout ce qu'elle avait fondé jusqu'à lui de durable.

J'en sais qui sont insensibles à cette cruelle philosophie sociale de la *Tétralogie*. Les admirateurs de Wagner, innombrables et aveugles, ne s'en avisent même pas. La musique fait écran. Les plus perspicaces s'arrêtent devant l'*Anneau du Nibelung,* comme devant un vaste monument commémoratif des révolutions qui agitèrent l'Europe au milieu du dernier siècle. Ils ne sont émus que par les beautés de la symphonie. Je n'insiste moi-même sur le sens véritable du chef-d'œuvre que parce que la pensée dominante de Wagner a été jusqu'à présent ignorée ou travestie. Il importe qu'on la surprenne sous son vrai jour et qu'on connaisse l'homme réel dans le poète et dans le grand compositeur. Que de passions cette musique de l'*Anneau* réveille et remue en nous! Elle plonge dans notre vie secrète jusqu'à notre moi le plus profond et dérange peut-être notre destin.

§

Wagner, âpre chercheur de vérités, à l'écart et dans l'ombre, vous préméditez de mettre l'étincelle sur la poudre, de faire sauter l'édifice social, de remodeler les groupes humains. Comme les abus et les injures des mauvais chefs et des parvenus vous ont rendu amer, savant, implacable et retors!

Vous avez enveloppé vos imprécations contre les tyrans et vos appels au pillage dans une longue symphonie, si riche et si vibrante qu'au début bien peu d'auditeurs ont discerné les points fixes de vos thèses de provocation et

de désordre. Las du monde matériel, visuel, du monde des apparences, vous accomplissez votre révolution dans le monde chantant de l'esprit et de l'art, infiniment plus durable que l'autre. Acharné à convaincre et à soulever les hommes vous préparez, par les moyens de la musique et de la poésie, une insurrection à laquelle personne ne pourra plus résister.

Dans votre arrangement industrieux, vous allez jusqu'aux limites extrêmes. Votre *Tétralogie* est la transposition à peine voilée de vos idées de violence. Votre vraie parole d'émeutier et de destructeur y est restituée sur tous les points. Vous ne vous méprenez pas sur la portée de votre « action scénique ». Elle est autrement redoutable et beaucoup plus assurée du triomphe qu'un combat par les armes.

Vous traversiez les rues de Dresde, où sifflaient les balles mortelles, avec la certitude que vous étiez invulnérable. Pourtant, à votre insu, vous étiez atteint d'une blessure profonde et qui ne devait plus se fermer de longtemps. Blessure à la tête et au cœur, causée par la misère du peuple, injustement opprimé, et par votre propre misère. Blessure d'où le sang s'est écoulé pendant des années. Les mélodies jetées sur votre manuscrit de l'*Anneau du Nibelung* sont comme les éclaboussures de ce sang, dont les gouttes noires et séchées ont formé les notes.

HENRY MALHERBE.

NAPOLÉON
N'EST PAS MORT D'UN CANCER

—

La légende du cancer dont serait mort le captif de Sainte-Hélène a eu pour point de départ une erreur d'interprétation (1). Certes, on ne doit incriminer que la science contemporaine; mais l'ignorance des médecins servit la cause du gouvernement anglais : il s'employa activement à propager le diagnostic qui l'innocentait. Comme les constatations superficielles de l'autopsie le rendaient plausible, l'Histoire l'accepta sans discussion.

Il a fallu la découverte récente du médecin-colonel Abbatucci, de l'armée coloniale, pour établir la vérité : la dysenterie amibienne était endémique à Sainte-Hélène. C'est à une complication de cette maladie, un abcès du foie ouvert dans l'estomac et le péritoine, qu'a succombé le prisonnier des Anglais.

Napoléon n'est pas mort d'un cancer. L'affirmation n'est pas nouvelle. Elle date du temps où l'on apprit, en France, la mort de l'Empereur. Elle ne reposa d'abord que sur une impression instinctive. Bien que Napoléon ait été malade depuis la fin de septembre 1817, on ignorait son mauvais état de santé. Le gouverneur Hudson Lowe avait étouffé les plaintes de son prisonnier. Ce n'était, selon lui, que les artifices d'un simulateur. Son scepticisme s'inspirait, du reste, des instructions de son chef direct, le comte Bathurst, secrétaire d'Etat aux Colonies et à la Guerre. Admettre que Napoléon était atteint

(1) La question a été traitée dans *Le Secret de Napoléon*, pages 148-163 (Payot, édit.).

d'une affection causée par le climat des Tropiques, c'était inciter l'opinion à réclamer son retour sous un ciel plus clément. Lord Bathurst, pas plus qu'Hudson Lowe, ne voulait l'envisager. Le premier obéissait à sa haine irréductible, le deuxième à son intérêt personnel, car, à titre de gouverneur de Sainte-Hélène, il était doté d'émoluments considérables.

Mais la tactique d'Hudson Lowe et du ministre anglais se retournait contre eux. La mort de Napoléon était inattendue; elle parut suspecte. La nouvelle parvint à Paris le 6 juillet 1821. Elle fut aussitôt l'objet de tragiques commentaires. Plusieurs versions se répandirent. Le gouverneur s'était permis, dans un accès de colère, disait-on, un geste menaçant vis-à-vis de l'Empereur. Une rixe s'ensuivit au cours de laquelle Napoléon avait été assassiné. On racontait aussi que son geôlier, sous le prétexte d'une promenade, l'avait conduit sur le bord d'un des abîmes de l'île et l'y avait précipité; enfin que le prisonnier, ayant par mégarde franchi les limites imposées à ses promenades, avait été fusillé par une sentinelle (2).

Lorsque les symptômes de la maladie furent connus, l'opinion publique abandonna l'idée d'un assassinat ou d'un accident prémédité. Les poignantes douleurs abdominales, les vomissements opiniâtres, l'aspect marc-de-café des déjections, firent croire à un empoisonnement. Cette supposition circula longtemps dans Paris; elle avait encore cours en province à la fin de la Restauration. Pour l'appuyer, on déclarait que ceux qui avaient partagé la captivité étaient tenus au silence. Ils n'avaient pu, affirmaient des gens soi-disant bien informés, revenir en Europe, qu'après avoir prêté serment de ne rien révéler « de l'horrible mystère de cette mort ».

Bonaparte n'est pas mort d'un cancer. Tel est le titre d'un opuscule de seize pages qui a pour épigraphe : *La vérité perce enfin les nuages*. Il y est dit :

(2) *Napoléon à Sainte-Hélène*. « Opinion d'un médecin sur la maladie de l'empereur Napoléon et sur la cause de sa mort, offerte à son fils le jour de sa majorité », par J. Héreau, ancien chirurgien de Madame Mère et premier chirurgien de l'impératrice Marie-Louise (Paris, F. Louis, 1829, in-8).

Nous venons apprendre à l'Europe entière que cet homme n'a dû sa fin prématurée qu'à la haine, la jalousie et la vengeance, qu'enfin, s'il faut m'exprimer plus clairement, le poison trancha la destinée de celui qui survécut à tant de glorieux travaux.

L'auteur prétend connaître la circonstance du crime (3) :

C'est après avoir déjeuné, dans un endroit retiré près de Longwood, non loin d'une source où il buvait souvent, que Napoléon se trouva fort incommodé.

Loin de le convaincre de la réalité du cancer, le procès-verbal d'autopsie fournissait de puissants arguments. L'évolution de la maladie qu'il estimait à six semaines, la quantité de graisse qu'elle avait respectée, « alors que le cancer laisse toujours le marasme derrière lui », enfin le fait que l'estomac était seul en cause, lui paraissaient des témoignages certains de l'empoisonnement.

Le foie, le pancréas qui avoisinent l'estomac, et au premier desquels il adhérait, ne devaient-ils pas se ressentir de l'infection cancéreuse?

L'idée fit boule de neige. L'opinion publique repoussait les conclusions médicales. Elle exprima son scepticisme dans un certain nombre de factums qui parurent en juillet et en août 1821. Ils sont tous fort courts, de style déclamatoire et, pour la plupart, anonymes. L'imprimeur n'est même pas mentionné. La couverture porte une indication qui ne compromet personne : *Chez tous les marchands de nouveautés*. Cette vague étiquette narguait les rigueurs d'une censure impitoyable à qui osait parler de Napoléon.

Malgré ces mesures de prudence et bien que ces minuscules brochures fussent mises en circulation sous le manteau, certains auteurs ont manifesté une extrême réserve : ainsi ce « Chirurgien de la Vieille Armée » qui

(3) Il fait probablement allusion à la visite de l'Empereur, le 4 octobre 1820, chez un vieux colon de Sainte-Hélène, Sir William Doveton, qui habitait le cottage de Mount-Plaisant, du côté de Sandy-Bay.

publia des ***Réflexions sur la mort de Napoléon, suivies de quelques considérations sur l'empoisonnement par les substances introduites dans l'estomac*** (4). Il voudrait dénoncer le crime; il ne l'ose pas. Il examine « ce qui peut établir des doutes » : le renvoi de Sainte-Hélène du docteur O'Meara, attaché à la personne de l'Empereur, les divergences sur l'état du corps à l'autopsie. Il insiste, lui aussi, sur le fait que le procès-verbal publié « établit sans ambiguïté que Napoléon avait encore un tissu cellulaire graisseux très abondant », alors que le Dictionnaire des Sciences Médicales atteste : « Les cancéreux meurent dans un état de maigreur squelettique. » Il insiste sur la réserve de certains chirurgiens anglais. Enfin, il rappelle qu'O'Meara, dans un article du *Morning Chronicle* du 8 juillet 1821, déclarait qu'il ne croyait pas un mot du procès-verbal d'autopsie, et il cite sa conclusion :

Les causes prochaines de la mort de Napoléon ne peuvent être connues avec certitude que du Souverain Dispensateur de toutes choses.

Dans la deuxième partie de son opuscule, l'auteur traite, par une coïncidence qui désire paraître fortuite, de l'effet des poisons. Ce chirurgien de la Vieille Armée pratiquait la prudence dont le Serpent d'Epidaure est l'emblème.

D'autres sont plus catégoriques. L'un d'eux, qui signe E. F., semble vouloir braver la censure; mais il s'en tient à des initiales qui ne sont probablement pas les siennes. Dès juillet 1821, il fait paraître *Les Sentiments d'un citoyen sur les Cancers héréditaires* (5).

Il est des soupçons, s'écrie-t-il, que les procès-verbaux ne détruisent pas, des précautions dont on ne s'avise pas, des secrets que la tombe n'étouffe pas, des cancers que l'hérédité ne consacre pas.

Il expose les mêmes arguments que le chirurgien de la Vieille Armée.

(4) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1821, 16 pages in-8.
(5) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, in-8, 8 pages.

Comment un cancer qui ronge sourdement le corps et le réduit à l'état de squelette a-t-il pu laisser le corps de Bonaparte dans son état naturel? Comment l'abdomen pouvait-il se trouver couvert d'un pouce et demi de graisse? Comment le cœur était-il revêtu d'une forte couche de graisse?

Mais il s'attaque surtout à la théorie du cancer héréditaire. Sa péroraison associe le sarcasme à l'emphase :

Qu'est-ce qu'un cancer héréditaire? C'est à vous, fils de Napoléon, que je vais le dire. Cette maladie n'a rien de dangereux pour les simples citoyens. Votre père en est mort, vous en mourrez... votre aïeul n'en est pas mort... Français, Napoléon n'est plus! Homme, il a subi le destin des hommes, l'inévitable mort! La liberté seule est immortelle et l'on ne peut lui léguer des cancers.

C'est avant tout l'affirmation du cancer héréditaire qui indigne les libellistes. Dans le *Dialogue Militaire sur la mort de Napoléon entre une Compagnie de Braves sortis de l'Ex-Garde* (6), B. Serrurot (de Troyes) s'exclame :

Un cancer héréditaire!!! Grands Dieux, il ne manquait plus que d'inventer une maladie pour tuer le Génie de l'Europe!

Dans *La Pensée d'un patriote sur Napoléon Bonaparte suivie d'un mot sur le cancer héréditaire par un étudiant en Médecine* (7), l'auteur, qui se défend d'être bonapartiste, se glorifie de faire entendre la protestation d'un homme impartial. Il incrimine la propagande austro-britannique (*sic*), qui prétend accréditer l'idée absurde du cancer héréditaire.

·Le ridicule porte des coups plus rudes que la logique. Sous le pseudonyme de Sans-Gêne, étudiant, rue des Bons-Français, un bel esprit fit paraître une plaquette de huit pages qu'il avait intitulée : *Les Dix-neuf cancers* (8). L'ironie en est cinglante.

(6) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 16 août 1821, in-8.
(7) *Idem*, 1821, in-8, 4 pages.
(8) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, août 1821, in-8, 8 pages.

J'allai l'autre soir au Palais Royal, raille-t-il; je me mis à parcourir les nombreuses brochures qui couvrent les boutiques des libraires... Elles étaient presque toutes à la louange de Napoléon... Ce bon peuple de Paris a fait presque queue pour acheter les phrases boursouflées d'une vingtaine de mauvais plaisants...

Sans-Gêne profite de l'occasion pour dauber les gens en place, députés et ministres, « les protées politiques qui prennent toutes les formes depuis trente ans et qui célèbrent la Restauration avec la même voix qui chantait en 92 les bienfaits de la régénération universelle ». Et pour finir, il leur décoche ce trait : « Que ne sont-ils tous atteints d'un cancer providentiel? »

Le ton est au persiflage. Un plaisantin publie : *Les Coliques et le Cancer. Lettre adressée aux Rois par un bonhomme de lettres de la rue Charlot*, avec, comme épigraphe : *En tout, c'est le premier pas qui coûte.*

Sires,

Je vous écris ces deux lignes pour m'informer de l'état de vos santés, car, par le temps qui court, les coliques et le cancer n'épargnent guère les têtes couronnées. Combien n'avons-nous eu pas de miracles, cette année!... Ce dernier événement, je l'eusse donné en dix, je l'eusse donné en cent, un cancer héréditaire qui tue son homme, si promptement que les nouvelles de la maladie et de la mort arrivent par le même paquebot!... Et, de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. Voici une colique de 1821, appliquée jusqu'à ce que mort s'en suive, une colique qui apprendra aux reines à ne pas voyager, à ne pas recevoir des adresses et surtout à ne pas aller voir les couronnements; enfin une colique vraiment antiséditieuse et que la reine Caroline avait méritée depuis des années... Cette colique, il faut l'avouer, est un vrai coup du ciel. Elle consolide la légitimité comme les cancers ont consacré l'hérédité.

L'analogie de ces deux morts que l'on croyait aussi subites l'une que l'autre frappait les esprits. On ne doutait pas que Napoléon et la reine Caroline, épouse

abhorrée du roi d'Angleterre, George IV, ne fussent victimes de la même perfidie. Caroline de Brunswick, que son mari avait en vain tenté de dépouiller de son titre de reine et de sa qualité d'épouse, était morte, le 7 août 1821, trois semaines après le couronnement de George IV, auquel il lui fut interdit d'assister. Elle avait été malade trente-six heures. Les symptômes qu'elle présenta — violentes douleurs abdominales avec vomissements et fièvre — relèvent probablement d'une péritonite (d'origine appendiculaire ou autre), mais ils offraient une telle similitude avec ceux d'un empoisonnement que le public ne manqua pas d'accuser son mari de s'être débarrassé d'elle par le poison.

Comme il y avait un mois à peine que la nouvelle de la mort de Napoléon était parvenue en Europe, il était naturel qu'on rapprochât ces deux événements dans un même commentaire. Alexandre Barginet (de Grenoble) fit paraître : *De la Reine d'Angleterre et de Napoléon Bonaparte. Tous deux morts d'un cancer* (9). L'accusation est formelle, encore que la façon de la formuler manque de simplicité.

> La cendre de Napoléon n'est pas encore froide; le bruit de sa mort retentit dans l'Europe, comme celui d'un crime effroyable, et voilà qu'une Reine expire en quelques heures de la même maladie que le héros!... Fille et épouse de rois, après avoir été abreuvée d'injures et d'humiliations, elle rend le dernier soupir au milieu des vociférations de ses ennemis et, quand ses pleurs se mêlaient au poison qui a déchiré ses entrailles, reine, elle est tombée loin du trône, au milieu de ses sujets.

Les deux victimes de l'Angleterre échangent leurs doléances dans *Le Dialogue de Napoléon et de la Reine Caroline sur les bords du Styx* (10), qui porte comme épigraphe : *Les morts ne reviennent pas.* Les propos que

(9) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, août 1821, in-8, 22 pages.

(10) Paris, chez tous les marchands de nouveautés, août 1921, in-8, 8 pages.

leur prête l'auteur anonyme ne méritent guère d'être exhumés de la poussière des bibliothèques. Il n'en faut citer que le trait final. Après l'énumération larmoyante de ses vicissitudes et des persécutions dont elle fut l'objet, la reine soupire :

Ma mort étant devenue nécessaire, en moins de huit jours j'ai été ravie au monde par une inflammation d'entrailles.

NAPOLÉON (*goguenard*) : Héréditaires?

CAROLINE (*sarcastique*) : Non, c'était inutile. Vous savez que je ne laisse pas d'enfant.

Ainsi l'intuition populaire avait découvert le caractère anormal de la maladie de Sainte-Hélène; mais elle ne s'appuyait que sur les arguments de son bon sens et de son cœur. L'erreur d'Antomarchi et des médecins qui l'assistaient prévalut. La vérité, à peine pressentie, retomba en sommeil pendant plus de cent ans. Une heureuse application de nos connaissances scientifiques a révélé la nature de l'affection dont mourut le prisonnier des Anglais. Cette tardive mise au point n'accable cependant ni Bathurst, ni Hudson Lowe, les implacables ennemis qui maintinrent Napoléon dans son exil tropical. Le retour en Europe ne l'eût pas sauvé. Une médication alors inconnue, une intervention que la chirurgie de l'époque ne pouvait envisager, auraient, de nos jours, opéré ce miracle.

MÉDECIN-GÉNÉRAL R. BRICE.

ACTUALITÉ DE DAUMIER

—

Sous un Daumier de *légendes* — jeux d'enfants, jeux de mots dont il n'est pas l'auteur — le vrai Daumier se cache, Hercule condamné, lui aussi, aux durs travaux, dieu mâle, tout d'un bloc, dont le rire est terrible.

C'est ce Daumier-là qu'il faut découvrir.

Lui-même eut-il conscience de son génie? Les artistes de cette génération semblent avoir reçu du ciel une sagesse merveilleuse: ni Millet, ni Corot, ni Rousseau ne sont déchirés par l'orgueil, ne s'inquiètent de la place que leur accorde le présent ou qu'ils occuperont dans le futur. Ils admettent sans amertume les jugements, les condamnations de leurs contemporains. Ce désintéressement, ce détachement, dont nous connaissons cent traits admirables, nous avons du mal à les comprendre aujourd'hui que le moindre peintre excelle à s'exploiter lui-même.

Figure héroïque, enfantine et légendaire! La modestie de Daumier était si profonde qu'il semble bien qu'excepté la foule anonyme et quelques devins, — Delacroix, Baudelaire, Michelet, Balzac, hommes de sa taille, trop grands pour qu'on les crût, — personne n'ait su l'estimer à sa valeur. Nous conservons quelques points de repère sur son existence : années d'apprentissage chez un huissier puis chez un libraire; passage dans l'atelier d'un lithographe; débuts comme dessinateur chez Ricourt puis chez Aubert; entrée en 1831 dans l'équipe de la *Caricature;* démêlés avec Louis-Philippe au lendemain de la publication de Gargantua (dé-

cembre 31); emprisonnement de six mois à Sainte-Pélagie (1832); mariage (1846). Mais sur sa formation artistique et ses préférences, nous devons nous contenter d'hypothèses. Acceptant courageusement toutes les besognes, pourvu qu'elles n'aillent pas à l'encontre de ses convictions et qu'elles l'aident à gagner son pain, gravant le bois, gravant la pierre, illustrant les textes les plus quelconques, il saura garder à travers toutes les épreuves sa belle humeur, sa santé aussi.

Les rares biographes qui l'ont approché de tout près — Jean Gigoux, Champfleury, Théodore de Banville, — s'accordent à dire sa bonté, sa générosité, l'égalité de son caractère. Il parlait peu, écrivait moins encore. Quand on l'interrogeait sur son art, il répondait par monosyllabes. Si on se livrait devant lui à des théories : « Il faudra que je voie cela », disait-il. Les grands mots lui faisaient peur. Il semblait regarder distraitement le monde extérieur, qu'il retrouvait inscrit avec fidélité quand il redescendait au fond de sa mémoire dans des régions préservées. Sédentaire, homme de foyer — et son foyer c'était aussi la rue — réservé, sobre, grave, opposé en tous points au méridional — bien que né à Marseille (1808) — malgré des difficultés quotidiennes, pas un mot de lui qui sente l'humeur. Au verso de ses dessins, il arrive parfois qu'on découvre de pauvres petites additions : « Ménage 150, Loyer 100, Divers 80 ». Aveux involontaires de sa pauvreté et des soucis d'argent qui n'ont cessé de le harceler! Nous savons que le prix qu'on lui payait ses lithographies ne dépassait guère cinquante francs. Une lettre d'ami, datée de 1863, l'invite à se rendre chez un directeur. « Dans la crainte que le défaut d'argent vous empêche de venir, je vous envoie sous ce pli un mandat de 15 francs. » La mort le terrasse à Valmondois, dans la petite maison qu'il doit à la générosité de Corot. Le 8 février 1879, aveugle, sans ressources, le grand visionnaire, le grand dompteur de formes, entre dans la nuit définitive. Il repose, suivant son désir, au Père-Lachaise, près de Corot et de Daubigny, sous une dalle dont l'inscription s'efface.

§

Rien dans les portraits qu'on a faits de lui, sinon la qualité du regard, ne révèle le tragique dont l'œuvre est chargée. Sa simplicité, son aplomb, sa rondeur, quelque chose d'élémentaire dans la bonhomie même, l'ont défendu contre les indiscrets. Banville l'a dépeint en ces termes (c'est aux abords de l'année 1860) :

Lorsque j'entrai dans l'atelier, Daumier, assis devant une table et courbé sur une pierre, travaillait en fredonnant le rondeau de Kettly : *Heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie,* dont la profonde stupidité l'enivrait comme un breuvage bizarre... J'admirai son visage éclatant de force et de bonté, le nez retroussé comme par un coup de vent de l'idéal...

Est-ce diminuer Daumier que de l'imaginer tel un frère de Corot, et tout semblable aux petits bourgeois qu'il a représentés? Nous aimons à romancer la vie et le visage des grands hommes. L'historien a besoin de pathétique. Mais en présence d'une existence aussi peu dramatique, aussi nue que celle d'un Daumier, d'un Corot, d'un Jongkind, d'un Renoir, — tempéraments si forts que l'anecdote les fuit, qu'ils rentrent par leur régime et par leur caractère dans une humanité générale, — nous restons vraiment confondus comme on l'est en présence des grandes forces naturelles. Michel-Ange, Tintoret, Rembrandt, Goya, Delacroix nous rassurent en même temps qu'ils nous intimident : ils ont bien le visage que nous réclamions d'eux. Mais Daumier, dont l'œuvre contient elle aussi tant d'ombres et de fièvres, comment se fait-il qu'il nous regarde avec tant de calme et de bonhomie? Comment, en dépit des épreuves, conserve-t-il un regard si limpide, un front si peu déchiré?

On dirait qu'il plane au-dessus de son œuvre. Et lorsque nous tentons de préciser ses origines et de découvrir d'où il tient ses pouvoirs, comment s'est construit son génie, là encore c'est le même mystère et le même étonnement. Aucun fait, aucun aveu, aucune de

ces coïncidences merveilleuses qui ressemblent à ce que les auteurs dramatiques appellent des préparations et qui font que soudain, du moins en apparence, tout s'explique et tout s'éclaire. Fils d'un vitrier marseillais qui fut poète à ses heures — et mauvais poète — et d'une mère exubérante, rien qui révèle ce que furent ses premiers éducateurs et comment le don s'est fortifié en lui. On nous dit bien qu'enfant il a fréquenté les galeries du Louvre, dessiné d'après les Antiques (et nombre de ses dessins, de ses tableaux et de ses aquarelles montre qu'il a pu pénétrer dans l'intimité des collections, scruter les murs couverts de cadres ou remuer la poussière des portefeuilles). Mais eut-il vraiment le loisir d'interroger à fond les maîtres des Flandres ou d'Italie et d'être soulevé par leur souffle? Il n'a pas voyagé. A peine a-t-il quitté Paris. Entré à vingt-trois ans dans l'équipe de la *Caricature*, il développe en lui l'inspiration comique, le sens de l'actuel. Mais ni Charlet, ni Decamps, ni Traviès, ni Grandville, ne sont de taille à lui révéler des vérités dont il est déjà porteur puisque, dès ses débuts, il marche sans hésitation sur des routes sublimes, distançant ses camarades, couvrant leur voix et faisant tout trembler autour de lui, sans le savoir.

Il importe d'insister sur le côté fulgurant de cette révélation. Certains critiques supposent qu'il existe — et notamment pour les peintures — un Daumier dont le dessin hésite encore. Ce serait un moyen d'attribuer à la jeunesse nombre d'œuvres incertaines ou de transition. L'examen des lithographies les plus anciennes anéantit ces hypothèses. Le sens des proportions, de la mise en page, de la forme en mouvement dans l'espace, toutes les qualités primordiales de Daumier apparaissent déjà dans *Un Héros de Juillet* (1832). Bientôt le trait prendra plus d'ampleur, le modelé sera plus sculptural; des contrastes plus pathétiques s'affirmeront sur les visages bosselés, sur les silhouettes plus pleines et plus mobiles (*portraits en pied de la Caricature*); on verra naître tout un système d'abréviations, d'amplifications, qui permettront de comparer *Celui-là on peut le mettre*

en liberté, le Fantôme (1834) ou les chefs-d'œuvre de *la Mensuelle* (*Le Ventre législatif, Enfoncé La Fayette, Très hauts et puissants moutards, La Rue Transnonain*), pour leur complète unité, aux chefs-d'œuvre de l'âge mûr. Or Daumier approche seulement de la trentième année. Il a gravé près de cent pièces. Et déjà nous pouvons préciser ce qui fait sa force incomparable : cette mémoire visuelle grâce à laquelle il reconstitue une scène entière, dans sa vraisemblance comi-tragique, souligne le trait essentiel sans s'encombrer de détails secondaires, circule autour des formes et retient tous les profils en procédant comme un sculpteur (1).

Grâce à cette mémoire créatrice qu'aucun maître, depuis Goya, n'a développée à ce point, le dessinateur peut varier à l'infini la composition, l'éclairage, les accessoires, les types, les décors. Cet observateur pacifique enregistre tout au long de la vie aussi bien les rapports de lignes que de valeurs. Le vrai l'aide à rendre vraisemblables les choses rêvées. L'immense réservoir invisible est à lui, dans la nuit des imprimeries ou des chambres. C'est par cette mémoire que Daumier possède l'universalité des maîtres de la Renaissance qui, seuls en face du mur ou de la toile, loin d'être asservis au modèle, loin d'être arrêtés par les difficultés d'exécution, s'ingénient, au contraire, à varier les solutions plastiques, sans jamais tomber dans la virtuosité, qui n'est qu'une des formes les plus hypocrites de la paresse. Daumier est le Tintoret du bloc lithographique. L'invention que Tintoret a dépensée dans l'évocation des Ecritures, Daumier la retrouve dans la reconstitution fabuleuse de l'*homme moyen*.

§

A trente ans, nous l'avons dit, le lithographe de la

(1) Un sculpteur fut d'ailleurs le collaborateur du lithographe; les bustes en terre sculptés par lui, de souvenir, vers 1833, en revenant de la Chambre des Députés ou de la Chambre des Pairs lui serviront pour ses masques de la *Caricature* et nous ne serions pas étonné qu'en dehors même du *Ratapoil* et du bas-relief des *Emigrants*, on découvrît d'autres statuettes montrant que Daumier, comme Géricault, comme Degas, a cherché à satisfaire sa passion du plan en dehors même du dessin ou de la peinture.

Caricature est en pleine possession non seulement de son inspiration mais de son métier. L'exercice ininterrompu du journalisme n'affaiblira pas son art. Certes, il y a des inégalités dans cette immense tâche accomplie au jour le jour; mais, par une exception admirable, ce travail sur commande, loin d'épuiser ses forces ou de les éparpiller, le stimule. Les œuvres du sexagénaire sont plus jeunes encore, plus tendues que celles du petit républicain révolté qui monte à sa façon sur les barricades, brandit sa *pierre* et lutte pour la liberté. Insistons sur cette unité, sur cette vitalité persistante, sur ce renouvellement indéfini qui permettent, une fois de plus, de rapprocher Daumier de Rembrandt, de Goya, de tous ces maîtres dont le travail fut ici-bas la grande idée fixe, la grande consolation, la seule récompense.

On a souvent écrit que Daumier, écœuré de *tirer* (comme il disait lui-même) *sa charrette,* bridé par la censure, las de puiser un aliment dans l'actualité bourgeoise et le grotesque quotidien, s'était négligé, que son œuvre gravé, tombant dans les redites, n'avait fait que pâlir sous le Second Empire. C'est qu'en vérité, avant de Loys Delteil, cet œuvre était très mal connu. Depuis les *Souvenirs d'Artistes,* le *Charivari* renonçait à publier
les *Souvenirs d'Artistes,* le *Charivari* renonçait à publier
ses lithographies « sur blanc », comme il l'avait fait pour les *Gens de Justice,* les *Bons Bourgeois,* les *Robert-Macaire,* l'*Histoire Ancienne, Tout ce qu'on voudra, Les Baigneuses,* les *Bas-Bleus* et tant de suites admirables sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici, car elles sont universellement connues et vulgarisées par la reproduction. En revanche les fanatiques mêmes de Daumier sont rares qui compulsèrent les volumineux tomes du *Charivari* à son déclin. Mauvaise qualité des encres, des papiers, du tirage, substitution du gillotage à la pierre, tout tend à fausser ces superbes orchestrations de blanc et noir, qui ne conserveront leur éclat que dans de rarissimes « avant-lettre ».

Trahi par son public et par ses éditeurs, Daumier, pourtant, ne se trahit pas lui-même. Sans doute il a des

moments de fatigue, notamment vers 1865, quand il revient (dans le *Journal Amusant* ou dans le *Journal pour rire*) au système des têtes énormes surmontant des troncs minuscules. Ceci dit, son dessin, loin de s'amollir, prend une ampleur grandissante. C'est l'époque où Daumier, grâce à l'oubli dans lequel on le tient, a plus de loisirs pour peindre (et nombre de lithographies exécutées presque en même temps que ses toiles sont plus colorées que jamais). Le génie épique du dessinateur se réveille. Dans l'impossibilité où il est de commenter la politique intérieure, il consacre un nombre considérable de planches aux conflits européens. De plus en plus nombreuses vont se substituer aux individus ces grandes figures symboliques que l'imagination du lithographe faisait marcher déjà devant nous au temps du *Dernier conseil des Ex-ministres* ou du *Parricide*. Personne, au XIXe siècle, n'avait pratiqué l'allégorie avec plus d'aisance. Tout en s'abattant brutalement sur l'antiquité, sur la fausse antiquité, nul n'avait mieux senti (je cite Baudelaire) *les grandeurs anciennes*. La tunique qui drapait les acteurs burlesques des *Physionomies tragi-classiques* enveloppera désormais les pathétiques et tendres effigies de la *France* et de la *Paix*. Nous verrons se débattre, à demi-nues sous leurs voiles, de puissantes statues modelées d'un seul jet. L'antiquité n'a pas fourni seulement les costumes : elle a prêté ses dieux : le *Temps*, portant sa faux, accompagne la *Mort*, et *Mars* s'agite. L'*Europe* se maintient à grand' peine sur un boulet fumant. L'*Avenir* porte un caleçon de lutteur, ses yeux sont couverts d'un bandeau : à terre la faux et le sablier. *Caisse d'épargne :* chaque nation prépare un tas de boulets. Les *Statues de l'Avenir?* Polycarpe, Bombardard, Eustache Fusillard, Barnabé Mitraillard. Le *Progrès*, cheval aux yeux bandés, tourne en rond. *Pas trop écourtée?* dit la Liberté à la Constitution qui lui essaie une robe. L'année 1869, comme Sisyphe son rocher, roule un Budget énorme. La guerre éclate. La Mort, appuyée sur Bismark, désigne une plaine jonchée de cadavres. *L'Empire, c'est la Paix?*

rien que ruines fumantes. *Square Napoléon?* rien que dalles funèbres. *Paysage en 1870 :* un canon au milieu des ruines. L'Empire tombe : les *Châtiments* ont écrasé l'aigle.

Et pour la troisième fois, Daumier saisit le fouet de la satire politique. La suspension du *Charivari* l'empêche de prendre parti dans la lutte entre Versaillais et Communistes. Il peint la France pareille à l'arbre au tronc foudroyé; heureusement, dit la légende (qui pourrait bien être de Daumier), *les racines tiennent bon.* La *Paix* (Idylle), c'est la mort en petit chapeau de pastorale qui, juchée sur un rocher, joue de la trompette. *Enfin relevée :* la France, appuyée sur l'Emprunt, se redresse à la stupéfaction du monde tout entier. Et l'on peut mettre en parallèle avec les plus belles planches publiées sous Louis-Philippe cette lithographie — l'une des dernières — intitulée *Les Témoins,* où l'on voit un peuple de squelettes, — celui-ci décapité, celui-là tirant un enfant, cet autre désignant le Conseil de guerre, — tous criant vengeance et marchant vers la salle du procès Bazaine.

Que Daumier soit ou non l'inventeur des légendes, il les illustre avec une fougue qui ne le cède en rien, répétons-le, à celle d'autrefois. La prédiction de Michelet se trouve confirmée : « *Vous seul avez des reins. C'est par vous que le peuple pourra parler au peuple.* »

Ferions-nous abstraction des légendes, et des sujets mêmes, ces lithographies, malgré la trahison des tirages, sont d'une richesse incomparable. La générosité des moyens plastiques va de pair avec la générosité du cœur. La vision philosophique de l'artiste s'est encore élargie; son imagination se hausse sur un plan supérieur. Aucune petitesse, ni dans le métier, ni dans le sentiment. Et toujours le même bon sens, la même familiarité, la même franchise trempée à toutes les épreuves, le même sourire fait de force, d'expérience et de résignation. C'est à travers ces quatre mille planches de la *Caricature* et du *Charivari* que l'avenir déchiffrera la vraie âme de la France au XIXᵉ siècle. Ces *actualités* ne cesseront d'être *actuelles.* Telles allusions à des faits qui,

sans Daumier, n'auraient qu'une couleur abstraite ou seraient oubliés, restent chargées d'une vérité si forte que chaque génération peut imaginer qu'elles commentent des événements contemporains.

§

Toute une partie de la production de Daumier est restée longtemps négligée : je veux parler des gravures sur bois. Le récent catalogue d'Eugène Bouvy décrit et reproduit plus de neuf cents pièces. Des en-tête, des vignettes sont semées, à partir de 1833, dans la *Caricature*, puis dans le *Charivari*. Nous sommes à la plus belle saison du bois romantique. D'habiles ouvriers dégagent en fac-similé les indications légères que Daumier a tracées à la plume ou au crayon et se gardent d'intervenir personnellement dans l'orchestration du dessin. Que seraient devenus ces croquis si les interprètes s'étaient avisés de les enjoliver grâce à des éléments de leur cru! Par bonheur, presque tous les bois sont antérieurs à l'invasion de la teinte et nous restons vraiment en présence des contours originaux fidèlement champlevés.

Le succès du *Gil Blas* de Jean Gigoux, publié en 1835, pousse les éditeurs à demander aux meilleurs dessinateurs de l'époque — Johannot, Charlet, Deveria, Raffet, Gavarni, Isabey, Meissonnier, Charles Jacques, Daubigny, Vernet — de participer à l'ornementation des textes les plus divers. C'est l'époque où, la censure ayant tué la satire politique, Daumier est rendu à la comédie de mœurs. Tour à tour la *Némésis Médicale*, le *Museum Parisien*, la *Grande Ville*, la collection des *Physiologies*, sont illustrés par Daumier qui rassemble, avec un lyrisme et une rapidité extraordinaires, des éléments empruntés à la vie quotidienne afin de reconstituer de souvenir des scènes inventées. Voilà les qualités mêmes de l'illustrateur. Et l'on ne songe pas sans regret aux textes qu'eût mérités ce frère de Molière, de Rabelais, de Cervantès et de Balzac. Nous savons que *Don Qui-*

chotte était son livre de chevet; dans ses dessins, dans ses peintures, il est si souvent hanté par le maigre chevalier et par Sancho qu'il serait assez facile — et l'on s'étonne qu'aucun éditeur n'y ait encore songé — en rassemblant les pages très nombreuses que lui inspirèrent ces décors et ces personnages héroïques, d'illustrer magnifiquement un Don Quichotte.

Il avait rêvé qu'on lui confiât l'*Iliade et l'Odyssée*, *Télémaque*. Craignait-on qu'il ne profanât ces grands sujets? Quand on lui permit d'aborder l'Antiquité, ce fut à travers *Ulysse ou les Porcs vengés* : le seul énoncé du titre donne la couleur du style. Daumier retrouve la verve tragi-comique de l'*Histoire Ancienne*. Il n'aurait demandé pourtant qu'à conserver cette gravité qui est le fond même de sa nature et qu'il retrouve sitôt qu'il dessine ou peint sans contrainte et pour lui-même.

Les bois du *Monde Illustré* sont gravés moins légèrement que les vignettes d'autrefois. C'est que l'art xylographique a perdu en franchise et en modestie. Obsédés par Doré, éditeurs et public réclament de vastes compositions qui rivalisent avec la peinture. N'importe, telles suites consacrées à l'*Hôtel des Ventes*, au *Salon*, aux *Trains de plaisir*, si elles n'ont pas l'attrait des croquis de jadis, dépassent encore, sinon par le métier, du moins par l'inspiration, les improvisations gamines auxquelles se livrait sans effort, avec l'air de rire — et pour vivre — un géant. Daumier est tellement grand à cette époque — où son génie connaît la pauvreté et la défaveur, et précisément parce qu'il se surpasse — que, malgré la trahison du gillotage, ses dessins pour la *Muette* (1866) ou pour l'*Autographe* ont une ampleur qui manquait encore aux fantaisies d'autrefois.

§

Si conditionnée qu'elle soit par le présent et par l'anecdote, l'œuvre de Daumier dépasse son siècle et sa patrie même. Tout entière elle est consacrée à l'homme, à la fragile mécanique mue par des ressorts compliqués,

aux intrigues qui l'agitent jusqu'au jour où elle s'use et casse. L'admirable, c'est d'avoir traduit à l'aide de moyens si simples, et sans faire appel à ce qu'on a coutume d'appeler les grands sentiments, tout ce qu'il y a d'*épique* dans l'*homme moyen*. Que de fois, voulant ennoblir ses personnages, un auteur les vide ou les rapetisse! Daumier, lui, observe de si près ces modèles que nous entendons leur sang battre, que nous vérifions leurs réflexes. Nul art n'est plus magnifiquement terrestre et résigné. Daumier peint ce qu'il observe sur son semblable, sur lui-même, les séries de mésaventures auxquelles, *du commencement à la fin*, nous expose notre situation de « vivants », tout ce qu'on pourrait appeler non pas seulement des défauts ou des tics professionnels, mais des défauts ou des tics humains.

Sa mémoire extraordinaire, en l'affranchissant de l'imitation littérale, du document particulier, lui permet d'atteindre à l'universel. Grand dans la peinture du petit, l'*anecdote* chez lui devient aussitôt *drame*. Pas un geste, et le plus pauvrement humain, qu'il n'ait osé dire. Le Mensonge, l'Envie, l'Egoïsme, la Vieillesse, ricanent dans son clair-obscur; mais telle est la puissance de ces compositions qu'aussi bien nous pourrions faire abstraction du prétexte choisi, pour n'admirer que les formes en action, les lignes épiques si sûrement abstraites du tumulte confus de la réalité, les splendides conflits du jour et de l'ombre et, au sein même de la mobilité, ce suprême équilibre qui, dans l'ordre plastique, apparaît comme l'autre aspect de la grande sagesse de Daumier.

Il va droit à son but, sûr de sa vérité, participant au grand mouvement romantique qui souffle dans les vêtements quotidiens de ses héros, mais en même temps dominant son époque et décrivant tout ce qui passe sous un jour d'éternité. Nul artiste ne fut plus constant, plus fidèle à lui-même, plus imperméable. La peinture française traverse des crises qu'il semble ignorer. Une sorte de divination, supérieure à l'intelligence, ne cessera de le guider, comme elle a guidé Corot.

§

L'hommage que les amis de Daumier lui rendirent en 1878, chez Durand-Ruel, un an avant sa mort, la Centennale de 1900 — première et courageuse réhabilitation du peintre — la rétrospective de 1901 à l'Ecole des Beaux-Arts, c'étaient là des commémorations bien lointaines lorsque le Musée de l'Orangerie, en 1934, décida de combler un vœu que nous formions depuis longtemps. Une exposition s'imposait devenue de jour en jour moins facile (l'Allemagne, puis l'Amérique, plus clairvoyantes que la France, ayant acquis tous les Daumier importants); exposition dangereuse, au demeurant, car aucun maître, depuis Courbet, ne fut plus imité, plus trahi. Le jugement public commençait à être vraiment dérouté par une invasion de faux — je parle de faux tableaux, car les dessins, eux, sont inimitables et, dans ce domaine, si habile que soit la main, il est impossible de donner le change; sur les panneaux de bois ou sur la toile, on peut, au contraire, à force de superpositions et d'exercices, arriver à plus de vraisemblance. De consciencieux érudits ont pu s'y tromper et d'autant plus facilement que nombre d'études peintes, retrouvées à la mort du maître, et cédées alors à vil prix, ont été, depuis, terminées. Il fallait purifier les regards, rassembler le meilleur, prouver enfin ce qui légitimait le culte qu'un Manet, un Cézanne, un Degas, ont voué non seulement au dessinateur, mais au peintre. Il fallait protester contre l'assertion récente d'un critique qui non seulement prétendit « que depuis 1848, le maître ne produisit rien qui vaille » mais encore condamna en bloc toutes ses peintures.

Que Daumier soit un dessinateur avant tout, qu'il transporte sur sa toile les procédés mêmes du dessin, nous le concédons volontiers. Il pourrait dire, comme Goya : « Donne-moi un morceau de charbon et je te ferai le plus beau tableau du monde. » Plus il se rapproche de l'art du blanc et noir et se maintient dans des valeurs proches, plus il reste grand. Maître de lui

quand il s'agit d'organiser la composition lumineuse, nous le trouvons parfois un peu embarrassé dans la distribution des couleurs. Déjà nous éprouvions le même sentiment en face de certaines aquarelles poussées où tels rehauts de bleu ou de pourpre sont loin d'avoir la même intensité, le même pouvoir coloré, que le noir pur qu'ils remplacent.

C'est un peintre admirable, certes, et qui plus d'une fois est l'égal des maîtres des Flandres ou des Italiens. Mais c'est un grand peintre auquel — il le savait bien — le temps a manqué. Nous dirions qu'il n'a peint qu'à ses moments perdus s'il y avait des moments perdus chez un tel homme. Parti souvent d'un calque, d'une mise en place au carreau, il commence par refroidir son dessin impétueux. Alors se poursuit le combat avec la matière épaisse, combat un peu lent au gré d'un tempérament si fougueux. L'orchestration des valeurs reste splendide. Il la conduit avec ce sublime arbitraire, ces grands partis simplificateurs qui font abstraction du ton local pour exalter la densité de l'atmosphère, les masses essentielles toujours en mouvement (même s'il s'agit d'objets immobiles). Mais la couleur souvent le gêne. Il lui résiste comme à une intruse qui va mettre le trouble dans la maison. On voit sa main mâle user du pinceau comme d'une plume ou d'un fusain, intervenir avec colère contre la séductrice, souligner les contours, la vie de chaque plan, de chaque pli — pli d'étoffe, de chair, pli du sol. Au tragique familier du dessinateur — si libre sur la pierre ou sur la feuille blanche — aux grimaces des personnages se mêlent parfois des convulsions plus inquiétantes : celles d'un dieu qui souffre de s'aventurer dans un monde où ses ordres ne sont pas immédiatement exécutés. Et lui-même se plaint de ne pouvoir « finir ».

Ce fut un des intérêts de l'exposition de l'Orangerie de permettre de préciser l'évolution de la technique picturale, ce qu'aucun critique n'avait osé jusqu'alors. Nous possédons quelques points de repère, par exemple les dates de l'esquisse de la *République* (1848), du *Meunier, son fils et l'âne* (1849), des *Femmes poursuivies par des*

satyres (1851), de la *Blanchisseuse* (1861), des *Amateurs dans un atelier* (1869). (Encore rien ne prouve, pour ces dernières, que la date d'exposition coïncide avec celle où l'œuvre fut peinte.)

Existe-t-il des toiles de jeunesse? Il semble, en tout cas, que ce soit à partir de 1848, et, plus particulièrement vers 1860, que Daumier ait été rendu à la peinture. A ce moment, d'ailleurs, la fréquentation plus intime de Corot lui enseigne ces fluidités, ces modulations, cette légèreté de pâte qui nous vaudront des chefs-d'œuvre comme l'*Amateur d'Estampes* de la collection Doucet, qui tiendrait à côté des plus beaux Chardin. La toile retournée, nous découvrons non sans émotion un cachet apposé sur le châssis : le cachet de la vente Corot; voilà qui confirme nos hypothèses et témoigne en faveur d'une amitié célèbre et dont on connaît des preuves touchantes. Sans aucun doute un tableau de ce genre, ou l'*Amateur en houppelande* (de la collection Esnault-Pelleterie), ou la variante appartenant au Petit Palais, représentent ce qu'il y a de plus abouti, de plus éternel dans la peinture de Daumier. C'est aussi que de telles compositions, plus statiques — où l'atmosphère même est celle de la contemplation, où malgré le pathétique de l'éclairage, une sorte de sérénité s'empare du décor — ont permis à l'artiste de maîtriser cette impatience et cette frénésie qui, lorsque le sujet le comporte et qu'il s'agit de fixer au vol une attitude, une expression, de traduire la colère, la poursuite, la lutte, le tumulte ou la peur, le poussent à précipiter son débit, à courir dans le sens de la forme et de la mimique, au risque de crisper l'effet, d'alourdir la couleur. Pourtant, là encore, quelles réussites, par exemple dans les *Voleurs et l'âne* (œuvre peinte par petites touches serrées et dans une gamme rousse et chaude assez voisine des harmonies chères à Decamps, avec lequel on prétend qu'il aurait parfois collaboré), dans les *Fugitifs, Don Quichotte au galop dans la plaine,* toiles auprès desquelles le mouvement de Delacroix semble un mouvement au ralenti. Maintes compositions, d'ailleurs, arrivent à con-

cilier merveilleusement le rythme d'un personnage arrêté dans une attitude et le rythme d'une ou de plusieurs figures en action : ainsi le *Crispin et Scapin* du Louvre, la *République,* les *Avocats,* le *Drame,* le *Pardon,* le *Malade imaginaire.* Les cernes qui maintiennent les masses sans les alourdir et opposent des volumes à d'autres volumes, apparaissent une convention légitime; ils ne détruisent en rien l'harmonie générale, mais assurent, comme chez Barye ou chez Cézanne à ses débuts, l'équilibre de la composition.

Ailleurs, soit que l'emploi du bitume ait contribué à détruire cet équilibre, soit que l'artiste ait abusé du contraste entre les valeurs et de ces placards lumineux dont Forain nous donna plus tard la parodie, on est en présence de tableaux d'une mise en place, d'une force expressive dignes des plus beaux dessins, mais sommaires d'exécution, grimaçants, où, malgré la beauté des ors et des gris sourds, un pinceau, qui pourrait n'être qu'un bâton fiévreusement trempé dans le noir, le blanc ou le rouge, supprime toute gentillesse d'exécution, détruit les passages. De telles toiles ne sont pas sans offrir d'analogies avec les images hallucinées dont Goya recouvrit les murs de la Quinta del Sordo. La plupart sont des esquisses, esquisses géniales, entendez bien, mais jetées en hâte, récréations sublimes entre deux pierres. Admirons-les pour ce qu'elles sont et pour tout ce qu'elles promettaient, car il faut bien, hélas! quand il s'agit de ce dieu surmené, parler de lui comme on parle de Géricault et des génies emportés à la fleur de l'âge sans avoir eu le temps de tout dire.

Si rares que soient les peintures vraiment complètes de Daumier, — on en connaît peut-être une cinquantaine de par le monde — cela suffit pour qu'il ait droit de s'asseoir, comme dirait Paul Jamot, à la table des « princes ». Mais n'eût-il jamais touché un pinceau, il mériterait encore cet honneur.

Quelque servitude qu'imposât à Daumier l'obligation de divertir ses contemporains et de demeurer en contact avec l'actualité politique et sociale, c'est en grand sei-

gneur, c'est en homme libre qu'il accepte son rôle et fait rentrer dans ses travaux de journaliste tout le sublime qu'il rêvait d'exprimer ailleurs. Si par nécessité, par concession aux exigences de l'époque, Daumier, comme Molière — auquel on l'a si souvent comparé — dut se déguiser en bouffon, sachons, derrière ces déformations volontaires, retrouver une autre amplification qui, celle-là, ne tend pas au rire, amplification naturelle aux grands génies imaginatifs épris de mouvement, — aux grands baroques si l'on veut — à Rubens, à Tintoret, à Goya, à Rodin.

Il importe de montrer ce qu'est Daumier quand il a quitté son rôle de pitre. Nous connaissons alors sa nature la plus secrète, la vraie couleur de son humeur, tout ce que nous devinions imparfaitement à travers les « albums comiques » et les aquarelles de vente. Dans ces dernières il faut bien qu'il rentre ses griffes, qu'il montre un souci de correction, de propreté, de fini, assez étranger à son vrai tempérament, qu'il s'efforce de moins déplaire, qu'il modère son geste et sa voix, ou plutôt dissimule, sans y parvenir, cette fièvre qui brûle en lui depuis l'enfance.

On a pu voir réunies à l'Orangerie un grand nombre de ces pages magnifiques et complètes — salles d'audiences, scènes de la rue, wagons de troisième classe, parterres de théâtre, blanchisseuses, bouchers, forgerons, saltimbanques, Don Quichotte, types molièresques ou de la vieille comédie, amateurs d'estampes, juges, avocats, — où, malgré l'aspect parfois grinçant des visages, toute allusion à l'actualité disparaît, où l'esprit généralisateur du « voyant » reconstitue, loin de la nature, et suivant une logique intérieure, la réalité qu'il grandit. Mais en dehors de ces séries, parallèles à celles que l'auteur a traitées sur bois ou sur pierre, il en est d'autres, plus imprévues, qui témoignent de sa prodigieuse richesse, des ressources d'une imagination qui égale, et surpasse même, celle de tous ses contemporains.

Les historiens de Daumier — et l'on ne saurait oublier de saluer le premier d'entre eux, Arsène Alexandre dont

l'ouvrage date de 1888; Raymond Escholier, Focillon, Léon Rosenthal, Fuchs, Klossowski, François Fosca, Eugène Bouvy ont ensuite multiplié les recherches, — nous laissaient soupçonner déjà toute une production d'inspiration religieuse ou biblique dont malheureusement il subsiste peu de traces (hormis un *Barabas*, une *Madeleine en prière*, un *Œdipe enfant*), des scènes antiques et des Bacchanales par lesquelles, à travers Clodion et Géricault, Daumier affirme ses liens avec les Flandres et, plus encore, avec l'Italie. L'*Ivresse de Silène* du Musée de Calais est là pour résumer l'esprit de ces compositions. La *Soupe*, d'autre part, nous conduit dans un intérieur paysan, et son tragique forcené, frère du tragique de Millet, va rejoindre l'esprit de Le Nain. Le *Portrait de Corot en plein air* prouve la grandeur du paysagiste. Et tel *Peintre en contemplation devant son chevalet*, telle *Femme portant un enfant au berceau*, telle *Scène de marché*, tel *Centaure ravisseur*, par leur pouvoir de généralisation, l'extrême simplicité des moyens employés, prodiguent les plus mystérieux enchantements. Un lavis léger, nacré, aussi transparent qu'un marbre antique, nous transporte dans ces contrées à la fois vraies et surnaturelles où déjà Fragonard avait retrouvé Rembrandt, où Rodin, à son tour, rejoindra Daumier. Elles révèlent, si l'on peut dire, Daumier à l'état libre, à l'état pur, délivré de toute contingence, tel qu'il était le soir, à la lampe, seul avec son rêve.

Tel nous le retrouvons dans un nombre considérable de croquis d'un format modeste, mais de proportions gigantesques, miraculeusement échappés à la destruction. Beaucoup ont souffert. S'il travaillait souvent au crayon conté, à la plume, Daumier usait plus souvent encore du fusain. La poudre de charbon s'est volatilisée. Ce ne sont plus que témoignages amoindris, esquisses d'esquisses. Pressé dans un carton, un croquis s'est imprimé sur un autre, en contre-épreuve; parfois une même page montre plusieurs versions superposées. L'artiste n'a pas pris le temps d'effacer; mais, qu'on s'éloigne, tout s'éclaire.

Trouver sa forme sans tâtonnements : bonheur exceptionnel chez le dessinateur comme chez l'écrivain. Ces tronçons pleins de santé, ces fragments qui, même effacés, font pâlir tous les autres, confondent comme les *Pensées* de Pascal. Souvent nous retrouvons l'idée première ou les variantes de compositions célèbres (car jamais Daumier ne se répète textuellement : c'est ce que les faussaires ont oublié). Mais, à côté des personnages chers au lithographe, surgit une troupe imprévue et si nombreuse que nous pouvons imaginer tout ce que Daumier eût réalisé s'il avait été mieux aimé, ou plutôt mieux compris, par son époque. L'invention, l'observation se déplacent dans le temps et dans l'espace avec une familiarité, une noblesse dont seuls les maîtres de la Renaissance et Rembrandt ont donné l'exemple. De quel pouvoir épique est douée cette main qui fait revivre les héros et les dieux avec autant de naturel que la laveuse courbée sur les marches du quai, le pitre de foire ou le badigeonneur hissé sur l'échafaudage!

De telles ébauches, par leur aspect sculptural, font penser à toute une partie de la production de Daumier : ses petits bustes de 1833, son *Ratapoil,* son bas-relief des *Emigrants.* Chaque personnage, des pieds à la tête, vit, respire, bouge dans la lumière; il semble qu'on puisse en faire le tour. Un carré de quelques centimètres emprisonne un croquis si complet, si définitif, qu'il contient la substance d'une grande œuvre, telles ces figurines que Rodin enfermait au creux de sa main et qui allaient devenir statues.

Analysez ces dessins; on les dirait faits avec du feu. L'artiste nous introduit dans un monde où tout est conflits : conflits de formes, conflits de valeur. Une simple « partie de dames » devient une bataille où l'acharnement des adversaires, dans le clair-obscur, ressemble à celui de deux armées. Le boniment de foire ou la plaidoirie s'élèvent dans le ciel comme des bûchers : saltimbanques, avocats, ont l'air consumés. Une logique inexplicable impose un ordre à ces indications qui semblaient d'abord cahotiques; mais, de tous les traits entre-

mêlés, contradictoires, une admirable unité se dégage. Tandis que le fusain zèbre la feuille en larges éclairs, la plume, le crayon ont une sûreté, une acuité, une délicatesse exquises. Ici le trait est léger, égal, effilé; là, gras, nourri, consistant comme celui que donne le noir lithographique. Ici la masse est définie par des courbes enveloppantes, des cercles concentriques; là par des cernes brisés sans cesse. Ici le jeu du clair-obscur est souligné grâce aux noirs grenus du crayon, là par des balafres d'encre ou de lavis qui font que le blanc fulgure. Ici le masque est ramené à son volume essentiel; là des grotesques, dignes des Gothiques ou du Vinci, par une succession de métamorphoses, mènent de l'homme à l'animal, du vivant au squelette. Et ces paysages, dont l'architecture est résumée en quelques traits, on les donnerait presque à Rembrandt!

§

Ainsi l'homme dépasse sans cesse le cadre trop étroit dans lequel on a prétendu l'enfermer. La critique hésita longtemps à situer Daumier aussi haut qu'Ingres ou Delacroix. Quelque adoration qu'on voue à ces dieux réconciliés dans la gloire, et si fougueusement épris l'un et l'autre d'une vérité quotidienne ou légendaire, on est bien forcé d'avouer qu'aucun d'entre eux — et je n'écris pas cela à la légère — ne possède à ce point développée la faculté souveraine et fatale d'évoquer le monde des formes en mouvement, ne dispose d'un registre aussi étendu. Les juges les plus difficiles, pour qui les plus beaux cabinets de dessins n'ont pas de secrets, qui ont étudié dans l'intimité Léonard, Michel-Ange, Rubens, Rembrandt ou Fragonard, reconnaîtront que Daumier — bien qu'il n'ait connu qu'imparfaitement tous ces maîtres — est vraiment un homme de leur classe et que nous pouvons mêler sans risques ses « premières pensées » aux leurs...

CLAUDE ROGER-MARX.

SOUVENIRS MARTINIQUAIS

M. LANDES, PROFESSEUR DE CHIMIE ET VICTIME DU VOLCAN

—

Lorsqu'il y a quelques mois, M. Sainte-Luce-Bachelin, proviseur du lycée de la Martinique, me demanda de lui envoyer une page de souvenirs relative à l'ancien lycée Saint-Pierre, je lui fis parvenir une fantaisie inspirée par mon trousseau de clefs.

Au cours d'une lettre que j'ai écrite récemment à M. Jean Mesplé, secrétaire de *L'Auta,* charmante revue de Toulouse, j'ai évoqué, à propos d'un paraphe et de petits vers écrits en langue occitane, la physionomie de notre cher professeur de chimie, au Lycée de Saint-Pierre; et comme l'anecdote en question est bien plus touchante, pour nous autres Antillais, que la petite histoire que j'avais racontée à propos de mon trousseau de clefs, je vais écrire à l'ancien Maître Répétiteur du lycée de la ville morte, de vouloir bien — s'il n'est pas trop tard — donner dans son livre le droit de cité à un récit qui parle d'un professeur que nous avons tous deux connu et aimé.

Donc, le professeur Landes était la figure la plus originale du lycée de Saint-Pierre : barbe hirsute, grands cheveux châtains, sous un feutre sans élégance, de vastes yeux d'un bleu de lac, des yeux toujours humides. Il me semble aujourd'hui que M. Landes portait plus souvent des vêtements de laine que des costumes de toile blanche et je crois que sa démarche était, comme celle des marins, tant soit peu chaloupée.

Cependant, ce pur Français ne venait pas d'un port de l'ouest ou du sud de la France. C'était assurément un fils de paysans ou de bourgeois aisés. Ce professeur de physique et de chimie, malgré ses yeux merveilleux, n'avait rien du chic anglais, je vous assure. Il ne consacrait pas de longs quarts d'heure à sa toilette et ses ongles ne donnaient pas l'impression qu'il s'intéressât beaucoup à leur bonne tenue. Pour tout dire, notre savant avait quelque chose de bohémien, malgré ses yeux angéliques.

A le voir, nous nous rappelions qu'il avait institué, à la dernière demi-heure de ses classes de science, une petite séance de somnambulisme au cours de laquelle il endormait certains élèves et leur faisait faire mille choses fort curieuses. Quand un jeune élève qui s'appelait, je crois, Torqueti, était en proie au sommeil hypnotique, M. Landes, les yeux dilatés de joie, lui faisait tenir des perroquets, des perruches imaginaires. A ces oiseaux, l'écolier pris par l'hypnose tendait son index et murmurait des mots caressants.

Le professeur Landes possédait, en plus de tout ce que je viens de dire, l'accent méridional le plus exécrable qu'entendirent jamais les grands manguiers des cours de notre lycée. Comparés à son langage, les mots gascons de M. Doze étaient presque termes d'académie. A propos du gaz hilarant, M. Landes nous racontait une fois que les arracheurs de dents, au temps des foires de son jeune âge, ne se servaient pour toute anesthésie que de la musique des ménétriers de leur carriole. Il avait assisté à une terrible opération au cours de laquelle la musique qui devait couvrir les cris du patient n'avait pas joué à temps. « Le malheureux poussa des cris épouvantables, s'écria à la fin de son anecdote le professeur Landes... Le malheureux poussa des cris épou-van-ta-bles et l'opérateur fut tué. » Comme nous regardions surpris notre maître, nous demandant pourquoi était mort si soudainement l'opérateur en question, le professeur éclata d'un bon rire et d'une voix tonitruante : « Pas tué, mais thué. L'opérateur fut-thué. »

Nous comprîmes, mais un peu tard, que la foule avait *hué* le malheureux arracheur de dents.

Par tout ce qui précède, le lecteur s'est rendu compte qu'à part ses beaux cheveux et ses yeux merveilleux, le professeur Landes donnait un peu l'impression d'un habitué de restaurant de deuxième classe au Quartier Latin et que rien ne révélait — sauf bien entendu ses extraordinaires yeux — chez le professeur de Saint-Pierre, un tempérament d'artiste.

Or, c'est à ce méridional à l'accent abominable que s'adressa un jour, pour la plus extraordinaire des requêtes, le petit élève de seconde ou de rhétorique que j'étais alors.

Il faut vous dire qu'à l'époque à laquelle je fais allusion, notre deuxième Revue : *Le Colibri,* paraissait chaque samedi et que j'avais écrit pour elle une *Légende de Provence.* C'était une adaptation, en prose française, tirée d'un poème anglais, *A Legend of Provence* d'Adélaïde-Anne Procter, auteur de *Legends and Lyrics,* un ouvrage qui avait appartenu à ma mère. Le petit Antillais qui n'avait pas encore vu sa chère France l'imaginait adorablement belle, car il l'entrevoyait sans cesse à travers le prisme de la mer et de l'imagination. J'avais raconté, à l'instar de la poétesse anglaise, dont le recueil avait été préfacé par Charles Dickens lui-même, les amours du Chevalier blond et d'une petite nonne d'un couvent de Provence. C'était une histoire très honnête : la sainte Vierge prend la place de la nonne absente et les religieuses du couvent ne s'aperçoivent de rien.

Il me fallait une chanson du terroir. Je savais que nos contes créoles ont tous une jolie chanson. Il me fallait, à tout prix, quelques mots de provençal ou de gascon que je mettrais, en bonne place, dans le coin le plus sentimental de ma légende. Ce n'est pas à M. Doze, ni au professeur-agrégé M. Aniart qu'il fallait demander de m'aider. Ils m'auraient reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

Le gascon M. Doze avait une manière à lui de gronder les élèves pensifs. « Regardez-moi ça, on dirait que

ça pense! » Vous qui avez connu M. Doze « en état de crise » au cours d'une classe de mathématiques, vous vous imaginez sans peine ce que j'aurais pris pour... ma légende. Je devais à M. Cochin une interprétation merveilleuse de quelques-uns des plus beaux vers de la *Nuit de Mai,* d'Alfred de Musset :

> Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
> La biche le regarde, elle pleure et supplie;
> Sa bruyère l'attend, ses faons sont nouveau-nés.
> Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
> Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.

Mais hélas! M. Cochin se serait moqué de moi, et de plus M. Cochin, qui avait une tête de bénédictin, prisait et sentait le tabac.

Trêve d'explications! Je pris mon courage à deux mains et, à la fin d'une classe de chimie, étant resté seul avec mon maître, qui devait devenir, en 1902, une des proies du Volcan, je le priai avec des mots maladroits et timides de me dire quelques paroles d'une chanson gasconne ou provençale. Certes, l'accent de M. Landes révélait une origine méridionale, mais je n'ai jamais su si mon cher maître venait d'un village de Provence voisin de Maillane ou s'il était de Carbon ou de Castel-Jaloux. Les grands yeux bleus m'avaient fait espérer que leur auteur n'avait pas oublié les belles chansons de son enfance.

Ah! que je fus bien accueilli ce jour-là par le cher homme, aussi timide que l'élève qui s'adressait à lui. Non seulement il me dit deux vers en langue occitane, mais, très mélodieusement, il me les chanta. Nous étions seuls, comme je l'ai déjà dit, dans la classe de chimie pleine de gaz mal odorants.

> El Rossignol s'en est allat, quallo tristesso!
> El Boussacie porto lou deuil del Rossignol.

Il me donna, dans son terrible français la traduction des vers patois : *Le Rossignol s'en est allé, quelle tristesse! Le Bouvier porte le deuil du Rossignol.*

Je me souviens très distinctement, après tant d'années

et cela avec la plus grande émotion et la gorge serrée, qu'alors que M. Landes me chantait les deux vers du poème occitan, ses grands yeux bleus étaient devenus soudain plus vastes et plus humides.

Cet homme, qui n'était pas marié et dont les immenses prunelles bleues étaient ce jour-là humectées par les larmes de la Nostalgie, a dû tout à coup revoir son lointain pays, évoquer une vallée du sud de la France, en octobre, quand les feuilles des peupliers sont d'or et que vers d'autres climats partent les hirondelles et les palombes. Il a dû revoir en rêve, ce jour-là, rappelé par les notes de la chanson, le cher pays de France, « berceau de son heureuse enfance », ce pays qu'il avait quitté pour aller instruire de petits coloniaux au cœur vibrant. Avait-il eu, ce jour-là, le pressentiment qu'il ne devait jamais plus revoir la terre bien-aimée?

Ce jour-là, je reçus, sans le savoir, le baptême du Félibrige, un baptême ou le principal officiant n'était ni Mistral, ni Aubanel, mais un professeur de science, venu du Midi, qui portait dans son cœur un jardin secret, où fleurissaient l'églantine et la clématite de la poésie pure. J'ai pu devenir très récemment un adorateur de la Beauté Anglaise, d'une Beauté pareille à celle que Shakespeare a chantée dans ses « sonnets » immortels. Mais depuis mon départ pour la terre de France jusqu'à mon retour aux Antilles, ce culte de Toulouse, de Clémence Isaure, cette adoration de Magali, de Mistral, des poèmes de Jean Froment que je ne comprenais pas tout à fait, mais dont j'aimais murmurer les vers :

Et sa bouco ero une ciretjo
Que n'auriou pas gafat digun,
Mes ount lous poutous, un per un,
Scrioun tombats, commo la pletjo!

à quoi puis-je attribuer cette tendre complaisance pour la Terre d'Oc et sa flore privilégiée, ma prédilection pour l'Ariège, les Pyrénées, Montauban et Carcassonne, sinon à ce baptême reçu à Saint-Pierre de la Martinique, à la fin d'une classe de chimie?

Cher professeur Landes! venu de la terre occitane comme d'autres maîtres « intrépides et courageux — qui avaient quitté leur grande Patrie, affronté les mers, les risques d'un long voyage, l'inconnu des îles qu'on leur représentait alors comme peuplées de trigonocéphales, infestées des plus terribles maladies », nul n'a eu le privilège de prononcer pour vous une oraison funèbre, et cela pour la bonne raison que vous n'avez pas eu de tombe, — le volcan de la Montagne Pelée ayant brisé toutes les lois en existence à la Martinique lors de son terrible règne, et vous ayant volatilisé dans sa nuée ardente.

Mais qu'il me soit permis de vous envoyer, par delà les vastes distances inconnues des pauvres hommes, un hommage bien affectueux et bien enthousiaste, — malgré l'âge et la maladie, — un hommage où tout mon cœur brûle comme un calel de Castelnaudary, de Toulouse ou de Maillane, pour cette adorable minute ou sous la lueur si émouvante de vos vastes yeux bleus — de vos yeux si rares en pays d'Oc — vous me chantâtes les deux vers si poignants d'une chanson ancienne, qui vous firent revoir soudain la terre de France, la douce terre immortelle de vos Aïeux.

Que les petites herbes des Antilles, ô vous qui n'avez pas de tombe — fleurissent secrètement la place où sont enterrés vos pauvres os, et que les colibris, ces joyaux ailés de l'azur, les visitent souvent, cher professeur aux grands yeux bleus si profonds et si tristes, cher professeur de Science qui, consulté par le gouverneur, après la première éruption du Mont Pelé, aviez, paraît-il, décerné un brevet d'aménité au terrible volcan qui devait quelques jours plus tard anéantir Saint-Pierre et ses habitants et asphyxier tous les maîtres et tous les élèves de notre cher lycée!

DANIEL THALY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Chroniques de Jean Molinet publiées par Georges Doutrepont et Omer Jodogne, tome I (1474-1488); t. II (1488-1506); t. III (Introduction, glossaire, index), Collection des anciens auteurs belges, Bruxelles, Palais des Académies. — Jean Marchand : *Hypothèse sur la quatrième édition des Essais de Montaigne* (1587), Bordeaux, imprimerie Taffard. — Rabelais : *Gargantua*. Lithographies de Schem. Avec une préface et des résumés explicatifs de Pierre Huguenin, un glossaire et des notes de Louis Perceau, Dijon, Henri Pasquinelli. — Héron de Villefosse : *Vercingétorix*, imagé par Jean-Jacques Pichard, Libr. Gründ. — Héron de Villefosse : *Louis XI*, imagé par Jacques Liozu, Libr. Gründ. — Robert Burnand : *Charlemagne*, imagé par Pierre Luc, Libr. Gründ. — Robert Burnand : *Richelieu*, imagé par Pierre Noël, Libr. Gründ. — Revues.

Publiant les **Chroniques de Jean Molinet,** MM. Georges Doutrepont et Omer Jodogne, pris d'un scrupule de conscience, se demandent s'ils ont bien le droit de comprendre l'œuvre de cet écrivain du XVe siècle dans la *Collection des anciens auteurs belges*. Il vivait, en effet, et il besognait de la plume à une époque où nul ne songeait qu'une nation belge pût se constituer un jour. Il était né, en l'an 1435, à Desvres, bourgade du Boulonnais, il habita, pendant la plus grande part de sa vie, Valenciennes, bourgade et cité qui ont été annexées à notre pays. D'autre part, il rédigea en français ses proses et ses vers. Il aurait droit, en conséquence, à des lettres de naturalité françaises.

Cependant, ce qui importe le plus, c'est que nous possédions une bonne édition, c'est-à-dire une édition sans fautes des *Chroniques,* document précieux pour l'histoire politique, littéraire et sociale du duché de Bourgogne au XVe siècle. Or, nous ne la possédions pas encore. En 1827-1828, J. A. Buchon avait tenté de nous la donner en cinq volumes pleins d'erreurs de lectures et de phrases inintelligibles. MM. Doutrepont et

Jodogne font grand grief à leur prédécesseur de son insuffisance et de sa légèreté. Peut-être ne songent-ils pas assez qu'à l'époque où Buchon s'évertuait à établir ses textes, la science et la critique historiques naissaient à peine. Elles ont fait de grands progrès depuis, acquis une méthode et subi des disciplines.

MM. Doutrepont et Jodogne ont profité des expériences malheureuses d'autrefois et aussi des lois rigides qui règlent maintenant la publication et l'exégèse des écrits anciens. Cela leur a permis de nous fournir, avec toutes sortes de garanties d'exactitude, les curieuses et attachantes proses de Jean Molinet.

Celui-ci a été l'objet d'importantes études qui ont contribué à le sortir de l'ombre (Pierre Champion : *Histoire poétique du* XVe *siècle,* 1923; Noël Dupire : *Jean Molinet. La Vie. Les Œuvres,* 1932). De ces études, il ressort que l'homme se maria, eut, de son épouse, entre autres enfants, un fils, Augustin Molinet, qui recueillit et mit en ordre les textes épars des *Chroniques,* et que, devenu veuf, il entra dans les ordres et fut élu chanoine de Notre-Dame de Valenciennes. Il affectionnait cette dernière ville qu'il nommait, en son parler ingénu, « le Val doux et fleuri, le Val des Amours ».

Il ne semble pas avoir été homme de grande austérité, méprisant les joies du monde, mais plutôt clerc enclin à l'optimisme. Deux de ses portraits, l'un figurant dans un manuscrit historié de miniatures, l'autre sur un panneau, le montrent, à deux périodes de son existence, également laid, le poil noir dans le premier, roux dans le second, les yeux gris bleu, la face déparée par un nez massif et des lèvres lippues, revêtu d'une robe mauve dans l'un, noire dans l'autre.

Il avait fait, à Paris, d'assez solides études et conquis le parchemin de maître ès arts. Après un long séjour dans cette ville, il la quitta pour s'attacher au service de Philippe le Bon dont il reçut les libéralités (1462). Il commença dès lors à célébrer, en des poésies de circonstance, la gloire des ducs de Bourgogne. Ami, élève et collaborateur de Georges Chastellain, historiographe de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire, il le remplaça, à sa mort, dans ses

fonctions (1475). Il avait reçu de ce maître écrivain d'utiles exemples et leçons qu'il s'efforça de mettre en pratique.

Charles le Téméraire trépassé (1477), Jean Molinet garda son emploi auprès du duc Maximilien et, celui-ci disparu à son tour, auprès de Philippe le Beau. Sans doute, avait-il acquis quelque estime, pour ses œuvres de grimaud, à la cour de Bourgogne. D'après les recherches de MM. Doutrepont et Jodogne, il touchait de maigres gages n'excédant pas deux cents écus par an, souvent payés avec beaucoup de retard. Parfois il attrapait quelque gratification supplémentaire. Il fut anobli en l'an 1504, après une longue carrière de panégyriste dont on surprend surtout les exagérations de plume dans ses poésies posthumes (*Les faictz et dictz de feu de bonne mémoire maistre Jehan Molinet, contenans plusieurs beaulx traictez, oraisons et champs royaulz*, 1531).

Il commença ses *Chroniques* dès son entrée en fonction d'historiographe. Elles embrassent une période de 32 années (1474-1506). Elles avaient pour unique dessein de transmettre à la postérité « les faits notables, prouesses et autres vertus dignes de mémoire » des ducs de Bourgogne qu'il servait avec zèle; en réalité, elles s'étendent bien au delà des limites de la Bourgogne et elles nous apportent des vues sur toute l'histoire du temps que leur auteur a pu comprendre et englober. L'homme ne s'est pas borné d'autre part à peindre le milieu de la cour; il a aussi fourni des témoignages sur les mœurs de la bourgeoisie et du peuple contemporains.

MM. Doutrepont et Jodogne ne semblent pas professer une admiration grande pour la culture, le talent, l'impartialité de Jean Molinet. Celui-ci, à leur sens, était bon latiniste, manifestait quelques connaissances d'histoire et de littérature anciennes; il se plut aux citations de textes à la façon des rhétoriqueurs auxquels on peut le rattacher; mais il ne fut jamais grand clerc et son érudition apparaît plutôt faite de clinquant que de science réelle. Il révèle de même, de-ci, de-là, quelque goût pour certains arts, la musique en particulier, sans cependant témoigner de tendances véritables d'artiste. De plus, il prit sans nul doute, au contact des hommes de guerre, quelques notions de science militaire.

Jean Molinet écrivait au jour le jour. De là, le décousu de

ses *Chroniques*, leur manque d'unité, l'absence de transitions entre des passages composant tantôt de courts chapitres, tantôt des chapitres de longueur démesurée. Il a visiblement utilisé, pour construire certains d'entre eux, des documents, des relations, des pièces diplomatiques dont il avoue d'ailleurs avoir pris « la substance en gros », mais dont il inséra, en réalité, dans son texte, de massifs extraits.

MM. Doutrepont et Jodogne accordent cependant à leur personnage quelque souci de vérité, la volonté de s'informer avec soin et de contrôler ses informations. Jean Molinet, ajoutent-ils, a d'autre part beaucoup vu; il a été bien placé pour pénétrer bien des mystères; mais il n'a pas toujours voulu ou pu écrire avec indépendance. Il fut souvent partial, souvent aussi impartial. On est assez étonné de rencontrer, dans ses narrations, des blâmes pour ses maîtres et, surtout, une certaine admiration pour Louis XI, leur ennemi majeur.

Nous ne pouvons suivre MM. Doutrepont et Jodogne dans tous les méandres de l'étude qu'ils consacrent aux *Chroniques*. Disons que, pour établir le texte qu'ils nous en offrent, ils ont vu avec un soin rare les vingt-sept manuscrits qui en subsistent et choisi, comme le plus sûr, le manuscrit n° 5438 de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Les *Chroniques* furent connues, après la mort de leur auteur, par les copies qu'en firent faire Marguerite d'Autriche et, sans doute, d'autres grands seigneurs, copies qui enrichissent actuellement les Bibliothèques belges et françaises. Elles furent certainement fort lues et fort appréciées. Lemaire des Belges, humaniste de qualité, envisageait Jean Molinet comme « le chef et souverain de tous les orateurs et rhétoriciens de notre langue gallicane ». Ce n'est pas un mince éloge. En fait l'œuvre de Jean Molinet doit être considérée comme un des documents les plus précieux, d'ordre historique, venu du moyen âge. Malgré ses faiblesses, ses insuffisances, ses erreurs, elle nous renseigne généreusement sur une période qui, sans elle, resterait pleine d'une obscurité que les mémoires d'Olivier de La Marche et de Commynes n'éclaireraient qu'à demi.

MM. Doutrepont et Jodogne ont éliminé de leur texte les notes historiques et bibliographiques. Ils se sont bornés à y ajouter les variantes contenues dans divers manuscrits, un

glossaire et un index alphabétique qui rétablit, dans leur réalité, les noms de lieux et de personnes souvent estropiés par le chroniqueur.

Après avoir fourni des renseignements peut-être trop succincts sur l'importante publication de MM. Doutrepont et Jodogne, passons aux brochures. Elles sont souvent aussi importantes que les gros volumes, car elles contiennent d'ordinaire des documents nouveaux. M. Jean Marchand en a mis en circulation plusieurs au cours des dernières années. Nous les aurions volontiers signalées si la place ne nous manquait pour tenir une gazette complète des lettres. Toutes concernaient les **Maximes** de La Rochefoucauld. L'une (1), nous apportait l'histoire fort pittoresque d'une édition inconnue de ces *Maximes,* entreprise par le professeur Pierre-Philippe Herbert d'après un manuscrit en sa possession, actuellement conservé à la bibliothèque de Vitry-le-François, édition qui, en définitive, ne fut pas livrée au public. Une autre (2) contenait la seule étude valable qui ait été consacrée aux quatorze manuscrits subsistants des dites *Maximes.* La troisième (3) nous faisait le présent inattendu de trente-trois *Maximes* découvertes dans les *Nouvelles Œuvres meslées de Monsieur de Saint-Evremont* (1700) dont 17 présentant des variantes notables avec le texte définitif de La Rochefoucauld et 16 pouvant être considérées comme nouvelles.

M. Jean Marchand est un chercheur patient et heureux. Il témoigne d'une érudition sûre et d'une intelligence pénétrante. Ses examens de textes sont conduits avec méthode. Il se plaît à résoudre de difficiles problèmes de bibliographie. Sorti de l'œuvre de La Rochefoucauld, il vient de s'attacher à celle de Montaigne. On sait peut-être que celle-ci offre un mystère qui n'a pas été éclairci, le mystère de la quatrième édition des *Essais.* L'édition originale et la seconde édition de cet ouvrage parurent à Bordeaux en 1580 et 1582 sous la marque de l'imprimeur Millanges; la troisième en 1587 à

(1) Jean Marchand : *Une édition mort-née des Maximes de La Rochefoucauld. L'édition Herbert* (1865), Paris, Giraud-Badin, 1934, in-8°.

(2) Jean Marchand : *Les Manuscrits des « Maximes » de La Rochefoucauld. Histoire, classement et description,* Paris, Giraud-Badin, 1935, in-8°.

(3) Jean Marchand : *Des « Maximes » insoupçonnées de La Rochefoucauld...,* Paris, Giraud-Badin, 1936, in-8°.

Paris chez Jean Richer; la cinquième en 1588 à Paris chez Abel L'Angelier. Y eut-il ou n'y eut-il pas une quatrième édition? M. Jean Marchand, ayant eu connaissance de trois exemplaires des *Essais* sans titres et possédant de son côté un exemplaire dont le titre est porté à la main, pense que ces exemplaires, provenant d'une réimpression du texte de 1587, devaient appartenir à une quatrième édition que Richer se proposait de lancer avec un titre postdaté et qu'il ne lança pas ayant appris que Montaigne préparait une nouvelle version de son œuvre. Abel Langelier, connaissant les intentions de son confrère, aurait alors porté, sur sa propre édition de 1588, la mention : 5e édition. L'Hypothèse est vaisemblable, mais elle ne satisfait pas pleinement l'esprit.

M. Jean Marchand connaît aussi bien que nous, en effet, les effarantes négligences et erreurs des imprimeurs d'autrefois. Il se peut donc que Langelier ait inscrit 5e édition sur le titre de son volume par inattention pure et simple. Le problème d'une édition absente s'est aussi posé pour les *Satires* de Boileau qui furent publiées sous le contrôle du poète. Personne n'a jamais découvert la 3e édition de cette œuvre dont le libraire Barbin exploitait cependant exclusivement le privilège. *Errare humanum est.*

Une réimpression in-4° du **Gargantua** de Rabelais, lancée récemment, semble avoir été faite surtout pour contenir une cinquantaine de planches en lithographie de M. Schem, lequel a interprété avec beaucoup de pittoresque, un certain goût de la réalité, un certain sentiment aussi de la vie passée, les chapitres gaillards de l'écrivain. On trouve dans ces planches nombreux moines en postures lubriques, maintes ribaudes dévoilant avec astuce leurs charmes secrets, des « panerées de tétons » et de fesses. Spectacle assurément réjouissant. M. Louis Perceau a ajouté un docte glossaire à la prose de Me Alcofribas. M. Pierre Huguenin, préfacier du volume, voit en Rabelais un personnage « plus inconvenant qu'immoral ». Il cherche des « circonstances atténuantes » à son inconvenance. C'était, ajoute-t-il, un « carabin en goguettes » qui se « vautrait dans la fange et la boue, mais sans jamais cesser de regarder le ciel ». Voilà une drôle de façon de juger le plus admirable de nos humanistes. Belles étrennes néanmoins pour

un épicurien que ce livre où l'illustrateur semble avoir un peu trop donné à la chair la primauté sur l'esprit.

Pour les étrennes des enfants, MM. Héron de Villefosse et Robert Burnaud viennent d'écrire quatre volumes de qualités égales, consacrés à l'histoire de **Vercingétorix, Louis XI, Charlemagne** et **Richelieu.** On ne saurait trop les louer de tenter d'aiguiller vers les grandes figures de notre passé les imaginations puériles à une époque où les éditeurs les plus importants font une si fâcheuse besogne pédagogique dans leurs publications du 1er janvier. C'est, en effet, faire fâcheuse besogne que de donner en pâture à de jeunes cerveaux les cabrioles grotesques et les clowneries de personnages chimériques, hideux, déformés, sous l'enveloppe desquels on ne reconnaît aucune forme humaine ou animale. Les enfants prennent peur devant ces êtres monstrueux ou bien ils ne comprennent pas. Une telle conception du livre enfantin nous vient d'Amérique. Nous empruntons à l'Amérique généralement tout ce que celle-ci engendre d'absurde ou de ridicule.

Les ouvrages de MM. Héron de Villefosse et Robert Burnaud, écrits dans une langue simple, contiennent des biographies exposées avec clarté dans le cadre des événements généraux. Ils sont illustrés par MM. Jean-Jacques Pichard, Jacques Liozu, Pierre Luc, Pierre Noël, artistes de talent, de belles planches en couleurs qui ont le mérite de restituer avec intelligence les costumes, les décors et par suite, l'atmosphère des temps révolus.

Revues : *Revue de littérature comparée,* octobre-décembre 1937. De M. C. Looten : *Rapports littéraires entre la Néerlande et l'Espagne;* de M. F. Baldensperger : *Retour à Ellenore ou légende et vérité en histoire littéraire;* de M. L. Portier : *Le thème de la mort chez Léopardi;* de M. R. Hughes : *Une étape de l'esthétique de Baudelaire : Catherine Crowe;* de M. P. Courtines : *Some notes on the dissemination of Bayle's Thought in Europe;* de M. P. Hazard : *Note sur la connaissance de Locke en France;* de M. J. Eggen van Terlan : *La Princesse M.-A. de Hohenzollern-Hechingen et le roman « la comtesse d'Isembourg »*; de M. G. Bonno : *Lettre inédite d'un correspondant parisien de John Wilkes;* de M. F. Prescott

Smith : *Washington Irving on French Romanticism;* de M. E. Drougard : *Villiers de l'Isle-Adam et Bjorstjerne Bjornson;* de M. J. Triomphe : *Zola collaborateur du Messager de l'Europe.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et curieux*, 15 novembre 1937. De M. René de Vivie de Régie : *Napoléon catéchiste;* de M. M. A. : *Séminaire de St-Magloire à Paris;* de M. Lamoureux : *Voyage autour de ma chambre* [de Xavier de Maistre; bibliographie]; de M. Dumas de Rauly : *Le chanoine Docre;* de Erica : *Baron de Besenval.* — 30 novembre 1937 : De M. Auguste Fontan : *La puce dans les proverbes;* de M. Lamoureux : *Le chevalier Bayard* (sur sa sépulture).

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Jules Romains : « *Les hommes de bonne volonté* », *Mission à Rome*, — *Le drapeau noir*, Flammarion. — Henri Mazel : *Le Serment*, G. Peyre. — Marie-Louise Pailleron : *L'affaire de West-Port*, Albin Michel. — Marcelle Vioux : *Anne de Boleyn*, Fasquelle.

Voilà paraître, aujourd'hui, les tomes XIII et XIV des « Hommes de bonne volonté », l'œuvre cyclique de M. Jules Romains : **Mission à Rome** et **Le Drapeau noir.** S'il a, d'un côté, pour limite extrême la nouvelle, peut-être le roman ne doit-il pas, dans un autre sens, dépasser une longueur raisonnable, ni multiplier à l'excès les personnages, pour garder ses qualités propres. Il semble qu'il les perde en s'étendant au delà d'une certaine mesure (à la vérité variable), surtout en ne maintenant pas, par compensation, un contact étroit avec un protagoniste ou un *héros* central; et qu'il tienne plus, alors, des mémoires ou de l'histoire, que du récit... Pour le retrouver, il faut extraire des parties, des morceaux de la masse d'événements et de documents présentée par l'auteur : l'anecdote de *Manon*, par exemple, des « Mémoires d'un homme de qualité », l'aventure de Swan ou celle de Charlus d'*A la recherche du temps perdu*... Le lecteur aime à s'attacher à un individu, et il est rebelle, à coup sûr, à la fiction qui lui présente des personnages à éclipses. De retrouver, de temps en temps, ceux auxquels il s'intéressait, ne le console pas de les avoir un moment perdus... (Aussi bien, M. Jules Romains fait-il des résumés des actes des siens, depuis qu'il les a abandonnés; mais le procédé tient

un peu de l'escamotage; il laisse au lecteur l'impression d'avoir été frustré...) D'autre part, la paresse ou la distraction de celui-ci l'empêche de souder tant d'épisodes épars; et même quand elles se recomposent dans sa mémoire, ces péripéties fragmentaires y demeurent imprécises ou confuses; elles lui causent un sentiment d'insatisfaction. La rêverie à laquelle il peut, en revanche, s'abandonner, lui laisse le regret d'une réalité qui lui échappe, celui, aussi, de n'avoir pas subi, comme il le souhaitait, l'ascendant de la volonté de l'auteur, cette sorte de magie qu'il lui eût imposée en se concentrant... Ceci dit, et pour en revenir à M. Jules Romains, j'avouerai que j'ai pris mon parti, une fois pour toutes, de ne point demander aux « Hommes de bonne volonté » ce que j'attends, d'ordinaire, d'un roman, et de jouir sans arrière-pensée du plaisir qu'ils me dispensent. Il est de la qualité la meilleure et singulièrement stimulant pour l'intelligence. Cette œuvre, qui a un peu le caractère d'une encyclopédie animée ou *vivante*, compose une « somme », en effet, où entrent comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, les éléments les plus différents, les plus imprévus. « Les Hommes de bonne volonté » tiennent de l'histoire, et déroulent une suite d'essais, illustrés d'exemples d'un puissant relief, sur toutes les questions susceptibles de solliciter la curiosité de l'esprit : essais psychologiques et physiologiques, littéraires, artistiques, scientifiques, politiques, sociaux, etc... et qui vous font parcourir, avec le sentiment d'un élargissement, à la vérité prodigieux, toute la gamme des connaissances et des sensations, de la trivialité à la transcendance. Cette fois, M. Jules Romains nous emmène à Rome, où l'abbé Mionnet est envoyé en mission par Poincaré pour démasquer la politique de Merry del Val; et il nous révèle les intrigues, les tâtonnements confus, les vaines hésitations, plutôt, d'où sortira la guerre. Lénine entre en scène, et l'assassin Quinette reparaît sous les traits de Landru. Comme nous avions vu, précédemment, composer un poète, qui ressemblait à M. Paul Valéry, nous voyons cette fois un peintre, qui ressemble à M. Picasso, à moins que ce ne soit à M. Picabia, s'abandonner à son démon... C'est très savoureux. Jallez et Jerphanion (les deux amis qui nous présentent, chacun, un des aspects de

M. Jules Romains) s'entretiennent de la science, en des termes que devraient méditer bien de nos présomptueux contemporains. Un chien, de notre connaissance, vadrouille dans les rues de Paris; et voici l'évocation de Londres, la ville tentaculaire; des pages admirables (on dirait du Michelet revu par Taine et Fustel de Coulanges) sur le paysan de France et sur la France... Le mystère (ce qu'on appelle l'*occulte*) est invoqué — le pauvre, à qui notre littérature fait si peu de place; et la psycho-physiologie d'une femme « à passions », définie. Sujet exceptionnel; car la femme, en général, a trop peu d'imagination pour rivaliser avec l'homme en extravagances, poursuites chimériques, dans le domaine de la sexualité. Elle est plus saine, étant moins compliquée. Je ne sais si je relirai jamais « Les Hommes de bonne volonté », de bout en bout; mais je suis bien sûr d'y revenir; de temps en temps, d'en ouvrir un tome au hasard, avec la certitude de puiser dans ma lecture une précieuse excitation, d'en tirer un plaisir rare et que n'émoussera pas l'habitude.

M. Henri Mazel, qui a réalisé ce tour de force d'évoquer, en une série de romans, les grandes époques de notre histoire, a déjà publié, de cette œuvre en majeure partie encore inédite, *Le Choix d'un amant* (sur l'ancien régime) et *les Ides de Mars* (où il confronte César et Vercingétorix). Puisant au hasard dans la masse imposante de ses manuscrits, il nous donne, aujourd'hui, **Le Serment** où revivent les années (1848-1852), qui précédèrent le coup d'Etat du prince Louis Bonaparte, le futur Napoléon III. M. Jules Romains ne craignait pas, dans les deux derniers tomes de ses « Hommes de bonne volonté », de faire parler Poincaré, Jaurès, Merry del Val, Lénine et Guillaume II, tout comme, Alfred de Vigny, Cinq-Mars, Louis XIII et Richelieu; Victor Hugo, Danton, Robespierre, Marat... C'est dans la tradition même du roman historique, qu'il faut distinguer de l'histoire romancée. J'ai déjà dit qu'il y a plusieurs façons, pour l'écrivain d'imagination, de se comporter vis-à-vis des personnages célèbres. Je penche pour celle qui consiste à reléguer les dits personnages au second plan, et à attribuer les premiers rôles à des individus obscurs ou de toutes pièces inventés. Mais l'essentiel demeure de respecter, autant que faire se peut, sinon la

vérité, du moins la vraisemblance. Aussi bien comme il s'était proposé de nous initier, non seulement à la politique, mais à la psychologie du coup d'Etat de 1852, était-il difficile à M. Mazel de ne pas nous donner l'intime pensée de l'auteur de celui-ci. D'autre part cependant, ce sont des individus qu'il a créés pour les besoins de la cause — notamment une certaine actrice nommée Fortunata, dont il fait la maîtresse du prince Président — qui mènent le jeu dans son récit. Il charge trois jeunes hommes d'incarner les opinions et de reconstituer le « climat » idéologique de l'époque. Son héroïne joue un peu, vis-à-vis du futur empereur, le rôle que rêvait de tenir Mme de Staël auprès du petit Corse. Elle n'a guère plus de succès que son illustre devancière. Elle meurt, en effet, autant de s'être vu préférer la Montijo que de n'avoir pu convaincre de « son devoir » Louis Bonaparte... Elle fait appel à sa conscience républicaine, et pour apaiser celle-ci, ce n'est pas trop de la conjonction de Morny, de Persigny et de Barjac (l'un des trois jeunes hommes imaginés par M. Mazel). Dirai-je que je m'étonne des scrupules du prince Président, encore plus de l'indignation que son acte de force a soulevée? Que sont, en vérité, tous les changements de régime, sinon le résultat d'une violation de la loi? Qu'ont fait d'autre que s'arroger des droits qu'ils n'avaient pas les Conventionnels quand ils ont décapité Louis XVI et proclamé la République? Ils représentaient la Nation? Le bon billet! Les trois quarts des Français étaient royalistes en 93, et l'on peut toujours s'arranger pour avoir l'air de représenter la Nation. Seul, un Victor Hugo, dont M. Mazel, qui l'admire, fait une manière de caricature, par parenthèse, rien qu'en lui mettant ses propres phrases dans la bouche, seul ce vaticinateur libéral pouvait parler sans rire des droits sacrés du peuple à décider de son destin. Que pense le peuple sinon ce qu'on veut qu'il pense? Et quand un individu a une tumeur maligne, est-il raisonnable que le chirurgien lui demande s'il doit l'opérer?... Il y a des cas où — comme le disait élégamment une voix socialiste autorisée, et qui n'était pas celle du ministre des loisirs — il faut mettre « la légalité en vacances »... Mais pour le roman de M. Mazel, son principal mérite est de nous donner une vue objective de l'état des

esprits, en général, et de celui de Louis Bonaparte, en particulier, à la veille du 2 décembre. *Le Serment* est un récit spirituel, coloré, alerte d'une vivacité surtout remarquable dans le dialogue (et qui nous rappelle que son auteur est un homme de théâtre). Cet homme a tout lu, sait tout de son sujet. Est-ce œuvre de vulgarisation qu'il a faite? J'en connais peu, alors, de plus attachantes et qui révèlent une intelligence mieux avertie.

Nous sommes plus près que du roman historique, de l'histoire tout court, ou du « récit historique » — comme dit M. Francis Ambrière — avec **L'Affaire du West-Port** par Mme Marie-Louise Pailleron; de l'histoire romancée avec **Anne de Boleyn** par Mme Marcelle Vioux. Ce que Mme Pailleron nous conte, en effet, c'est le procès tout ensemble affreux et burlesque qui, en 1827, révéla aux habitants d'Edimbourg, épouvantés, la série de crimes commis par quatre gaillards, deux hommes et deux femmes, lesquels s'étaient mis dans leurs dures caboches de gagner leur vie en fournissant de « sujets » la table de dissection du chirurgien Knok. Au lieu de violer les sépultures et d'en exhumer les cadavres, à la façon des misérables qu'on appelait des *résurrectionnistes* (Mme Pailleron écrit *résurrectionistes,* avec une *n,* pour s'approcher davantage du mot anglais), nos monstres étouffaient purement et simplement les pauvres gens que leur mauvaise chance faisait échouer dans le bouge qu'ils tenaient et ils portaient, presque tièdes encore, leurs victimes à l'amphithéâtre, où ils les échangeaient contre dix livres... Rien de plus sordide que le cadre où se perpétraient ces crimes, de plus sinistre que les circonstances qui les entouraient, et qui composent une atmosphère spécifiquement britannique. Nous sommes plus près, ici, il est vrai de Daniel Defoe et de Hogarth que d'Eugène Sue; mais l'imagination des auteurs de *Moll Flanders,* de *La rue au gin* et des *Mystères de Paris* est dépassée par la réalité. Ce qui ne saurait s'inventer, au surplus, c'est l'insensibilité totale de ces brutes nordiques, la dignité archaïque et le pharisaïsme, plus candide, peut-être, qu'hypocrite, des juges emperruqués qui eurent à les juger... Mme Pailleron a eu le tort, il me semble (mais il fait honneur à ses sentiments) de ne pas laisser les

faits parler tout seuls. Elle n'a pu contenir la révolte de son intelligence et de sa conscience et cela nuit à son humour. Les sarcasmes que son indignation lui arrache à chaque instant contre l'absurdité de la loi écossaise, les réflexions que lui inspire sa répugnance pour les criminels affaiblissent quelque peu l'impression de bouffonnerie macabre qu'inspire son récit. Mais sa documentation est scrupuleuse, son souci de vérité constant, et il faut lui savoir gré de l'extraordinaire voyage qu'elle nous fait faire, et qui, si près de nous qu'il soit, dans le temps et dans l'espace, nous révèle, cependant, un monde insoupçonné.

Pour Mme Marcelle Vioux, on sait qu'elle a entrepris, voilà un certain temps, de rajeunir l'histoire en y introduisant l'agrément de la fantaisie. Elle ne la fausse point : elle l'orne, et son *Vert-Galant*, son *François Ier*, que j'ai lus avec plaisir, sont d'exactes reconstitutions qu'elle a voulu animer en recourant à ses dons de romancière. Plus que par l'ornement de la mise en scène, c'est par l'usage des conversations, du dialogue, qu'elle révèle son intervention ou son invention. Aussi son **Anne de Boleyn** reste-t-elle vraie dans l'ensemble, sinon pour l'essentiel. Cette séduisante demoiselle, élevée à la Cour de France, et qui, pendant un lustre, joua le rôle difficile de tenir le sensuel roi d'Angleterre Henri VIII en haleine, sans lui rien accorder, fut-elle mieux ou pis qu'une ambitieuse? C'est un point qui demeure obscur, et sur lequel on peut épiloguer. Il plaît à Mme Marcelle Vioux de voir en elle une amoureuse déçue, *vierge*, et qui inspire le désir de la vengeance... Soit! Et peu importe, d'ailleurs, aux destinées de la Grande-Bretagne : ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une Cléopâtre qui eût changé la face du monde en même temps que la forme de son nez. On peut croire, cependant qu'Anne, qui mena une vie assez licencieuse avant son passage en Angleterre, ne résista si longtemps à Henri VIII que pour le faire répudier Catherine d'Aragon, et devenir sa femme, ne voulant se résigner à n'être que sa maîtresse. Mais elle déchaîne le sanglier lubrique — et d'abord à ses propres dépens. Mme Marcelle Vioux respecte les faits; et si les sentiments qu'elle attribue à son héroïne sont discutables, en revanche le portrait qu'elle brosse du Barbe-bleue britan-

nique est de qualité; il demeure conforme à l'image que l'on en connaît et qu'Holbein a si admirablement fixée dans son tableau célèbre.

JOHN CHARPENTIER.

LES POÈMES

Fernand Mazade : *Dernier Cahier des Amours*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Paul Vanderborght : *Hellade*, Editions « Labor ». — Touny-Lérys : *Au Pays de Maurice de Guérin*, « Editions de l'Archer », Toulouse. — Henri Bayvet : *Dimanche Matin*, Alph. Lemerre.

Dernier Cahier des Amours, dit le titre du récent recueil de Fernand Mazade, faisant diptyque avec le *premier cahier des amours*, qu'il publia en 1934 : les amours juvéniles, allègres, inconstantes, primesautières et volages un peu en dépit d'une tendresse sans cesse éveillée, d'une douceur souriante de fantaisie et charmante; mais, au second tome, plus de mélancolie incline le poète à donner à ses chants un ton plus grave, une nuance presque de lassitude, presque de désespoir, avant que se soit offert à lui l'amour inattendu, lui révélant que jusque-là il n'avait possédé qu'une mousse, une écume de joie; il conquiert le bonheur, souvent plus discret, imprégné à certaines heures de craintes et de tristesse, qui se fonde sur la magie sereine d'une confiance réciproque, d'un absolu don de soi, d'une suprême harmonie. La douleur, hélas! intervient, l'horreur des maladies, la mort de l'être aimé. Non; elle n'est pas morte, mais seulement transfigurée et emportée à l'écart de nos fièvres, d'où elle continue, fût-ce par le seul souvenir, à régir la vie, à y présider, à l'illuminer du sourire qui ne saurait s'éteindre de sa présence, mystérieuse, comme elle a été d'elle, et qui nous révèle, nous grandit, nous justifie à nous-mêmes.

Fernand Mazade, maître du jeu des rimes, des cadences, créateur ingénieux d'images, si abondant et divers qu'elles apparaissent comme impromptues, excelle en l'art d'exprimer, au gré des rythmes qu'il varie, combine, exalte ou délaisse selon les besoins de son exquise fantaisie, si tempérée, en ce livre-ci, de tendresse, exprime ce qu'il ressent de plus profond, de plus intime, sous le couvert d'allusions à la vie de la nature qu'il invoque ou personnifie, et il passe dans ses poèmes des souffles de brises parfumées, des chuchotements

de ruisselets sous les mousses, l'élan impétueux des jets d'eau merveilleux, le sourire des fées, le bienveillant accueil des dieux, la nuit étoilée, le jour, les heures et les instants. C'est un livre où le cœur du poète déborde de ses félicités plus encore que de ses angoisses; un livre, malgré sa fin éplorée, de lumière diaprée, d'espoir et de beauté.

Mais qu'importent ces affirmations vaines? Je citerai plutôt quelques exemples. Voici un poème intitulé *les Clés,* trois strophes de cinq vers ennéasyllabiques, qui donne, on peut dire, la clé aussi de tout le recueil :

Les oiseaux gris nichaient sur le toit.
Ils avaient pris la chambre du roi
Et la chapelle et la salle d'armes.
Avec des heurts, avec des vacarmes,
Les oiseaux gris tournoyaient en moi.

Et voici que la marche ingénue,
Le sein voilé, l'âme toute nue,
Par le chemin chamarré de vert,
Par le chemin qui vient de la mer,
Au jour tombant vous êtes venue.

Et de la tour aux vœux étoilés
J'ai dans mon cœur retrouvé les clés
En même temps qu'en un cri sans nombre,
Tous à la fois, du côté de l'ombre,
Les oiseaux gris se sont envolés.

Le poète, on le voit, manie avec une adresse juste et discrète, dans des coupes et un mouvement des vers extrêmement raffiné et savant, une succession colorée d'images inspirées comme celles du folklore ou des poètes du moyen âge. Et cependant les dieux savent s'il aime, comme il sied, loue et vénère Ronsard! Aussi se souvient-il de cet essentiel principe que « le principal point est l'invention, laquelle vient tant de la bonne nature, que par la leçon des bons et anciens autheurs ».

Ecoutons encore ces accents de résignation virile et enflée de secrète espérance, sur lesquels se ferme le livre :

Le golfe étend sur un abîme de silence
Sa triste beauté

Où ma petite nef sans voile se balance
Dans l'obscurité...

nuit où ne percent au soleil que les pâles clartés d'une ou deux étoiles tremblantes; mais dans la vapeur la lune se lève, se gonfle,

Et tandis que dans l'air cette planète allume
Des jardins dorés,
Elle trace sur l'eau, parmi l'algue et l'écume,
Les signes secrets
D'une route tranquille où mon petit navire
S'abandonnera
Pour porter ma poussière aux bords sur qui la lyre
D'Orphée expira.

Mais, bien avant ce départ, je le présage, le poète s'en souviendra; ne l'a-t-il pas écrit :

L'amour se survivra sans fin, tendre ou funeste,
Un hymne éteint résonne encor.
Jamais ne se perdront votre geste et mon geste...

Ni une parole, ni le frisson d'une haleine. Et nous verrons renaître, Fernand Mazade, nous y comptons, quelque chose comme le livre où le Florentin chantait des sonnets « dopo la morte di Madonna Laura », ou comme celui qui plus tard fut composé des sonnets de marbre et de feu qu'un autre Florentin, robuste, dans son âge avancé, adressait, selon la tradition depuis contestée, à la Marquise de Pescara, Vittoria Colonna, son idéale amante.

Paul Vanderborght a mis à profit les croisières auxquelles il prit part dans la sainte Méditerranée et la sainte Mer Egée, à travers les Cyclades de lumière pure, vers le Péloponnèse, Delphes, Athènes, et tout entière, hantante, harcelante, exaltante pour nos imaginations de poètes et nos songes de lettrés, il vous a chantée, **Hellade,** mère des savoirs humains, des ambitieuses et doctes aspirations, des souvenirs les plus beaux, et de toute cette sagesse de culture et de beauté, unique révélation qui illustre notre vie et peuple d'enchantement nos nuits de rêve et d'espoir. Ce n'est pas seule Athènes, ni seule cette

Attique aux yeux si clairs et si pleins de raison
Passionnée...

qui nous bercent « dans leur cadence de lumière », mais c'est Egine encore, Olympie, Mycènes, Paros, les îles où sonne le frais et matinal « kalimèra » des cueilleuses de violettes, et Cythère non moins que l'Acropole, et ces mille diverses impressions de l'existence à bord du navire vous emportant sous le ciel incomparable, sur les flots de la mer, vers des îles, ou vers la ville où naquit plus récemment notre cher Jean Moréas, vers Skyros,

Ile de l'Archipel, si riche de noblesse,
Fière, mais sans orgueil,
Je vous salue ainsi, de toute ma tendresse,
Ile du bon accueil...

Car la réalité moderne se mêle aux vestiges du passé proche ou lointain. La ville est altière, ses fastes sont glorieux, son apparence austère et calme :

Terre des oliviers, île des fleurs sauvages
Et des calmes troupeaux,
J'aime le sable vierge et blond de vos rivages
Caressé par les eaux...

N'est-ce là qu'il convient, avec une étreinte au cœur qui rejette et implore l'avenir, de se demander, avec l'admirable éphèbe qui dort dans ces sables son dernier sommeil :

Say, is there Beauty yet to find?
And Certainty, and Quiet kind?
Deep meadows yet, for to forget
The lies, and truths, and pain...

Paul Vanderborght a répondu à ces questions d'angoisse par les poèmes en vers et les poèmes en prose de son volume votif, où chante la Beauté et s'épanouit, passionnée, toute la noble sérénité de son âme.

Le beau poète Touny-Lérys, lui, a rejoint la pensée d'Hellas et frémi du souffle de l'éternelle beauté en conduisant, au Cayla, les pèlerins accourus pour l'inauguration du musée, en souvenir de l'auteur du *Centaure*, **au Pays de Maurice de Guérin.** Au discours par lequel il accueillit ces hôtes, il a pris soin de joindre deux beaux poèmes d'émotion discrète, contenue, où se marie à la piété pour Maurice de Guérin le

sentiment vif, un peu mélancolique, de la nature languedocienne,

Nous suivons le sentier couvert, sous les grands buis,
Et le chemin étroit qui, jusqu'à la prairie,
Se déroule parmi des fraises et des mûres.
Notre pied, quelquefois, brise la coque dure
D'une noix, et nous portons alors à nos lèvres,
Avec cet humble fruit, une douceur amère...

Voici pour quelque **Dimanche Matin,** par Henri Bayvet, un recueil à emporter à la campagne, ou sous bois. Des vers sans nulle prétention, doucement nés de la circonstance, de l'aspect des choses environnantes, de bonne humeur, mais solidement tissés, joliment chantant à mi-voix, sains et agréables. De Ville-d'Avray aux étangs de Commelle, du Bois de Boulogne à la Vallée de la Bièvre, les croquis de paysages, choisis, colorés, vivants, notent tout le charme fugace des campagnes de l'Ile-de-France; j'aurais aimé citer, par exemple, ceux qui frissonnent du songe des séjours que fit Olympio dans la maison historique des Metz, ceux qui rappellent l'inauguration du médaillon d'Albert Samain. Je trouve mieux de faire pressentir un peu le genre d'esprit narquois propre au poète, en transcrivant l'alerte et délicieux morceau, un tant soit peu railleur — (et vengeur?) — qui est joliment intitulé : *La Rime est claquée :*

D'un mal mystérieux brusquement attaquée,
Il paraît, mes amis, que la rime est claquée.
En vain Paul Valéry, Ponchon, Porché, Paul Fort,
Ont fait ce qu'ils ont pu pour retarder sa mort,
Elle est feue, et Monsieur Francis de Miomandre,
Disant : « Elle est claquée », est venu nous l'apprendre.
Mon Dieu, puisque la rime, être double et pervers,
Devait un jour finir par être en proie aux vers,
J'aurais dit : « Elle est morte », et non : « Elle est claquée ».
La noblesse à présent est bien mal éduquée!

On peut estimer aussi, n'est-ce point l'avis de M. Henri Bayvet, que, au besoin, la rime bien assénée, *claque* joyeusement au visage des diseurs de sottise?

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

La Marche Nuptiale, quatre actes de Henry Bataille à la Comédie-Française.

La Comédie-Française a repris en décembre **La Marche Nuptiale** d'Henry Bataille. Il est extrêmement opportun de se retourner de la sorte vers les époques passées du répertoire. Pourquoi les pièces que l'on jouait il y a trente ans ne sortiraient-elles pas des réserves aussi bien que celles qui ont cinquante ou soixante-dix ans, ou bien davantage? Mais comme j'ai fort peu de goût pour le théâtre de Bataille et que je pourrais même dire qu'il me fait horreur, j'essayais de me représenter quels sont ceux des ouvrages que l'on jouait d'original en même temps que les siens, que j'aurais plaisir à voir reparaître sur la scène.

Comme c'est la Comédie-Française qui me conduisait à cette méditation, il était bien naturel que mes souvenirs me ramenassent parmi les écrivains qu'elle jouait en ce temps-là. Paul Hervieu l'approvisionnait alors de succès, ne lui faisant de rares infidélités que pour offrir un rôle magnifique à quelque célèbre acteur de ses amis; à Réjane, à Sarah Bernhardt, à Le Bargy, quand celui-ci eut quitté le Théâtre-Français. Mais depuis *les Tenailles,* en 1895, jusqu'à *Bagatelle,* en 1912, il fut le type, après tant d'autres, de l'*auteur Comédie-Française* qui, dans ces dernières années, manqua si cruellement à cette Illustre Maison, ainsi que j'ai eu tant de fois l'occasion de le dire.

J'ai dans la tête encore le bourdonnement de ses succès. Je revois le triomphe de *L'Enigme* et l'admirable distribution qu'elle avait reçue : Brandès et Bartet, Paul Mounet, Le Bargy, Sylvain, car en ce temps-là la troupe Tragique jouait la comédie comme aujourd'hui la troupe comique joue la tragédie. Etrange retour des choses!

Je viens de relire la plupart des pièces de Paul Hervieu, par curiosité de savoir si l'oubli où elles sont actuellement ensevelies doit se justifier. Je ne les ai pas trouvées indignes du souvenir que j'en conservais. Comme celui de Dumas fils, dont il procède, ce Théâtre est démonstratif; mais ses démonstrations relèvent de la morale pure plutôt que de la

morale sociale ou mondaine. Hervieu, par exemple, prouve que le plus honnête homme du monde peut être conduit au crime par des mobiles dont aucun n'est répréhensible. Ou bien qu'une femme peut être contrainte à feindre le plaisir, le cœur déchiré, une heure après la mort de son amant. Ou bien encore, comme chacun sait, que les hommes sacrifient leurs parents à leurs enfants. Ces démonstrations sont effectuées au cours de drames organisés avec une remarquable habileté théâtrale, et quand la machine, une fois remontée, se met en mouvement, elle accomplit son travail rigoureux et précis, inéluctablement comme fait la fatalité elle-même. Au cours de ses tragiques exposés, l'auteur fait preuve d'une hauteur d'âme qui exige l'estime et la considération, d'un pessimisme rigoureux que la pitié tempère sans le corriger, et d'une tristesse blessée d'une noblesse parfaite. Il nous fait respirer dans une atmosphère très limpide, très intellectuelle, qui est sans aucun rapport avec la facilité des complaisances et les excès de la sensiblerie. Bien au contraire, nous nous trouvons ici dans un domaine d'intransigeante pureté, où le moindre contact impur déclasse à jamais, où une seule pensée oblique souille ineffaçablement, et les êtres d'exception qui se meuvent à cette altitude s'analysent avec minutie, comme font leurs contemporains des romans de Bourget, auxquels ils sont liés par la plus étroite parenté. On les sent nourris dans une même société, dont ils demeurent, dans la nôtre, les témoins un peu dépaysés. Notre époque est si différente de la leur que leurs façons de penser ne nous sont plus toujours intelligibles, mais le drame de leur vie, qui est parfois excessif comme un mélodrame, demeure poignant et pathétique. Les scènes en sont abordées avec une franchise méritoire et elles sont menées à leurs dernières conséquences par un esprit d'une droiture rigoureuse, qui ne songe à éluder aucune conséquence des données qu'il a une fois posées.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un effet de son très sûr métier d'auteur dramatique. On en voit peu d'aussi probe et d'aussi net. Peut-être sa technique abuse-t-elle un peu trop des intrigues parallèles, je veux dire de celles qui entraînent des personnages secondaires dans une aventure analogue à celle où se débattent les protagonistes, qu'il peut ainsi comparer

avec d'autres âmes moins travaillées par la fatalité. C'est ainsi que dans *la Course du Flambeau* plusieurs mères escortées de leurs filles semblent les ombres de l'héroïne; dans *le Dédale,* un couple d'époux divorcés se rejoint au lit d'un enfant malade, tandis qu'un autre ménage, mauvais mais point dissous, se reforme par la mort d'un enfant; dans *le Destin est Maître,* l'homme qui tuera a sévèrement jugé son domestique coupable d'un vol véniel. Mais le dessin général des drames d'Hervieu est si puissant que l'on ne prend pas garde à ce procédé un peu vieilli, que tous ses ouvrages conservent leur force d'émotion et qu'on les sent toujours capables d'émouvoir et de faire songer.

Mais on prétend que le style où ils sont écrits est si mauvais qu'il les rend inabordables aujourd'hui. C'est un peu pour contrôler cette opinion que j'ai relu si attentivement le théâtre d'Hervieu. Le style m'en a paru, bien au contraire, fort loin d'être méprisable. D'abord il n'est jamais fautif, ce qui pourrait lui créer aujourd'hui une assez belle oiginalité, si d'autres traits ne lui assuraient un intérêt moins relatif. Paul Hervieu ne peut assurément point se ranger parmi les écrivains que distinguent leur naturel et leur spontanéité. Il ne range pas les mots comme ils lui viennent, mais au contraire les ordonne selon des dessins rigoureux et secrets. Il les a choisis d'abord avec une sévère exigence et il a mis à la recherche du mot propre une persévérance qui me semble assez émouvante. Quand une femme peut dire à son mari : *C'est par expérience que je ne vous aime point, par habitude, par progrès,* je crois voir chez l'auteur qui pour elle organise cette phrase un art de peser scrupuleusement le sens des mots où ne se reconnaît pas seulement le styliste ni le grammairien, mais encore le subtil analyseur des sentiments. D'ailleurs *les Tenailles,* le drame émouvant qui me fournit cette belle citation, montre que non seulement le bon style est l'outil du psychologue, mais qu'il est aussi l'un des sûrs moyens du dramaturge. En effet, les deux premières répliques de la pièce suffisent à en établir le sujet et constituent un modèle d'exposition. *Enfin, qu'est-ce que tu reproches à ton mari? — Je lui en veux de ne pas l'aimer.* Il y a là une langue dramatique d'une densité véritablement exemplaire et

il n'a manqué à la façon de s'exprimer qu'imaginait Hervieu que des imitateurs, il n'a manqué à cet écrivain que des disciples pour qu'il puisse faire figure de maître au lieu de nous paraître comme un isolé, comme un égaré qui se perd. Toutefois cet isolé n'est point sans se rencontrer quelquefois avec des êtres qui sont à sa ressemblance, sinon de sa famille, et dans *le Dédale,* quand une femme divorcée s'adresse en ces termes à son ancienne belle-mère : *Et moi je suis celle qu'en d'autres temps vous avez nommée votre fille et contre qui vous n'avez jamais eu de reproche. Le petit-fils que je vous ai donné, j'étais dans vos bras pour le mettre au monde... Et cet enfant maintient toujours de vous à moi un lien d'assistance,* — on ne saurait nier que ce texte tendu rende une certaine sonorité claudélienne. Plus loin, dans le même drame, quand une autre femme s'exprime ainsi : *Pendant qu'avec Hubert je disputai notre enfant à la mort, il m'est apparu, dans cette chair bien-aimée, comment les époux peuvent en vérité n'être qu'un dans une seule chair... Père et Mère, on est prodigieusement identiques et unis, et sans attache appréciable avec le reste du monde. On n'est que ces deux-là, sur terre, à pouvoir ne faire qu'un.* Ici, ce n'est pas seulement l'expression qui est claudélienne, mais presque son contenu, et l'on imagine fort bien Sygne de Coufontaine parlant ainsi d'un enfant qu'elle aurait eu du baron Turlure, — sans compter ce qu'il y a de catholique dans la critique du divorce que constitue ce drame poignant. Mais sans aller plus loin, on voit bien par ces analogies que lorsqu'on s'occupe du style d'Hervieu, il peut bien être question de discuter un style insolite, de critiquer un mode d'écrire qui n'eut pas, jusqu'à présent, la chance de recevoir l'approbation générale, mais qu'en aucune façon l'on ne saurait considérer cet homme comme un mauvais écrivain, ni prétendre qu'il écrit mal, comme tant d'autres qui le font par ânerie ou par négligence.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

A. B. Duff et F. Galy : *Hommes d'Etat;* Desclée, 3 vol. — La Batut : *Les Pavés de Paris;* Editions sociales internationales. — *Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz. *Histoire ancienne.* 3e partie. *Histoire romaine.* Tome IV, 1re partie : *L'Empire romain de l'avènement*

des Sévères au Concile de Nicée, par M. Besnier; les Presses universitaires de France. — P. Cloché : *Démosthènes;* Payot. — C. Diehl : *Theodora;* Boccard. — H. Pirenne : *Mahomet et Charlemagne;* Alcan. — Mme Saint-René Taillandier : *Le Cœur du Roi;* Grasset. — P. Muret : *La Prépondérance anglaise;* Alcan. — Riollot et Laulan : *Le Champ-de-Mars avant la Révolution;* librairie de l'Armée, 41, av. de La Motte-Piquet. — Derocles : *Saint-Just;* Editions sociales internationales. — Castelnau : *Fouquier-Tinville;* Hachette. — D'Acremont : *La Terreur dans les Ardennes;* Peyre. — Henry-Rosier : *Rouget de Lisle;* Gallimard. — Lucas-Dubreton : *Junot dit « la Tempête »*; Gallimard. — Lesueur : *Le dernier Condé;* Alcan. — Paléologue : *Alexandre Ier;* Plon. — Valérie Masuyer : *Mémoires;* Plon. — Ph. Nel : *Emile Ollivier;* Coulommiers, Société nouvelle. — Dommanget : *Hommes et choses de la Commune;* Marseille, Amis de l'Ecole émancipée.

Les grands événements de l'histoire sont en général l'œuvre d'hommes qui ont su réaliser les possibilités qui se présentaient. Ce sont les vies des principaux **Hommes d'Etat** qui forment l'objet de la belle collection publiée par MM. A. B. Duff et F. Galy. Le tome I raconte Philippe de Macédoine, Caius Gracchus, Sylla, Constantin, Theodoric, Nicéphore Phocas; le tome II, Frédéric II de Hohenstaufen, saint Louis, Louis XI, Laurent le Magnifique, Michel de l'Hôpital, Philippe II; le tome III Catherine II, Danton, Metternich, Cavour, Thiers, Disraeli. Œuvre chacune d'un spécialiste, ces biographies sont toutes de premier ordre.

Les Pavés de Paris, tel est le titre d'un *Guide illustré de Paris révolutionnaire* par Guy de La Batut : il y raconte successivement pour chaque place ou monument les événements qui s'y sont passés. C'est un ouvrage d'inspiration révolutionnaire.

L'excellente *Histoire générale publiée par le regretté G. Glotz* s'est enrichie d'un volume : **L'Empire romain de l'avènement des Sévères au concile de Nicée,** par Maurice Besnier. Il forme la 1re partie du tome IV de l'*Histoire romaine* et, par la profonde érudition dont l'auteur fait preuve, est digne de faire partie de cette belle collection.

Les plaidoyers de **Démosthènes** sont à la fois des modèles d'éloquence et une source historique de premier ordre; ils racontent *la fin de la démocratie athénienne.* M. Paul Cloché les a résumés et annotés de façon à composer un tableau de l'activité du grand orateur.

M. Ch. Diehl a raconté pour le grand public **Théodora, impératrice de Byzance.** Le savant helléniste était préparé

par ses études sur Justinien à traiter ce sujet difficile. Son effort a porté surtout sur la description du milieu où a vécu cette souveraine.

Quand il est mort, Henri Pirenne préparait un livre intitulé **Mahomet et Charlemagne,** et où il étudiait le développement des institutions et des événements depuis l'écroulement de l'empire romain jusqu'aux débuts du moyen âge. Mis au point par un des élèves du maître, l'ouvrage, clair, précis et bien raisonné est une précieuse introduction à la compréhension du moyen âge.

D'une plume alerte, Mme Saint-René Taillandier raconte dans **Le Cœur du Roi** *Henri IV après la messe.* Son récit, vivant et captivant s'adresse au grand public.

La belle collection *Peuples et civilisations, histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac,* s'est enrichie d'un tome XI : un gros volume, récit bien détaillé de **La Prépondérance anglaise** (1715-1763). Il est dû à M. Pierre Muret et est excellent.

MM. Jules Riollot et Robert Laulan ont écrit les annales du **Champ de Mars avant la Révolution** (1750-1790). C'est un ouvrage luxueusement illustré qui intéressera les collectionneurs.

M. Derocles a étudié *les idées politiques et sociales* de **Saint-Just.** Sa conclusion est que « la place de Saint-Just dans la pensée politique moderne est de première importance ».

Ce qui répugne dans Saint-Just, c'est sa cruauté. M. Jacques Castelnau a écrit la vie d'un autre monstre révolutionnaire : **Fouquier-Tinville, le pourvoyeur de l'échafaud.** Le livre est intéressant et fait bien ressortir tout ce qu'avait d'abominable la Terreur.

M. Henri d'Acremont a raconté **La Terreur dans les Ardennes : Mogue, Vassant.** Elle y fut aussi odieuse qu'ailleurs et Thermidor fut une délivrance impatiemment attendue.

Mme Marguerite Henry-Rosier a écrit une intéressante vie de **Rouget de Lisle.** Elle a été bien étayée par des recherches heureuses.

M. J. Lucas-Dubreton a raconté la vie de **Junot, dit** « **la**

Tempête », l'aide-de-camp de Napoléon. C'est un récit intéressant, qui se lit comme un roman.

Un excellent ouvrage, à tous points de vue, est l'**Alexandre Ier** de M. Paléologue. L'éminent ambassadeur a étudié son sujet pendant de nombreuses années et a tracé de la vie de ce tsar un tableau aussi captivant qu'instructif.

M. Emile Lesueur a écrit la vie de **Louis-Henri Joseph de Bourbon, le dernier Condé.** Son récit est basé sur d'immenses recherches. Le problème le plus intéressant de la vie de ce prince est la façon dont il mourut. M. Lesueur incline à croire que, vieillard libidineux, il est mort subitement au cours d'une orgie entre les bras de sa maîtresse.

De 1830 à 1837, Valérie Masuyer fut dame d'honneur de la reine Hortense. Infatigablement, elle nota tous les soirs ce que celle-ci avait fait pendant la journée. La plus grande partie de ces notes ont été conservées. M. Bourguignon en donne une édition très soignée. Les **Mémoires de Mlle Masuyer** sont un travail historique utile et d'une lecture agréable, car elle savait écrire.

M. le commandant Ph. Nel dont les lecteurs du *Mercure* apprécient si haut les remarquables chroniques (signées Jean Norel) s'est penché sur *un grand méconnu :* **Emile Ollivier.** Il n'a pas de peine à prouver qu'il fut un des cœurs les plus généreux de la génération d'idéalistes qui poussa à la révolution de 1848. Plus tard, il rêva de faire faire à la France l'économie d'une révolution et fut le protagoniste de l'Empire libéral, vaine tentative condamnée à échouer au bout de quelques années au plus, mais à laquelle la guerre mit fin au bout de quelques mois. M. Nel prouve que les illusions d'Ollivier étaient partagées par ses compétiteurs. C'est plus ou moins vrai, mais ce qui est certain, c'est que c'est lui qui a commis la grande faute.

Hommes et choses de la Commune, par M. Dommanget, est une apologie du mouvement de 1871. C'est la réimpression d'articles publiés pendant les quinze dernières années pour des anniversaires, mais pour cette réimpression, ils ont été remaniés et l'indication des sources supprimée.

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Cartan : *Spectrographie de masse (les isotopes et leurs masses)*, n° 550 de la collection des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — A. E. van Arkel et J. H. de Bœr : *La valence et l'électrostatique*, Alcan. — Léon Brillouin : *La structure des corps solides dans la physique moderne*, n° 549 de la collection des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento.

La Spectrographie de masse est une des plus puissantes techniques de la microphysique, une de celles qui nous permet de scruter le plus profondément et le plus clairement dans l'infiniment petit. Comme l'écrit Maurice de Broglie, dans la préface à cet ouvrage :

> Elle joue le rôle qui appartenait à la balance, à l'époque de la fondation de la chimie. Son importance est plus grande encore, car elle apporte, en outre, des indications tout à fait précieuses au point de vue de la stabilité des noyaux complexes et des énergies de liaison; dans ce domaine où la loi d'Einstein (1) paraît maintenant bien établie, la mesure des masses est étroitement liée à celle des énergies.

Pour faire comprendre cet intérêt puissant, il nous faut prendre un peu de recul et rappeler qu'un corpuscule électrisé (en général un noyau atomique entouré d'un nuage d'électrons, mais d'un nuage où le nombre des électrons soit surabondant ou déficient), donc qu'un corpuscule électrisé, mis en mouvement, subit — quand on le soumet soit à un champ magnétique (électroaimant), soit à un champ électrique (condensateur) — une déviation, qui dépend de divers facteurs, et tout spécialement de sa masse. Cette méthode fut initialement mise en œuvre par deux illustres savants anglais, Joseph-John Thomson (lauréat Nobel 1906) et Francis-William Aston (lauréat Nobel 1922).

La moisson fut prodigieuse : elle permit de peser, avec une précision inouïe, les noyaux centraux des minuscules atomes (chaque noyau occupant un volume beaucoup plus petit que le milliardième de l'atome dont il fait partie). L'immense majorité des éléments sont apparus comme formés par plusieurs constituants de masse voisine (ou isotopes), de telle sorte que l'on a identifié présentement 360 noyaux, qui

(1) Sur « l'inertie de l'énergie », c'est-à-dire sur l'équivalence de la masse et de l'énergie (M. B.)

servent à bâtir les 92 éléments connus. La spectrographie de masse a été d'un inestimable secours pour débrouiller les désintégrations (spontanées) et les transmutations (artificielles), non seulement au point de vue de la nature des noyaux qui y disparaissent ou qui y naissent, mais au point de vue des échanges d'énergie qui interviennent dans ces divers phénomènes.

L'exposé de Louis Cartan nous offre, en 90 pages, une documentation de premier ordre et une étude critique irréprochable de toutes les techniques et de tous les résultats expérimentaux.

§

Avec le gros ouvrage (435 p.) intitulé **La valence et l'électrostatique,** nous sautons aux nuages d'électrons et à leurs interactions. Une intéressante préface de Victor Henri marque les principales étapes de l'explication des liens chimiques par l'électricité (Pieter Debye, 1912; Niels Bohr, 1913; James Franck, 1916). Une dizaine de pages (pp. xv-xxv) sont ensuite destinées à rappeler (par ordre alphabétique) les définitions et les notions essentielles. Les treize chapitres sont respectivement consacrés à : Types d'ions, Molécules et cristaux, Energie de liaison, Polarisation, Modèles de molécule, Spectres de bandes, Polarisation et structure cristalline, Volatilité, Composés complexes, Hydratation et solubilité, Adsorption et croissance des cristaux, Composés organiques, Combinaison ionique et combinaison atomique.

Les pages 376-383 mettent bien en évidence ce que van Arkel et de Bœr appellent « les limites de la théorie électrostatique » : quel que soit son succès, l'ensemble des faits chimiques n'est pas épuisé par elle. A côté des molécules polaires, qu'elle interprète, il en existe d'autres, dont les plus importantes sont celles où la valence chimique est d'ordre magnétique, c'est-à-dire due au pivotement (ou spin) de l'électron sur lui-même.

§

Avec Léon Brillouin, professeur au Collège de France, nous restons dans les nuages d'électrons, considérés sous un aspect

complémentaire du précédent. **La structure des corps solides dans la physique moderne** est, à la fois, un bilan de ce qui a été fait et un programme de ce qui reste à faire. On devrait dire plus volontiers : de *tout* ce qui reste à faire. La théorie de solides remonte à Jean Bernoulli (1727), qui, le premier, considéra « un corps solide comme un ensemble déformable » et non plus comme « un système rigide formant un tout invariable (p. 5) ». Au point de vue expérimental et avant les découvertes contemporaines, les premiers résultats furent obtenus par Romé de l'Isle (1736-1790), par René-Just Haüy (1743-1822) et par Auguste Bravais (1811-1863) : il s'agissait de la définition et de la structure hypothétique de l'état cristallin. Au point de vue théorique, l'auteur présente une discussion serrée des travaux de Lamé, de Navier, de Cauchy, de Poisson, de Kelvin et d'Henri Poincaré.

L'étude moderne des solides part de Max von Laue (1912), qui montra comment les rayons X nous renseignent sur les places qu'occupent dans l'espace les constituants d'un cristal : « les molécules y sont enchevêtrées de telle sorte que les distances entre atomes d'une même molécule sont du même ordre de grandeur que les distances entre atomes appartenant à plusieurs molécules voisines; le cristal complet représente un *polymère* géant (p. 13) ». L'interprétation théorique s'est appuyée sur la théorie des quanta première manière (Niels Bohr, 1913), et elle est maintenant une application de la mécanique ondulatoire (Louis de Broglie, 1923) : l'auteur nous retrace, après la contribution de Waldemar Voigt (1850-1919), les œuvres de Max Born et de Pieter Debye, auxquelles il faut joindre celle de Léon Brillouin lui-même; il s'agit d'élucider la cohésion des solides, leur chaleur spécifique, leur dilatation. Une mention spéciale doit être accordée aux métaux, qui sont constitués par un *gaz* d'électrons libres, baignant dans un *réseau de points*, que sont les noyaux atomiques (entourés de leurs nuages d'électrons). Dans tous les cas les données expérimentales sont encore très rares, et elles ne portent presque jamais sur les *monocristaux*, « seuls intéressants pour la comparaison avec la théorie » (p. 3).

Léon Brillouin a tenu « à rappeler l'intérêt de ces sujets » encore insuffisamment connus et à « montrer sous quel jour

nouveau ils se présentent maintenant » : son exposé, à peu près sans mathématique, convient au lecteur capable de réflexion et curieux de se rendre compte où en sont ces problèmes « vieux comme le monde » mais toujours actuels.

Mémento. — Dans *La Lumière* du 3 décembre dernier, le grand mathématicien Jacques Hadamard part en guerre contre... les mathématiques, à côté desquelles les sciences expérimentales n'ont pas leur place : le dosage des horaires des lycées date du règne des Jésuites, et il semble, « ou à bien peu près, qu'il n'existe d'autres sciences que les mathématiques » ! En 1920, pour des motifs, qui n'ont rien de commun avec la culture, « Léon Bérard s'occupa d'y mettre bon ordre », c'est-à-dire de revenir encore en arrière : « il était intolérable que la culture scientifique soit tant soit peu sérieuse, que les sept heures de sciences ne laissent guère que... dix heures et demie aux disciplines exclusivement littéraires » (histoire, géographie, morale non comprises). On établit l'égalité scientifique, c'est-à-dire « l'égalité dans la nullité » et, depuis, « plusieurs réformes ont péniblement apporté quelques médiocres correctifs à ce sabotage ». Enfin, comme Wells (2), Hadamard dénonce notre routine, notre anachronisme : « Les deux plus brillants de nos jeunes physiciens sont deux *sans-latin*, possesseurs de l'unique baccalauréat Sciences-Langues (d'avant le sabotage). Ni l'un ni l'autre ne manquent de culture, ni d'idées générales. »

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Tardieu : *La Révolution à refaire*. II : *La profession parlementaire*, Flammarion. — Mémento.

Ce sera une des œuvres les plus considérables de notre temps quand elle aura fini de paraître, que cette pentalogie de M. André Tardieu intitulée *La Révolution à refaire* et dont deux volumes ont paru à cette heure, *Le Souverain captif* et **La Profession parlementaire.**

Dans le premier, M. André Tardieu montre que, depuis longtemps, il aurait pu préciser : depuis la victoire électorale des 363 en 1877, tous les principes de la Révolution : la liberté comme l'égalité, et même la fraternité, sont foulés aux pieds par les politiciens qui pourtant se réclament d'elle. Dans le second, il dit ce que c'est que le politicien, mot qu'il ne

(2) *Mercure de France*, 15 novembre 1937, p. 144.

semble pas aimer à employer et qui cependant est bien commode, d'autant que nous manquons de ces surnoms pittoresques *carpet-bagger, wire-puller,* etc. que la langue anglaise a créés, surtout d'ailleurs aux Etats-Unis.

Le politicien, dit-il, c'est le professionnel du métier parlementaire, celui qui ne voit dans le mandat politique dont l'élection l'a investi qu'un moyen tantôt d'avoir de l'argent et d'en faire avoir aux frères et amis, tantôt d'avoir de la puissance et de la partager avec les frères et amis; tout chez le politicien est subordonné à la réélection, et quand par hasard ce souci disparait comme quand l'homme ne se représente pas, le politicien disparait et le bon citoyen se réveille. Ainsi dernièrement ce Compère-Morel qui pendant plusieurs législatures avait pris sa large part dans toutes les insanités et méchancetés du parti socialiste unifié, et qui, du moment où il décida de laisser à un copain son siège d'Uzès, écrivit à ses électeurs une lettre que le duc d'Uzès lui-même aurait pu signer. *Commediante!*

Mais, chez nous, le politicien n'est pas seulement un exploiteur de la sottise électorale, vivant grassement et faisant vivre grassement ses camarades, c'est trop souvent un exploiteur de la méchanceté humaine, soufflant partout la haine et l'envie, un profiteur de la canaillerie humaine, combien d'entre eux ont été les obligés d'Oustric, de la femme Hanau, de Stavisky, d'Alexandre? et un éteigneur de toutes les passions un peu nobles de la nature humaine, combien également ont craché sur la famille et la morale, l'honneur et la patrie, la religion et l'idéal?

Le livre d'André Tardieu est, d'abord, un chef-d'œuvre d'architecture. Rares sont les livres qui sont aussi solidement construits. Quatre parties liées deux à deux : le métier et le milieu d'une part, le despotisme et la servitude de l'autre. Et chacune de ces quatre parties formant trépied à trois chapitres, et chaque chapitre se terminant par trois pattes griffues. La simple contemplation de la table des matières vous emplit de joie comme un tableau de maître d'autrefois, ou comme un traité de géométrie triédrique, ou comme un discours de Bonald qui trouvait partout du trinitarisme.

Ne prenons que le premier livre, consacré au Métier parle-

mentaire. Il comprend trois chapitres : La structure du métier. La substance du métier. La tendance du métier. Et chaque chapitre se partage en trois, comme le chemin qui vit la rencontre d'Œdipe et de Laios : « C'était dans un chemin qui se partage en trois... » sonnait la grande voix de Mounet-Sully dans *Œdipe-roi*. Le premier, sur la structure, nous montre : 1° le passage du mandat au métier; 2° les cadres du métier; 3° la force statique et dynamique du métier. Le second, sur la substance, expose le rôle : 1° de l'intervention; 2° de la coalition; 3° de la parole. Et le troisième, sur la tendance, développe : 1° l'histoire du mouvement à gauche; 2° l'explication du mouvement à gauche; 3° la non résistance au mouvement à gauche. Ce plan, en vérité, n'est-il pas aussi beau qu'une trilogie de drames en trois actes? Parmi les auteurs de science sociale je n'en connais qu'un : Salvador de Madariaga, qui ait donné une œuvre d'art à triple arête aussi cristalliquement construite. Comme quoi un livre d'aspect aride peut être aussi étincelant qu'un diamant!

Et le lecteur qui ne se contenterait pas d'un coffret à neuf compartiments (à trente-six pour le volume entier) mais voudrait encore que chacun de ces compartiments fût rempli de choses précieuses, serait servi à souhait avec cette *Profession parlementaire;* ce ne sont que chiffres et faits, souvenirs et rapprochements, jugements pleins d'une âcre sagesse et formules frappées au coin le plus dur; ni mollesse ni bavures, à de tels livres on ne peut pas refuser le qualificatif : chef-d'œuvre.

Mais ces trente-six chapitres sont si pleins de choses qu'on ne peut s'arrêter devant aucun; il faudrait un volume à chaque fois. Je viens de rouvrir mon exemplaire, chaque page (et il y en a 362) porte plusieurs coups de crayon en marge. Je ne connais que quelques auteurs : Keyserling, Ortega, Madariaga, Carrel, dont la lecture vous donne une telle sensation de voyance et de substance. Un maître livre, en vérité! et qui, avec *L'homme, cet inconnu,* constitue les deux ouvrages de psychologie politique et sociale les plus remarquables qui aient été écrits de notre temps.

Dans ce livre touffu comme une forêt, les curieux iront peut-être tout de suite au dernier chapitre : Les scandales

parlementaires, tiercé lui-même en trois parties : chronicité des scandales, mécanisme des scandales et répression des scandales, mais peut-être les lecteurs préoccupés de sérieux, s'attarderont-ils au troisième chapitre du premier livre sur la « Tendance du métier » dont je notais plus haut les trois sous-titres. Cette question du glissement à gauche perpétuel, irréversible, irrémédiable, est la *crux crucium* des historiens psychologues : à quoi répond ce glissement? quelle en est l'origine? comment pourrait-on redresser les esprits à son sujet? Celui qui répondrait à ces questions aurait résolu le problème central, celui dont tous les autres relèvent, mais pour essayer d'y répondre, que l'on commence par lire ce qu'en dit l'auteur!

Dans un prochain article de la *France active*, où la place m'est moins mesurée qu'ici, j'ai essayé de dire, en partant des principes posés par Alexis Carrel dans le livre dont je rappelais le titre, comment pourrait être organisée la Défense contre l'esprit politicien. C'est un sujet qu'André Tardieu ne doit aborder que dans son cinquième volume, *Les issues possibles*, et les vues qu'il exposera seront certainement très intéressantes; mais, en attendant qu'il le fasse, peut-être prendra-t-on connaissance avec quelque curiosité de celles que j'ai suggérées.

Un remède décisif serait de remplacer notre Parlement faussement représentatif par une Consultation nationale intégrale qui, elle, serait plus que représentative puisque constitutive de la Nation elle-même et qui aurait lieu une fois par an, en s'exprimant alors sur tous les projets de loi importants déjà votés par le Parlement (qu'il serait prudent de conserver) et approuvés par d'autres consultations d'élites compétentes (qu'il faudrait définir). Ceci semble compliqué et ne l'est au fond nullement. Les lois moins importantes, celles de réglementation administrative et celles de crédits accordés ou refusés seraient votées comme aujourd'hui.

Un autre remède, plus décisif encore, serait de composer notre Chambre des Députés non pas de politiciens issus de l'élection, mais de citoyens tirés au sort dans certaines catégories précisées d'avance. Ce qu'on fait pour des procès criminels où la vie d'un homme est en jeu, on ne voit pas

pourquoi on ne le ferait pas pour des acceptations ou des refus de projets de loi soigneusement étudiés par le Conseil d'Etat et par des commissions techniques.

Un remède moins drastique, mais qui serait assez efficace, serait, en conservant l'élection des députés, de les déclarer en principe non rééligibles; du coup plus de souci de la réélection, plus de surenchères électorales en fin de législature, plus de parlementarisme professionnel, plus de métier politicien!

Encore une mesure très simple, dont il y aurait lieu d'attendre les meilleurs résultats : ne convoquer les Chambres que quatre fois par an, et chaque fois pour une semaine seulement. Quatre à cinq jours seraient consacrés aux critiques, un ou deux aux réponses; on voterait le sixième jour, et si le ministère avait contre lui une majorité des deux tiers il se retirerait, en se retirant également de lui-même à la fin de l'année, les Cabinets ne devant être nommés en principe que pour un an.

Enfin, dans le même article, j'indique, en faisant mienne une idée d'Alexis Carrel, comment on pourrait organiser un très haut Conseil national analogue à la Cour Suprême des Etats-Unis, composé donc de neuf membres seulement, les plus indépendants et les plus consciencieux des hommes et qui, sans gouverner, indiqueraient comment il faut gouverner. Et ce cénacle d'*Anges gardiens de la Civilisation* paralyserait les forces mauvaises de ce pandémonium de politiciens qu'est notre Parlement. La place me manquant pour entrer dans les détails, je renvoie à l'article de la *France active* qui paraîtra sous ce titre.

MÉMENTO. — *Annales biologiques*. Série E, *Morphologie sociale*, Alcan. Ce numéro contient deux doctes articles : La *Morphologie religieuse*, par Halbwachs et *Les Transformations religieuses des campagnes françaises depuis la fin du* XVII[e] *siècle*, par Gabriel Le Bas. Cette dernière étude est le commencement d'une très vaste enquête sur le maintien ou le recul de la pratique religieuse qui portera sur toutes les religions du globe. A propos du globe, je note dans un compte rendu de la page 89 du volume la population totale d'icelui, qui s'élèverait actuellement à un peu plus de 2 milliards d'âmes, 530 en Europe, 1100 en Asie, 150 en Afrique, 250 en Amérique et 10 en Océanie. La population de l'Amérique, en

blancs et noirs, serait de 172 millions de blancs et 40 de nègres. — Boris Mirkine-Guetzevitch : *La technique parlementaire des relations internationales,* Recueil Sirey. Très intéressant travail dont on peut retenir la conclusion : Les plus grands désastres sont arrivés par la politique des pays où le parlement n'avait pas le contrôle de la politique étrangère. De là la nécessité d'organiser une science de la paix ayant sa technique propre dans les systèmes parlementaires, et aussi, espérons-le, dans les autres. — Du même auteur : *Le parlementarisme sous la Convention de* 1792, Pichon. Bonne étude également mais de caractère plus historique que sociologique. — Chenesseau : *La Commission extraparlementaire de* 1849 (sur la liberté d'enseignement). Texte intégral inédit des procès-verbaux publiés par les soins de la Société savante d'Orléans, J. de Gigord. Il s'agit de la fameuse loi Falloux qui a été si attaquée par les uns et si mal défendue par les autres. La publication dont il s'agit qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur (les nouveaux prix du travail ouvrier rendront désormais impossibles les publications de ce genre) permettra de se faire une idée de la façon sérieuse dont furent conduits les travaux de la Commission présidée par Thiers et qui aboutit à cette loi : Victor Cousin, S. M. Girardin, Montalembert, Dupanloup, prirent part à ces travaux. — Un économiste dont j'ai eu à louer ici les livres, M. Troubat Le Houx, propose au gouvernement de remplacer le Mirliton de la Paix de l'Exposition 1937 par une colonne trajane à la louange du Travail dans la paix sociale, surmontée d'une statue de la Paix (donc plus de mirliton) et fondue avec des canons dont chaque Etat ferait cadeau; les immeubles de la place du Trocadéro seraient reconstruits de façon grandiose. Soit. Mais il aurait été plus simple et moins cher de ne pas détruire l'ancien Trocadéro. Et au surplus pourquoi ne pas le reconstruire? Le nouveau est d'une banalité vomitive. A l'appui de sa demande, l'auteur cite force chiffres qui seraient à reproduire sur notre appauvrissement (le revenu national qui était de 36 milliards de francs or en 1913 n'est plus que de 20) et notre fléchissement dans toutes les branches de la production (d'où accroissement de nos importations et par suite de notre déficit). — Dans la *Vie* de novembre, Robert Randau préconise une *Politique de paysannat indigène* destinée à mettre fin au nomadisme en Algérie. Idée généreuse mais onéreuse, et nuageuse, qui demanderait un gros article de discussion. Les partisans de cette politique se réclament de Bugeaud; que l'on réédite le texte exact de Bugeaud comme Jules Saurin a fait de la *France Nouvelle* de Prévost-Paradol! — Sur la question voisine des *Pétroles marocains,* A. Garenne, dans le n° de décembre de la *Rénovation française,*

22, avenue de l'Opéra, s'exprime dans le même sens que Charles Collomb dans l'*Evolution nord-africaine*. L'inertie gouvernementale est inexplicable. — H. Multzer O'Naghten : *Le Désordre est dans l'ordre*, Editions O. F. L. (Office français du Livre), 61, rue Claude-Bernard. L'auteur, estimant qu'on peut tirer des conclusions contradictoires, même des Encycliques sur le Communisme, demande la constitution d'un collège composé à la fois de clercs et de laïques et qui construira une doctrine d'application à l'abri de la critique. Cette idée d'un pouvoir spirituel recteur de l'humanité a hanté beaucoup de grands esprits, Comte en tête et dernièrement Alexis Carrel. Je me suis exprimé là-dessus dans l'article de la *France Active*, 6, quai de Gesvres, auquel je fais allusion plus haut : Les Anges gardiens de la Civilisation. — Dans le dernier n° d'*Atlantis*, la revue de Paul Le Cour, je trouve cette réflexion très juste sur les nouvelles conditions économiques qui courent risque de faire disparaître beaucoup de revues spécialisées : « Tout le problème social est ici en raccourci. Pour des salaires plus élevés et un moindre travail, on supprime la diffusion des idées désintéressées et l'on tarit la source du travail. Or quand il n'y aura plus de travail, il n'y aura plus de salaires. » Et il n'y aura plus, également, de littérature désintéressée et savante. Les quatorze mois de démence dont parle Pierre Lombard, et qui d'ailleurs continuent, auront gravement compromis la magistrature de l'esprit français. — L'ancien *Ordre démocratique* du docteur Pineau reparaît sous le nom *Le Révolutionniste*. Toujours beaucoup d'idées. L'auteur fait le service gratuit de sa feuille à ceux qui le lui demandent, 20, rue Rambaud, La Rochelle. — Le *Journal des Débats* continue à paraître légèrement transformé, six fois par semaine et six pages chaque fois; toujours haute tenue et savants articles. Les Semaines financières sont particulièrement à lire, notamment celle du 12 décembre sur l'endettement de l'Etat et le contrôle des changes. — Les numéros de l'*Espoir français*, 38, rue de Liége, sont toujours à consulter, si riches sont-ils de faits, de chiffres et d'idées. Successivement : La baisse de la production française après 18 mois de front populaire, L'appel des Communistes aux Catholiques. Le Congrès du P. S. F. L'envers de la Radio.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Bureau hydrographique international : *Carte générale bathymétrique des Océans* en 24 feuilles et au 1/10.000.000e à l'équateur. En cours de publication depuis 1935. Monaco, Bureau hydrographique international, quai de Plaisance. — E. H. Smith, F. M. Soule, O. Mosby. *The Marion and General Greene expeditions to Davis Strait and Labrador Sea*, Scientific Results, II. *Oceanography* (U. S. Treasury department, Coast Guard. Buil. n° 19). Washington, 1937.

Voici une œuvre considérable et de longue haleine. Commencée il y a cinq ans, elle ne sera pas achevée avant une quinzaine d'années peut-être; à peine terminée, elle demandera une revision et même une refonte. Bien que conçue et exécutée en terre presque française, la principauté de Monaco, elle est dans une large mesure l'œuvre de l'esprit de recherche et de collaboration internationales qui de toutes parts lui ont apporté des matériaux. C'est la troisième édition de la **Carte générale bathymétrique des Océans** publiée par le Bureau hydrographique international. Sur les 24 feuilles à l'échelle du 1/10.000.000 à l'équateur que comprendra cette édition, comme les précédentes, trois ont paru : ce sont les feuilles de l'Océan Atlantique; deux sont sous presse : elles donnent l'ouest de l'Océan Indien.

L'idée de représenter le relief de ce sol sous-marin que nous cachent les Océans et les mers et qui fait les trois cinquièmes de la surface solide de notre planète fut adoptée en 1903, à la Commission de Wiesbaden, par le prince Albert de Monaco, qui se chargea généreusement des frais considérables de l'entreprise. L'Institut océanographique fondé à Monaco par le prince Albert se mit de suite à l'œuvre; de 1903 à 1904 parurent les 24 feuilles de la première édition.

L'entreprise était-elle prématurée? Cela est probable. Fut-elle mal exécutée sous sa première forme? Cela est certain.

Au commencement de ce siècle, il y avait cinquante ans au plus que l'on disposait de bons moyens de sondage pour les mers profondes. Depuis, sans doute, on avait travaillé avec la plus grande ardeur. Les bateaux d'exploration scientifique et les bateaux poseurs de câbles avaient rivalisé d'activité. Mais l'étendue à sonder était si vaste! Les opérations de sondage par fil en mer profonde étaient si coûteuses et surtout si longues! Pour faire descendre et remonter le plomb de

sonde par fond de 6.000 mètres, il fallait six heures, dans les circonstances les plus favorables. Aussi, que de lacunes! Pour les Océans lointains, des carrés de dix degrés en longitude et en latitude demeuraient absolument vierges de toute indication topographique. Pour les Océans où s'étaient multipliées, comme dans l'Atlantique, les explorations et les poses de câbles, les sondages, assez nombreux le long de quelques itinéraires câbliers ou scientifiques, demeuraient très clairsemés pour tout le reste de l'étendue marine profonde. La feuille A 1 de la Carte comprend l'Atlantique depuis l'équateur jusqu'au 47° latitude Nord, c'est-à-dire la partie la plus fréquentée des mers. Cependant, on ne put y utiliser en 1903, pour la première édition, que 3.280 sondages pour cette immense étendue. C'est comme si, pour connaître le relief de la France, on ne disposait que de 50 ou 60 cotes d'altitude. Ce ne serait pas assez pour avoir une image, si sommaire qu'elle fût, de la topographie de notre pays.

Comment faisait-on alors? Pour dessiner les lignes d'égale profondeur de l'image topographique (200 mètres, 500 mètres, 1.000 mètres, puis de 1.000 en 1.000), on « interpolait ». Ou, pour mieux dire, on supposait. On dessinait hardiment sur le papier, qui souffre tout. On le faisait avec d'autant moins de scrupules, qu'à cette époque une hypothèse scientifique généralement reçue énonçait que le relief du fond des mers était assez uniforme et sûrement moins accidenté que celui des continents. Hypothèse caduque aujourd'hui.

A ces défauts, inévitables alors, la Carte de 1904 ajoutait des défauts nombreux d'exécution que l'on eût pu facilement éviter et sur lesquels je n'insisterai pas aujourd'hui.

Mais ces défauts montrèrent la nécessité d'une refonte presque immédiate. L'Institut océanographique de Monaco entreprit en 1912 une deuxième édition, où étaient corrigés tous les défauts d'exécution signalés et qui était bien supérieure à la première. La publication des 24 feuilles, retardée par la guerre, dura jusqu'en 1930. On profita, bien entendu, de tous les renseignements nouveaux qu'apporta un quart de siècle d'exploration sur la topographie du fond des mers. Ainsi, les 3.280 sondages de la feuille A 1 passèrent à 4.820. Des régions immenses, qui étaient des blancs sur la première

édition de la Carte, commencèrent à se garnir d'indications positives. La deuxième édition de la Carte constitue aujourd'hui encore le monument d'ensemble le plus complet que nous possédions sur la topographie du sol sous-marin.

Mais entre temps avait surgi une merveilleuse invention, qui détermina une révolution soudaine dans la technique des sondages. Cette invention fit faire à nos connaissances, en dix ans, plus de progrès que nous n'en aurions fait en plusieurs siècles. C'est l'invention des sondages par l'écho ou sondages acoustiques, née pratiquement de l'écoute des sous-marins pendant la guerre.

Les appareils destinés à cette écoute firent passer dans la pratique l'idée théoriquement connue depuis longtemps de la possibilité de connaître par le son la profondeur de la mer. Un émetteur sonore envoie des ondes qui se réfléchissent sur le fond et reviennent à leur point de départ, où un enregistreur les recueille. Le son fait dans l'eau de mer environ 1.500 mètres par seconde (en réalité, entre 1.460 et 1.540 mètres, selon la température et la salinité des eaux). Le *temps d'écho,* divisé par deux, donne la profondeur au point où a fonctionné l'émetteur sonore.

Des chronomicromètres mesurent exactement de très petits intervalles de temps (jusqu'à 1/10.000 de seconde au moins). Les études d'océanographie physique ont permis d'estimer assez exactement la vitesse vraie du son dans l'eau de mer suivant les régions : plus rapide dans les mers chaudes et salées, moins rapide dans les mers peu salées et froides. Des appareils munis d'enregistreurs font fonctionner le sondage acoustique d'une manière continue et dessinent le profil du fond au-dessus duquel passe le bateau-sondeur.

Les sondages acoustiques étant pratiquement instantanés (douze secondes suffisent pour un fond de 9.000 mètres), les documents sur la topographie sous-marine se sont multipliés, entre 1920 et 1930, d'une manière imprévue; ils ont afflué de toutes parts.

Aussi parut-il nécessaire, dès 1929, d'entreprendre une troisième édition de la Carte. Pour cette édition, l'Institut océanographique de Monaco passa la main au Bureau hydrographique international, également établi à Monaco.

Dès le début, le travail se révéla beaucoup plus compliqué et beaucoup plus difficile, en raison de l'abondance des documents. On utilisa tous les renseignements valables. Mais il fut impossible de les porter tous en chiffres sur la Carte, comme on avait fait pour les éditions précédentes, car la Carte serait devenue illisible. Ainsi, pour la feuille A 1, qui parut la première, en 1935, on utilisa 70.000 sondages, quinze fois plus que dans la deuxième édition; mais on ne put porter sur la feuille qu'un choix de 7.800 cotes. La feuille A'1 (Atlantique sud), parue en 1936, a utilisé 18.900 sondages, dont 3.100 ont été inscrits, contre 1.668 seulement dans la deuxième édition. La feuille B 1 (Atlantique boréal et lisières arctiques), publiée en juin 1937, a utilisé 41.000 sondages dont 7.000 ont été inscrits, contre 2.780 dans la deuxième édition.

Ainsi se poursuit cette œuvre immense où peu à peu se révèle la véritable image du fond des Océans, la partie la plus étendue de la *face de la terre,* comme disait Suess : beaucoup plus heurtée, accidentée et variée, et beaucoup plus semblable aux paysages topographiques terrestres qu'on ne pensait jusqu'ici.

§

On croit encore trop volontiers en France que les Etats-Unis sont exclusivement le pays du dollar et du *business.* On les voit toujours au stade où les décrivit Michel Chevalier en 1836 et où les exécrait Baudelaire, dans sa préface des *Contes* d'Edgar Poe. Image du passé, aujourd'hui périmée. En réalité, à mesure que croissait la richesse matérielle des Etats-Unis, toutes les formes de la culture intellectuelle désintéressée y naissaient et commençaient à prospérer aussi. Si vous voulez un pays où fleurisse l'esprit, faites-le d'abord riche et prospère : l'esprit et ses œuvres viendront par surcroît.

Aujourd'hui se développent aux Etats-Unis, sous l'impulsion de l'*U. S. Coast Guard,* les études d'océanographie physique à peu près dénuées de tout intérêt pratique et de toute utilité immédiate. Elles sont poursuivies activement et à grands frais sur les deux mers américaines, l'Atlantique et le Pacifique. A grands frais d'états-majors scientifiques, de bateaux de croisière et d'instruments, appartenant soit au gouvernement

fédéral, soit aux universités et aux institutions spécialisées. L'U. S. Coast Guard vient de publier les résultats scientifiques de deux expéditions organisées par elle, qui ont travaillé pendant sept ans au nord-ouest de l'Atlantique : **The Marion and General Greene Expeditions to Davis Street and Labrador Sea (1928-1935).** Un premier volume, consacré à la bathymétrie et aux sédiments de mer profonde, a paru en 1932. Le second, consacré à l'océanographie physique (courants de surface et de profondeur), a paru en 1937. Le *Marion* et le *General Greene* sont les deux bateaux que l'U. S. Coast Guard envoya successivement dans les eaux tempétueuses et houleuses du détroit de Davis et de la mer du Labrador, c'est-à-dire entre cette presqu'île et Terre-Neuve, d'une part, le Groenland de l'autre. D'intéressantes données ont été recueillies sur la topographie sous-marine de cette région jusqu'alors fort peu connue, sur les sédiments de mer profonde, et sur les mouvements de convection verticale (de haut en bas) et horizontaux (courants sous-marins) qui s'y produisent. L'influence des rigoureuses températures hivernales à la surface se fait sentir par convection jusqu'aux eaux de fond, et les mouvements de convection obéissent à des oscillations par lesquelles les variations saisonnières de surface se propagent jusqu'aux eaux profondes. D'actifs effets de mélange entre les eaux polaires et les eaux atlantiques de profondeur empêchent le mécanisme des courants de présenter une séquence tout à fait régulière. Dans cette région marine se fait en grand ce que les Américains appellent *internal mixing*.

CAMILLE VALLAUX.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Compte rendu des conférences et des questions et réponses par Krishnamurti (1936), Paris, Editions de l'Etoile.

Il est dit, d'une façon simpliste, qu'il y a une vague de spiritualisme sur le monde. On pourrait dire, d'une façon non moins simpliste mais aussi exacte, qu'il y a une vague de matérialisme sur le monde. Le matérialisme est visible dans les guerres, le changement des mœurs, l'appétit de jouissance. On peut dire que le spiritualisme influence la littérature et la

philosophie. Un mouvement comme celui de la théosophie en Europe peut être considéré comme un grand mouvement de spiritualisme. Il est curieux de constater que la dernière flamme qu'il jette par l'influence de **Krishnamurti** est, toujours en s'exprimant d'une façon simpliste, une flamme qui transforme le spiritualisme de ceux dont il est issu en matérialisme.

Krishnamurti se donne comme un libérateur et il est surtout un destructeur. Certes, on ne peut qu'applaudir quand il s'élève contre tous les esclavages et toutes les autorités, « l'effroyable maltraitement de l'homme obligé à devenir une machine militaire, grâce aux nombreux moyens d'exploitation... l'assassinat en uniformes, avec décoration, cris de joie et de louange, trompettes, étendards et bénédictions de prêtres ». Il aspire sincèrement à la délivrance de l'homme; il voudrait soulager la misère physique et morale. Si l'on ne sent pas une profonde palpitation dans son désir d'aide, il y a tout de même en lui une constante préoccupation de combattre l'ignorance. Mais il semble sous-entendre que tout cela n'est intéressant à ses yeux que dans la mesure où il peut dire à ses auditeurs : Vous ne comprenez rien! Tout ce que vous croyez est faux! Religion, morale, Dieu, tout est mensonge, et le plus grand des mensonges est la croyance en vous-même, en la permanence et la réalité de votre propre âme!

Dans le domaine matériel, le rôle destructif de Krishnamurti est de peu d'importance. Il y a partout des groupements politiques qui se partagent les intérêts de chaque pays et sur lesquels il n'a aucune action. Il en est autrement dans le domaine spirituel. Bien que la France soit un des pays où son influence s'exerce le moins, on peut y voir le résultat de sa pensée.

Certains qui considéraient comme une nécessité intérieure de s'instruire pour se perfectionner ont rejeté leurs livres loin d'eux et ont même interrompu toute étude. Les livres sont des chaînes, leur a dit Krishnamurti. C'est la peur qui vous pousse à rechercher une autorité dans les livres!

Conseil trop facile à suivre! Ceux dont je parle, après avoir abandonné l'étude, sont allés jusqu'à abandonner la discussion et la pensée même. Car Krishnamurti leur a dit que les

théories étaient des sortes de béquilles morales dont on se servait pour aller plus lentement.

La lumière est intérieure et chacun doit la découvrir soi-même. C'est là une vérité très haute et très belle. Exposée par Krishnamurti, elle donne des résultats destructifs parce qu'elle est accompagnée d'une négation de parti pris, d'une négation de toutes choses. Ses enseignements se présentent par questions et par réponses. Les organisations spirituelles, les livres, une ambition quelconque, un amour quelconque, toute croyance, toute théorie, toute foi, tout absolument, même le sentiment du devoir et le respect aux vieillards (page 146 du dernier vol.) est d'après lui, enfanté par la peur, par l'ignorance et le désir d'exploitation. Cela devient une obsession. Quand on lit les questions et les réponses à la file, cela finit par avoir un caractère risible. On a le sentiment que seul le néant a grâce devant Krishnamurti. La suprême libération est en effet celle du néant.

Krishnamurti fut élevé par les théosophes, et en quelque sorte créé par eux. On aimerait ne pas rencontrer de reniement chez lui. « Les associés de ma jeunesse, comme ils s'intitulent eux-mêmes, sont du passé... Comment peut-il y avoir camaraderie entre un homme qui croit que l'exploitation fait partie de la nature humaine et un autre qui affirme qu'elle est laide et cruelle? » Jamais les théosophes n'ont considéré que l'exploitation faisait partie de la nature humaine. C'est une injuste accusation.

Et quand on lui demande : Etes-vous ou n'êtes-vous pas un membre de la grande loge blanche des adeptes? il ne répond pas : non! mais : « Qu'est-ce que cela peut faire? » ce qui laisse un doute, un doute qui est voulu et il ajoute que celui qui parle ou écrit à ce sujet désire exploiter l'homme!

On voit dans l'histoire de la philosophie indienne beaucoup de philosophes qui, comme Krishnamurti, se sont attachés avec une science et une fureur maladives à démontrer l'impermanence de l'âme humaine, et de là son inexistence. C'est en vertu d'une déformation, d'une exagération sans mesure de la pensée du Bouddha. Si à travers les changements perpétuels de l'être il n'y avait pas une essence éternelle groupant les tendances sans cesse transformées, essence qui est l'âme

humaine, le Bouddha n'aurait pas enseigné des méthodes rigoureuses pour entrer dans le Nirvana. *Rien* ne peut pas entrer quelque part, ou plutôt ne peut pas changer d'état.

Krishnamurti veut affranchir les hommes des esclavages, des dogmes, des religions. Mais à quoi bon, puisque, d'après lui, « nous ne pouvons pas sérieusement accepter qu'à travers l'individualité il y ait quelque chose d'éternel qui la parcourt » ? Il n'y a rien à affranchir. Son point de départ est le culte de la vie matérielle, de la vie des corps, du bonheur des corps. En cela, il est bien le prophète moderne de ces temps matérialistes. Son idéal n'est pas la perfection. La perfection est pour lui un moyen d'exploitation. Le mot idéal lui-même lui fait horreur comme un autre moyen d'exploitation. Qu'il le veuille ou non, et il le veut peut-être, il y a derrière ses enseignements : Jouissez matériellement le plus possible, car tout le reste est duperie et mensonge.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Revue de Paris : l'intellectualité de M. Paul Valéry; son isolement spirituel volontaire. — *L'Age nouveau* : Rimbaud séminariste rêve du Harrar avec Paul Bourde et Jules Mary. — *La N. R. F.* l'idée de patrie chez un réactionnaire, fonctionnaire du gouvernement de la France. — *La Nouvelle Saison* : premier numéro. — *Arts et Idées* : appel à ses lecteurs. — Mémento.

« Fragment des Mémoires d'un poème » de M. Paul Valéry ouvre le numéro de la **Revue de Paris** qui termine l'année. Voilà un admirable document où la critique de l'avenir puisera utilement pour expliquer un poète exceptionnel entre tous. La très lucide sympathie que lui montra le subtil et charmant abbé Bremond (bien injustement laissé de côté, depuis sa mise au tombeau, par les amitiés viagères que lui valait sa situation d'académicien) n'a pas défini la poésie pure dont il lui attribuait la résurrection, aussi clairement que l'auteur de *La Jeune Parque* écrivant sur soi-même. Il acceptait, environ 1912, de jouir de sa prodigieuse intelligence sans désirer d'autres témoins de ses exercices que ses relations immédiates. Alors M. Gide et M. Gallimard vinrent lui proposer d'imprimer « quelques vers » qu'il avait « faits vingt ans avant » et dont il déclare : « le souvenir bien vague

de ces petites pièces ne m'était pas agréable : je ne me sentais aucune tendresse pour elles. »

Cette démarche fut l'excitateur auquel nous devons les riches productions de l'esprit le plus original de ce temps et une carrière abandonnée dès la jeunesse, reprise à la maturité, que le snobisme des uns, la flagornerie des autres, ne détournèrent pas un instant de son cours médité. « Un aveu vaut une idée », énonce M. Paul Valéry après une définition de l'écrivain où, sans doute à dessein, il oublie la puissance d'imagination qui permet à celui-ci de n'être point ce monstre qui « consume tout ce qu'il est et tout ce qui le touche ».

Mais, cette confession de l'homme aux « particularités *insulaires* », en qui se reconnaît M. Paul Valéry, jette un jour pur sur l'œuvre qu'il accroît et nourrira longtemps encore, nous le souhaitons, pour le plaisir intellectuel d'une époque plus généralement friande de spectacles et de lectures qui s'adressent peu à l'intelligence :

...Je ne me suis jamais connu le souci de faire partager aux autres mes sentiments sur quelque matière que ce soit. Ma tendance serait plutôt toute contraire. Le goût puissant « d'avoir raison », de convaincre, de séduire ou de réduire les esprits, de les exciter pour ou contre quelqu'un ou quelque chose, m'est essentiellement étranger, si ce n'est odieux. Comme je ne puis souffrir que l'on veuille me changer les idées par les voies affectives, je suppose à autrui la même intolérance. Rien ne me choque plus que le prosélytisme et ses moyens, toujours impurs. Je me persuade que l'apologétique a finalement beaucoup plus nui aux religions qu'elle ne les a servies, — du moins, si l'on a égard à la qualité des captures. J'en ai fait ce conseil : *Cache ton Dieu, car, comme il est ton fort tant qu'il est ton plus grand secret, il est ton faible dès que les autres le connaissent.*

Que si l'on veut déclarer sa pensée, j'aime qu'on l'articule sans chaleur, et en toute transparence, de manière qu'elle s'expose moins comme une production d'un individu que comme un effet de conditions qui se conviennent et se combinent dans un instant, ou comme un phénomène d'un autre monde que celui où l'on trouve des personnes et leur humeur. Il me déplaît d'imaginer, au travers de la page que je lis, quelque visage enflammé ou ricanant, sur lequel se peint l'intention de me faire aimer ce que je hais ou haïr ce que j'aime. C'est la grande affaire des politiques de toute espèce que d'agir sur les nerfs des gens : que deviendraient-ils

sans les épithètes? Ils seraient fort embarrassés si l'on exigeait d'eux qu'ils organisent leur pensée de bout en bout. Mais la véritable force s'impose par la structure et ne demande rien. Elle contraint les hommes sans les voir.

En somme, je regarde bien plus amoureusement aux méthodes qu'aux résultats, et la fin ne me justifie pas les moyens, car — *il n'y a pas de fin.*

Ensuite, comme je ne m'intéresse pas à modifier les sentiments des autres, je me trouve, de mon côté, assez insensible à leur dessein de m'émouvoir. Je ne me sens aucun besoin des passions de mon prochain, et l'idée ne m'est jamais venue de travailler pour ceux qui demandent à l'écrivain qu'il leur apprenne ou leur restitue ce que l'on découvre, ou que l'on éprouve, simplement en vivant. Du reste, la plupart des auteurs s'en chargent, et les plus grands poètes ont accompli à miracle la tâche de nous représenter les émotions immédiates de la vie. Cette tâche est de tradition. Les chefs-d'œuvre abondent en ce genre. Je me demandais s'il y avait autre chose à faire.

M. Paul Valéry se représente en sa vingt et unième année, « détaché de tout désir d'écrire des vers ».

J'ai délibérément rompu — écrit-il — avec cette poésie qui m'avait pourtant donné la sensation de trésors d'une mystérieuse valeur, et avait institué en moi le culte de quelques merveilles assez différentes de celles que l'on enseignait à admirer dans les écoles et dans le monde... J'aimais que ce que j'aimais ne fût pas aimé de ceux qui se plaisent à parler de ce qu'ils aiment. J'aimais de cacher ce que j'aimais. Il m'était bon d'avoir un secret, que je portais en moi comme une certitude et comme un germe. Mais les germes de cette espèce alimentent leur porteur au lieu d'en être alimentés.

M. Paul Valéry juge ainsi de « l'atmosphère littéraire » :

Elle est vaine, contentieuse, tout agitée d'ambitions des mêmes appâts, et de mouvements qui se disputent la surface de l'esprit public. Cette soif pressante et ces passions ne conviennent à la formation lente des œuvres, pas plus qu'à leur méditation par les personnes désirables, dont l'attention peut seule récompenser un auteur qui n'attache aucun prix à l'admiration toute brute et impertinente. J'ai cru observer quelquefois que l'art est d'autant plus savant et subtil que l'homme est plus naïf dans la société, et plus distrait de ce qui s'y passe et de ce qu'on dit.

J'entrevois, à la faveur de ces dernières lignes, la présence

amicale de Stéphane Mallarmé à l'esprit de l'esthéticien qui les a conçues, le meilleur disciple de l'animateur incomparable dont il a étendu et fait fructifier les incomparables enseignements.

§

A la date de janvier 1938, décembre a vu naître **L'Age nouveau,** 86, rue d'Assas, à Paris. Dix fascicules doivent paraître le 5 de chaque mois, sauf août et septembre. Le « directeur littéraire » de cette revue nouvelle est M. Marcello-Fabri. Elle « ne sera jamais une affaire ». On la « verra toujours à l'avant-garde ». Elle ne demandera « rien que l'audience de l'intellectualité ». Elle alimentera « d'idées et d'idéaux notre temps qui crève d'en manquer — ou d'en avoir peur ». On le voit, si ce programme participe un peu de l'art oratoire, il ne laisse pas d'être d'intentions généreuses.

Le n° 1 nous apporte, par M. Pierre Mille, quelque nouveauté sur le « cas Rimbaud ». Le père de Barnavaux ayant retrouvé un carnet de notes qu'il a prises en 1896, en a tiré ce que, modestement, il appelle « un peu d'inédit » sur Arthur Rimbaud, élève du petit séminaire de Charleville en 1866. Il y était condisciple de Paul Bourde et de Jules Mary, non pas l' « auteur des *Deux Orphelines* », que dit M. Pierre Mille, mais cet étonnant feuilletoniste qui donna une fête « en son hôtel » pour célébrer le « premier million » que lui acquit sa plume abondante en romans populaires.

Les *Voyages aux sources du Nil,* de Speke et Grant, venaient d'être traduits de l'anglais. Ils révélaient à l'Europe l'Ouganda, le royaume de Mtésa aux femmes « à qui l'étiquette impose une entière nudité tandis que tout homme se prosternant devant la Royale présence, montrant un coin de chair, fût-ce au talon, est impitoyablement mis à mort ». Le livre émerveille les trois écoliers. Ils décident de découvrir la source du Nil. Ils « dressent le plan de l'exploration. Bourde apprend l'arabe; Jules Mary, le portugais; Rimbaud, la langue amharique, idiome « des vrais Ethiopiens, de ceux des hauts plateaux, au-dessus du Harrar ». Cette exaltation détourne les trois séminaristes du devoir scolaire. On les

rend à leurs familles, parce qu'ils n'ont pas la vocation religieuse.

Bourde penchait à croire que, pour Rimbaud, il y eut encore d'autres motifs à l'exclusion. Mais, quand je l'interrogeai, il me parut qu'il n'y avait là, de sa part, qu'une supposition venue peut-être de ce qu'il savait de la suite des aventures du terrible adolescent.

En 1896, Paul Bourde, secrétaire général de Madagascar, a M. Pierre Mille pour chef de cabinet. Ils rejoignent leur poste. A l'escale de Djibouti, tandis que Bourde assiste à un déjeuner protocolaire, M. Pierre Mille se chante en plein midi et pour scander sa marche, des vers de Rimbaud.

Et au café, à l'apéritif, — narre M. P. Mille — je trouve quatre ou cinq « traitants » qui, en effet, se souviennent fort bien de lui. Mais quand je leur dis qu'il a « fait des vers », que même il a quitté la France avec la réputation d'un grand et étrange poète, d'un « enfant de génie », ils tombent des nues! Non, quelle blague! Ils ne l'ont jamais considéré que comme un bon commerçant un peu aventureux en affaires, même ayant « des idées », ce qui, dans leur esprit, n'est pas tout-à-fait un compliment : « C'est peut-être pour ça! » font-ils indulgemment, quand je fais allusion à la carrière poétique de leur ancien collègue. Mais ils ajoutent que jamais ils n'auraient pu s'en apercevoir. Rimbaud n'a jamais parlé devant eux de son existence antérieure, ni de littérature, même de la façon la plus générale. Il ne lisait aucun livre, n'en recevait aucun. Vraiment, il avait été « l'amant » d'un autre poète? — dont ils ignoraient jusqu'au nom! — Ça, ce n'était pas pour les épater. Dans ce pays-ci, vous savez, on ne fait pas attention à ces choses-là. Pourtant on n'avait rien remarqué d'exceptionnel à cet égard. Même Rimbaud était parvenu à parler un assez grand nombre de dialectes indigènes, en se formant une espèce de harem composé de femmes appartenant à des races différentes : ce qu'on appelle, là-bas, « des dictionnaires reliés en peau ».

— Eh bien, me dit Bourde, quand je lui fis part, sur l'*Irraouaddy*, de ma petite enquête. Rimbaud a continué ses études d'amharique! Seulement de manière un peu différente. Voilà tout!

C'est peut-être lui qui avait raison, bien que son esprit raisonnable ne l'ait pas mené assez loin. Qui peut estimer la puissance de hantise des rêveries de l'adolescence? Voilà un homme qui, après de farouches aventures, a passé déjà une fois, deux

fois, devant ce port de la mer Rouge — quand il s'est engagé dans la Légion Etrangère de la Hollande pour Java, puis quand il est revenu de l'Insulinde, et qui sans doute s'est dit : « Mais je le connais, ce pays! Je le connais, ce port! C'est de là, ou de tout près, qu'au séminaire de Charleville, à quinze ans, j'avais projeté de partir pour gagner les grands monts et les lacs altiers d'où tombent les eaux nilotiques. » Et alors il y est revenu, attiré comme par l'aimant d'un sublime songe de jeunesse.

Mais cela ne suffit pas encore pour expliquer tout Rimbaud. Ce n'est pas seulement les « traitants » de Djibouti qui haussaient les épaules, incrédules, quand on leur disait que ce marchand d'or, de café, peut-être d'esclaves, avait été un poète. Il correspondait avec sa maison de Marseille; il envoyait des rapports à la Société de géographie commerciale. Tout cela exact, précis : mais à peine correct. Du style le plus plat, en tout cas, pas un de ces mots qui font image, qu'un poète, un artiste ne peut s'empêcher de créer. C'est déconcertant, c'est incroyable!

Tout se passe comme si, à vingt ans, *un autre* était descendu dans le crâne de Rimbaud, et avait chassé l'ancien. Il n'a plus été *le même*. Il a été un autre homme, tout différent. Et un démonologue dirait peut-être que le premier c'était un diable, un mauvais esprit, un furieux, effrayant et sublime Lucifer, qu'on ne sait quel exorcisme a expulsé.

§

La Nouvelle Revue Française (1er décembre) publie une lettre dont l'auteur, « fonctionnaire », demande que l'on taise son nom. Il se présente en ces termes :

> Monarchiste, et en tant que Français, défenseur de l'Eglise Catholique, considérée par moi comme la religion de l'Etat Français, fondamentalement réactionnaire...

C'est à M. Julien Benda que ce correspondant, au service d'un régime qu'il réprouve, a adressé sa lettre. Je l'ai retenue, parce qu'elle est typique. Elle dépasse l'expéditeur et le destinataire. Elle divulgue un état d'esprit où la France, sacrifiée à un triomphe de la réaction obtenu par l'aide de l'étranger, est une possibilité désirable. Il existe donc des internationalistes de droite et, parmi ceux qu'on appelle encore des « conservateurs », des Français qui préfèrent à la France, à l'existence même de leur pays, la victoire des idées

contre-révolutionnaires. Voici le principal du texte signé des initiales A. V. :

Quant à l'auteur de ces lignes, il sait, plus que jamais, avoir été du bon côté, et avoir vu juste. Trop jeune, durant la dernière guerre, pour porter les armes, il n'a pas eu à souffrir du fait d'avoir à combattre pour une cause qu'il exécrait. Vos écrits et votre pensée, autant que ceux de M. Charles Maurras, ont contribué à le fortifier dans sa résolution de combattre, en cas de croisade antifasciste, dans les rangs de la Réaction, ou de ceux dont l'idéal se rapproche le plus de sa conception contre-révolutionnaire, sans tenir compte de la « nationalité » du camp de la Réaction, ou de celui de la Révolution, au risque même « d'aller à Coblence ou à Quiberon », mais avec la volonté inflexible de contribuer, modestement et obscurément, à un nouveau Waterloo, qui, suivi d'un nouveau Congrès de Vienne, mettront fin à l'abominable *statu quo* politique, social, idéologique, économique et territorial de 1918-19, remettront nations et individus à leur vraie place, et marqueront, définitivement cette fois, la destruction totale de forces malfaisantes qui, depuis un siècle et demi, troublent la paix du monde et menacent dans ses bases mêmes la civilisation Chrétienne, héritière de la Grèce et de Rome.

Il n'est pas superflu — peut-être — de remarquer, à la suite de cette profession de foi, que chaque discours du dictateur italien et chaque discours du dictateur allemand se réclament de la Révolution à Rome et à Munich; que, dans les deux pays soumis à ces hommes, les grosses fortunes particulières n'existent plus, sauf précautions prises à temps par les détenteurs de celles-ci; enfin, qu'à Rome et à Berlin, la grandeur nationale est la religion proclamée des gouvernements fascistes dont la politique menace la paix de la France.

§

Le n° 1 de **La Nouvelle Saison** est daté de novembre. Cet organe sera « d'abord » trimestriel. Il paraîtra sur 64 pages. Son adresse est : 105, rue de Courcelles, à Paris, 17e. Ses abonnés « seront conviés à des spectacles organisés par des troupes amies dans des théâtres parisiens ». Le conseil de rédaction est composé de huit membres à qui nous sou-

haitons la réussite individuelle et collective. Ils ont dédaigné de spécifier leurs visées. On les verra donc à l'œuvre.

M. Sylvain Irkine publie là une conférence qu'il devait faire entendre aux spectateurs d'*Ubu enchaîné,* récemment joué par le groupe du « Diable écarlate », un mois avant le trentenaire de la mort d'Alfred Jarry. Le ton de M. Irkine a pour dominante cette déclaration :

Avec Jarry, nous refusons de saluer les drapeaux et les hommes représentatifs.

M. C.-M. Bourdel publie « Effondrement », qui porte en sous-titre : « Vers la plus grande souffrance » et débute ainsi :

L'homme coula à flot jusqu'au bas du mont. Il accueillit franchement l'aride plaine. Il l'accueillit debout. Il abandonna debout le cœur, ramassant les débris de lui par la chute, l'Abandonné des hautes montagnes! pour les réunir en un bloc d'homme purement debout, campé, le front baigné le plus haut possible.

M. François Vernet, auteur de « Sodome! » donne un fragment copieux et lyrique de cette œuvre. La Mort y est un personnage parlant. Elle dit :

Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes,
Témoin ma pauvre sœur la Vie
Cette ratée
Qui s'est perdue de réputation dans la famille depuis quelques fautes de jeunesse.

Ce n'est pas mal. Une autre héroïne se présente ainsi :

Je me nomme Maillée; je suis fille de Loth. L'agonie fait sortir les sueurs mauvaises et les rêves longtemps caressés.

Il suffit d'un quatrain, jadis, au chevalier de Boufflers, pour conter (y compris son excuse) la biblique turpitude du père incestueux de Moab et d'Ammon :

Il but.
Il devint tendre.
Et puis, il fut
Son gendre.

§

Arts et Idées (décembre) adresse un appel désespéré à ses lecteurs, pour pouvoir continuer. Cette revue mérite de

vivre. Elle a été créée pour la défense de l' « Art sans étiquette ». M. Lucien Combelle contribue à ce fascicule par un article fort pertinent sur le « Roman de la Rose ». M. Tristan Derème y publie un de ses divertissants dialogues de critique poétique, cette fois sur « Baïf et l'Art des Vers ». M. Jean Callot ronsardise dans des poèmes délicats. M. G. Friboulet écrit sur « La musique au Moyen Age » et M. Henri-Philippe Livet « Sur le rosier *Ronsard* fleurit la France ».

MÉMENTO. — *L'oiseau-mouche* (automne) : « Tendre automne », poème de M. Francis Jammes. — « Amour » par M. Philippe Chabaneix. — « Oiseaux de Passage » de M. Bernard Gaulène. — « Pantaï » par M. Y.-G. le Dantec. — « Infini » de M. Albert Flory. — Et, après d'autres poésies également choisies avec le meilleur goût, « Le cirque forain » poème de M. Michel D. (11 ans et demi).

Le Lunain (novembre) : « Fugue tibicine » de M. Louis de Gonzague Frick. — « Petites intellectualités 37 » par L'Homme Masqué qui signale l'existence, avenue Stéphane Mallarmé, d'une : *Alimentation Mallarmé* (O gloire !). — « La méduse », par M. Marius Richard. — De M. Jean Desrives : « Autonomie du poète ». — « Le Philosophe inconnu et la Poésie », par M. Jean Gacon. — M. L. Cattiaux : « Edgar Poe et les Chinois ».

La revue argentine (novembre) : « Dénouement », poème de M. Lysandro Z. D. Galtier. — « Glose totale de la danse » par M. Roberto Gache qui définit le charleston : « la désarticulation totale de l'humanité », et déclare : « un homme peut passer son existence sans enfants, mais non sans tangos » et remarque : « les femmes peuvent perdre la pudeur : elles restent chatouilleuses ». L'humour de l'auteur le porte à se compter au nombre de certains qui « se consacrent à l'exégèse de leurs vieilles bottines ».

Poésie (décembre) réunit sous un format réduit un ensemble de poèmes de Mmes G. Briffault, L. Wallace, L. Guillet, M. Boissier, B. Pélissier et de MM. O. Charpentier, J. Myrtis, J. Bucheli, P. Caddau, R. Fergy, Léon Bocquet, Pierre Bouju, etc.

Le Mois (décembre) : « La femme soviétique », article anonyme d'information.

La grande revue (novembre) : M. J.-S. Caillot : « Entretien avec l'Homme de verre ». — M. G. Pagès : « Vues alternées sur Elie Faure ». — M. G. Comte : « le problème de Palestine ».

Revue juive (décembre) : *** : « La sournoise destruction du judaïsme allemand ». — M. André Spire : « Elie Faure et la question juive ».

Cahiers du Sud (novembre) : « Amitié des choses », poèmes signés Ilarie Voronca. — « Travail de joie » poésie de M. Armand Robin. — « La conscience honteuse du poète », de M. Benjamin Fondane.

La Revue hebdomadaire (18 décembre) : « Air et manières de Paris », textes anciens réunis par M. P. Bessand-Massenet.

Le jardin de la France (1er décembre) : « Les petits moutons roses », sonnet de M. Pascal Forthuny. — « Les contes des Margouillats », de M. Hubert-Fillay.

Les Primaires (décembre) : suite des « mémoires d'un soldat de l'empire », de Pierre Boutin. — « Les caquets de province », de M. Maurice Fombeure.

Revue des Cours et Conférences (15 décembre) : M. D. Mornet : « Introduction à l'étude des écrivains d'aujourd'hui ». — De M. H. Tronchon : « Lamartine au Brésil ». — M. Jean Plattard : « Marot. Sa carrière poétique. Son œuvre », première partie.

Esprit (1er décembre) : « Aspects et Positions du laïcisme » par M. H. Chatreix. — De M. Marius Richard, des fragments de « La femme à tout faire ».

Les Cahiers nouveaux (novembre) : « La poésie de M. Paul Valéry », par Mme Lucie Rondeau-Luzeau. — Poèmes de MM. L. P. Thomas, J. Rhé, P. Sainteaux, R. Meunier, F. Verhesen, L. Forges et Henri Strentz. — « Avoir ou ne pas avoir », essai romanesque de M. L. Forges. — « A propos des contes annamites » par M. E. Chochod.

Le Divan (décembre) : M. Maurice Rat : « De Sapho à Toulet ». — « Pour Corneille », sonnet d'hommage de Mme Y. Ferrand-Weyher. — « Poèmes » de M. Daniel Thaly. — Suite de « la chasse de Kisvarida » par M. F. Bardin. — De M. Roger Boppe : « Le premier séjour de Stendhal à Rome en 1831 ».

La Revue Universelle (15 décembre) : De Mme A. de La Gorce : « Chesterton raconté par lui-même » et, de ce dernier : « Ce qui cloche dans le monde ». — De M. Jean Fontenoy : « Généraux chinois ». — Suite du « Général Prim » de M. Branthôme.

Etudes (5 décembre) : « St-Julien... le Pauvre, la paroisse des chevaux de course » par M. Pierre Lhande. — « Cinq nouveaux cardinaux » par M. Yves de la Brière. — « Une page du martyrologe de l'Eglise espagnole » par M. C. Chantre.

Matines (décembre) : « La charité de Léon Bloy » par M. Raoul Auclair. — « La voix » poème de M. H.-P. Livet. — « Avent », par M. l'abbé F. Ducaud-Bourget.

Echanges et Recherches (15 décembre) : M. Th. Deman : « Humanisme chrétien ». — Poèmes de M. H. Queffelec. — Enquête sur

la Culture; réponses de MM. G. Hardy, L. Bernau, A. Favières.

Humanisme économique (décembre) : « Socialism versus Capitalism » par M. le professeur A.-C. Pigou. — « La connaissance poétique », à propos de « Si », poème de Rudyard Kipling, traduit par M. A. Maurois.

Impressions (novembre-décembre) : « Chansons de mer », par M. A. de Falgairolle.

Prométhée (novembre) : « Organe de défense nationale des peuples du Caucase, de l'Ukraine et du Turkestan », publié à Paris, annonce « La faillite du communisme », par la plume de M. G.-G.-M.-J. Charlet dénonce les mensonges de la statistique soviétique » et M. le professeur G. Yaschke traite des « Peuples opprimés en Russie ».

Revue bleue (18 décembre) : M. Albert Buisson : « A la recherche d'un ordre économique nouveau ». — M. R. Johannet : « Salamanque 1937 ». — M. J. A. Chassériau : « Une visite à Loti ». — Poèmes de M. Albert Flory. — « Adieu à 1937 » par M. Firmin Roz, à propos des romans de l'année.

Europe (15 décembre) : « Hommage à Elie Faure », digne de ce grand disparu, une des plus belles et généreuses intelligences de ce temps.

Commune (décembre) : « Les désastres de la guerre », un des derniers écrits d'Elie Faure. — Poèmes de MM. Luc Decaunes et Jacques Béry. — « Rouliers d'aujourd'hui », par M. Léon Savin.

Le Courrier d'Epidaure (décembre) : Dr Gottschalk : « La maladie et la mort de Broussais ». — M. Fernand Demeure : « La maison du poète » (celle de M. Léo Larguier. — Suite des « Souvenirs des jours sans souci » de M. G. de Lautrec.

Hippocrate (décembre) : « L'énigme de Rabelais et le problème sexuel » par M. le professeur Louis Karl.

Revue des Deux Mondes (15 décembre) : « René Doumic » par M. G. d'Avenel. — « Bethsabée », nouveau roman de M. Pierre Benoit. — Lettres des souverains à Napoléon Ier, publiées par leur actuel possesseur, le prince Napoléon, prétendant au trône impérial, et par M. Jean Hanoteau. — Reprise de « Mes carnets » (1878-79), les exquis souvenirs de Ludovic Halévy. — M. A. t'Serstevens débute à la revue, par « Etapes Yougoslaves », une relation de voyage riche en couleurs et pleine de vie. — « Une visite à Victor Hugo en 1839 » par M. E.-R. des Genettes, publiée par l'érudit M. André Joubin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La hantise du fait divers (*le Figaro*, 11 décembre). — Le Tueur est roi (*Passim*, décembre). — Si Weidmann avait sa cravate à raies... (*le Journal*, 19 décembre). — Au temps des Mômes-Monoclés (*l'Eclaireur du Soir*, 20 novembre). — Les souvenirs d'un académicien Goncourt (*Candide*, 16 décembre). — Rien après la mort? (*le Figaro*, 11 et 19 décembre. — L'exemple des *Débats* (*Gringoire*, 17 décembre).

Aimez-vous les bains de boue? On en a mis partout, ces temps-ci, où ruisselait le sang. Les mots *crime, assassin, mort, cadavre, victime,* voilà le vocabulaire du jour. Vraiment il est des tueurs qu'il faudrait qu'on tuât, et il n'y a personne pour réclamer — sinon par goût du paradoxe : « Libérez Weidmann! » Mais avant que le cher Weidmann illustre d'une dernière attitude genre ciné une aube vouée à la mise en scène de l'exécution, il faut bien que le public en ait pour ses huit sous.

Il est difficile d'échapper à la hantise du « fait divers » qui remplit aujourd'hui les journaux,

dit Guermantes dans son billet du **Figaro.** Est-il difficile aux journaux d'échapper à la hantise du fait divers dont ils sont, en effet, tout pleins? Information d'abord, sans doute. Mais on pourrait peut-être informer sans trop détailler? Horribles ou touchants détails, le lecteur moyen s'est gargarisé d'une bonne pinte de sang, chaque matin et chaque soir, — sans compter le coup de midi. O annales de décembre!

Le 12 : Weidmann, à qui, sur l'air des aveux, toute *Voulzie* ouverte, on a réservé la cellule de feu Landru — les vedettes ont les cellules qu'elles méritent — a confié à son avocate, Me Renée Jardin (et que ne révélera-t-il pas, côté Cour?) :

Je me rends compte de l'énormité de mes forfaits, mais quand on saura ce qu'a fait mon grand-père...

Son grand-père a fait ceci, qu'il a engendré M. Weidmann père qui a engendré Weidmann dit le Tueur. Le 14, sensationnel :

Weidmann réclame des chaussettes et un mouchoir.

C'est qu'il n'a plus les chaussures de ses victimes pour faire joujou. Le 15, contribution au *Roman de la rose :* au relent du sang caillé se mêle le parfum

des massifs de rosiers que Weidmann soignait, paraît-il, avec un soin particulier.

Et une honorable partie de campagne déroule son film à Fontainebleau. Scénario de Weidmann, musique d'Offenbach, la scène se passe dans la Caverne des Brigands. Parade, pièce à grand spectacle, le reportage donne à fond, on refuse du monde, voici dans sa gangue de glaise le corps de Mme Keller. Sacré Weidmann! C'était sa façon de reprendre l'Alsace. Le 20 :

Grande journée des scellés.

Le 21 :

Confrontation générale :

Weidmann-Million-Tricot-Blanc et Cie. Un mot du pensionnaire de la cellule où Landru avant lui méditait :

— Je ne me plains pas.

Et ça, c'est méritoire. Weidmann dispose pour la nuit d'une seule couverture : il ne se plaint pas; il n'a pas un sou, pas un timbre pour envoyer des vœux de bon Noël à sa Gretchen : il ne se plaint pas; la soupe est mauvaise, il ne se plaint pas. Un miracle :

Le Tueur a pleuré.

Et des milliers, des millions de lecteurs, la manchette grosse comme ça de leur journal sous les yeux, ont pleuré avec le Tueur. Au fait, pourquoi des larmes? Le magistrat instructeur, inventoriant les papiers de Weidmann, lui avait présenté un certain nombre de photos : « Je ne connais pas cette femme », disait à chaque fois le Tueur. Mais à la vue du portrait de deux bons vieux, il pleure, — et il s'écrie, tout reniflant : « Papa et maman! » — « Vous les avez tués? » aurait pu lui demander le magistrat. On voit que si Weidmann en a après son grand-père — ce pelé, ce galeux, d'où lui vient tout le mal... — il honore volontiers ses parents, quand ce ne serait que pour vivre le plus longtemps possible. Ah! s'il pouvait ne jamais mourir. Nous exagérions, de prétendre que les bois de justice suivraient la forêt de Fontainebleau. Coupe-t-on le cou à un homme qui, s'il était libéré, partout où il paraîtrait permettrait que les honnêtes gens fissent

recette? Déjà des malins se proposaient de convertir la Caverne des Brigands en nouvelle Auberge des Adrets, et pourquoi pas? Il est charmant, ce Weidmann. Entre deux gendarmes, comme ça, au débotté, il fait moche. Mais bien débarbouillé? Son portrait est plein de grâce, beaucoup de femmes l'auraient suivi derrière la pauvre Jean de Koven.

« C'est qu'il a du sexe-appeal! » disait une dame. Et les hommes y trouvent leur comptant. Tout le monde, parbleu! Est-ce que la presse n'est pas faite pour tout le monde et est-ce que les journaux, quoique toute réprobation évidemment, n'ont pas monté Weidmann en épingle? Les gens adorent ça : c'est le Tueur, le Tueur, le Tueur, — c'est le Tueur qu'il leur faut. Et puis, ça amuse les enfants.

A côté de la souriante effigie de Weidmann, qui respire la cordialité, écrit Colette dans **le Journal,** nous regardons le Weidmann prisonnier, sa joue enfumée de barbe, son cou nu, et sa tête inclinée qui essaie de fuir le déclic photographique. Mais il n'a honte, je le parierais, que d'être barbu et sans cravate. Certains animaux farouches ne supportent pas d'être vus lorsqu'ils sont fangeux ou malades. Ah! s'il avait sa cravate à raies et son joli complet bleu, et sa joue bien poncée de beau jeune homme, vous le verriez relever le front...

§

C'est si gentil, les enfants, quand ça veut. Par exemple, le petit jeune homme (seize ans), qui a dépouillé, tué un indulgent contrôleur des contributions (cet âge est sans impôts) parce qu'il voulait aller voir la mer. Et le petit Machin (cinq ans) qui a fait une colère parce que, à cause qu'il était grippé, sa maman avait cru plus sage de remettre au lendemain une petite promenade, quelque part du côté de la *Voulzie*.

Ce sera cette année le centenaire de la mort d'Hégésippe Moreau. Mais fin 38 seulement. Le doux poète peut attendre. Bien des personnalités que 37 sur sa fin a tuées — le temps, hélas! reste le Tueur modèle — nous pressent de les nommer au passage : c'est Ludendorff, c'est Kellog, — ce fut Franklin-Bouillon, et à ce dernier M. Jacques Daurelle, dans **l'Eclaireur du Soir** consacre un portrait abondant en anecdotes.

Je connus Franklin-Bouillon sous le règne du monocle, écrit M. Jacques Daurelle. Aujourd'hui, tout le monde porte des lunettes,

les jeunes et les vieux. En ce temps-là, quelques hommes célèbres ou notoires, avaient le monocle en dilection, et on tendait volontiers à les imiter. Aurélien Scholl, Edmond Lepelletier, Octave Uzanne se promenaient fièrement sur le boulevard avec une rondelle de verre dans l'œil droit. Leconte de Lisle, le sénateur Lintilhac, Jean Moréas, Henri de Régnier, impressionnaient la rive gauche comme monoculaires, faisant des disciples parmi les « Jeunes ».

On voyait Paul Souday, Henri Quittard, Dauphin Meunier, Maurice du Plessys, Franklin-Bouillon, alors étudiant, montant et descendant le Boul'Mich avec un monocle éblouissant sous la paupière et un « huit reflets » sur la tête

(le contraire eût été piquant)

car le chapeau haute forme était aussi à la mode. Raymond de la Tailhède portait également le monocle, mais il récusait le « huit reflets » lui préférant un singulier petit galurin à bords étroits et roulés, semblable à celui de Raoul Ponchon.

Dans un haute forme il ferait bon boire,
Mais dans mon galurin,
Voire,
Il ferait bon lamper du vin!

aurait dit Ponchon s'il n'avait dit beaucoup mieux. Et Verlaine, comment appelait-il les fervents du monocle?

L'élégance un peu romantique de ces jeunes gens amusait fort Paul Verlaine, mis comme un chemineau, son chef socratique caché sous un mauvais chapeau tout cabossé. Aussi, il ne résista pas à la tentation de les portraiturer avec de fines ironies dans une petite revue du Quartier-Latin, sous le titre : *les Gosses à Monocle.*

Mômes-Monoclés, ainsi s'intitule l'article de Paul Verlaine qui figure dans ses *Œuvres posthumes*, au chapitre des *Souvenirs et Fantaisies :*

Sous ce titre quasiment générique [*Mômes-Monoclés*] précisait Verlaine, je me propose de réunir quelques-uns de mes très jeunes et jeunes encore amis affligés de la verrue en vogue ou adornés de cette fleur à la mode, comme on voudra. Je place la présente étude sous le haut patronage de notre cher et vénéré maître Leconte de Lisle, du monoculaire par excellence, qui porte beau et fier, dans son arcade sourcil...leuse, l'emblème chéri de la génération montante de cette décadence-ci.

Franklin-Bouillon, effectivement, avait sa place dans la galerie des Mômes-Monoclés. Il partait pour la « joyeuse vieille Angleterre », chère à Verlaine, et le poète enviait gaiment le voyageur :

Plus heureux que votre ami, cet Ovide sur place, *ibis*, bon Franck, *ibis in Urbem.*

M. Jacques Daurelle ne dit pas si, lui, portait le monocle. Avec ou sans monocle ses yeux ont vu bien des choses, en tout cas, ainsi lorsqu'il fonda, avec Franklin-Bouillon, *la Volonté.*

Nous n'avions pas d'argent, mais nous étions jeunes et pleins de courage, voire d'audace. Nous entreprîmes une croisade épique, à la recherche des capitaux. En août 1897 nous étions à Athènes. Conversations avec tous les personnages d'alors, y compris le roi Georges Ier. Par son ordre, André Papadiamantopoulos, cousin de Jean Moréas, rédigea des lettres pour quelques riches Grecs d'Alexandrie et de Constantinople. Notre voyage fut assez fructueux. En France, nous trouvâmes une adhésion unanime et certains capitaux. Enfin, *la Volonté,* titre proposé par moi, parut le 17 octobre 1898 :

Beau premier numéro : Ernest Lavisse présentait le journal; Becque sonnait l'Heure parisienne, Lucien Herr traitait de l'Etranger, un conte de Jean Ajalbert voisinait avec un portrait de Léon Dierx, par Xavier de Ricard. A ne feuilleter que les neuf numéros qui suivirent, voici les signatures de Pierre Baudin, Henry Béranger, Léon Blum, qui faisaient tour à tour l'éditorial, de Mars Le Goupils, « planteur de café, ancien professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand », Laurent Tailhade, Stuart Merrill, Charles Morice, Georges Lecomte, Paul Fort, Camille Mauclair, Paul Brulat, Georges Maurevert, etc. Faut-il mentionner qu'ils ne portaient pas, qu'ils ne portent pas tous monocle?

§

Henri de Régnier portait monocle, qui entra un soir au *Mercure* comme M. Francis Carco et quelques autres, — c'était le « jour » de Rachilde — s'essayaient tout gaz éteint, avec quelques comparses, à faire tourner un guéridon :

Une longue silhouette s'encastra discrètement entre les mon-

tants, conte Carco dans les souvenirs, si aimablement fantaisistes, que publie **Candide.**

Le nouvel arrivant se nomma :

— Henri de Régnier, dit-il.

Ainsi lorsque, chez Jean de Gourmont, et avec celui-ci, je m'évertuais à interroger une table. Quelqu'un entra, nous crûmes à un fantôme : c'était Mme de Courrières.

§

Ce sont ses souvenirs sur Philippe Berthelot, que M. Paul Claudel a donnés au *Figaro*. Il n'est pas possible de ne pas se rappeler qu'au moment de disparaître, Maupassant lançait d'une plume frémissante des invectives à la face de Dieu, devant telle scène que M. Paul Claudel, plus justement j'en conviens, rattache aux dernières paroles qu'ait prononcées Ernest Renan :

Nous sommes en 1932. Philippe Berthelot est frappé à mort. Un travail incessant, l'abus jusqu'au gaspillage de forces qu'il crut toujours inépuisables, ont eu raison de sa constitution de fer. Il est à sa table de travail. Il a sonné. Son principal collaborateur, mon collègue de Laboulaye, se présente. Philippe est rigide, pâle comme un mort. Il se cramponne, pour ne pas tomber, à son bureau :

— Laboulaye, dit-il, je serai mort dans dix minutes. Vous trouverez à telle place tels et tels papiers. Ma vie a été comblée et je ne me plains pas. Mais je veux que vous sachiez qu'après la mort, il n'y a rien, et que j'en suis sûr. Il n'y a rien, il n'y a rien, il n'y a rien !

Faut-il voir là la crainte qu'il y ait quelque chose? Et quelle est l'opinion de Claudel sur ces paroles? Claudel écrit :

J'essayerai de dire prochainement ce que j'en pense.

§

M. Jean Dorsenne, pour être mon contemporain, a ses souvenirs. Du portrait qu'il trace du directeur des *Débats*, dans **Gringoire,** à l'occasion de l'élection de M. Etienne de Nalèche à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, nous retiendrons ceci :

Se rend-on compte de tout ce qu'il fallait de clairvoyance, d'habi-

leté, d'énergie, de courtoisie et de science pour succéder à des hommes comme les Bertin, les Bapst, etc.?

Le *Journal des Débats* représente en effet la tradition dans tout ce qu'elle a de plus honorable et il manquerait quelque chose à la France, s'il n'existait pas.

Il manquerait à la presse française, en tout cas, un des rares journaux où lire les exploits d'un Weidmann tout juste à l'échelle de la proportion qu'il convient d'accorder à un fait divers de cette nature. Si tout journal suivait en cela *les Débats,* les lecteurs plus préoccupés des difficultés de l'heure que des chaussettes et des rosiers d'un assassin n'auraient pas à souscrire à l'excellente « charge » que *Gringoire* a publiée : un directeur, un secrétaire de rédaction qui penchés sur les morasses « font » le journal :

— Nous disons, à la une, Weidmann et Million; à la deux, Weidmann et Tricot; en troisième page, Weidmann et Blanc.

Et comme c'est au lendemain du « tour d'amitié » que M. Yvon Delbos a accompli, avec le souci de préserver, affermir nos alliances, bref de sauver la paix :

— Mais Delbos?

Alors :

— Je crois qu'il reste une place dans les Petites annonces.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Théâtre du Châtelet : Première représentation de *Le Chant du Tzigane,* opérette à grand spectacle en deux actes de MM. Mouézy-Eon et Wernert, musique de M. Romberg. — Société d'Etudes Mozartiennes. — *Salzburger Kammerchor Trapp.* — Concerts Colonne : Envois de Rome de Mlle Elsa Barraine. — Opéra-Comique : *Le Couronnement de Poppée,* de Monteverde, et *La Servante Maîtresse,* de Pergolèse. — Mort de Maurice Ravel.

La vie musicale offre des contrastes infiniment variés et si brusques, certains jours, qu'on a peine à se ressaisir pour passer d'un Concert de la Société d'Etudes Mozartiennes à la répétition générale d'une opérette comme *Le Chant du Tzigane,* donnée une heure plus tard au Châtelet. En courant de la rue de la Boétie au Pont-au-Change, il faut — provisoirement, très provisoirement — oublier l'enchantement mozartien, et tâcher de se faire une âme d'enfant moderne, une âme tout à la fois puérile et compliquée, et qui préfère la

féerie sans fées, mais où le merveilleux tient sa place grâce à l'avion, à l'électricité, aux applications de la science. Entre l'enfance d'un Mozart, telle que nous la révèlent des œuvres de sa première jeunesse et l'enfance des jeunes spectateurs du Châtelet, le siècle et demi qui a passé a-t-il creusé un abîme aussi profond qu'on serait tenté de le croire tout d'abord? Gardons de nous laisser duper par les apparences. Mais si la féerie nouvelle peut donner à quelques enfants l'idée de se faire aviateurs comme le héros incarné par M. Baugé, il est plus douteux que la musique dont elle est assaisonnée éveille chez eux le sens musical. Et pourtant la musique n'en est point absente. Grâce à un orchestre de tziganes et grâce à Fanica Luca, un extraordinaire joueur de flûte de Pan, on se trouve, de-ci de-là, entraîné dans l'imaginaire Carolie des librettistes, ou plus simplement au pays très réel des czardas, en cette Hongrie où, comme disait Liszt, les rythmes sont flexibles comme les branches du saule, et ont pour règle de n'avoir point de règles et de n'obéir qu'au tumulte des passions.

Le scénario du **Chant du Tzigane** est d'une très savante ingénuité. Il y a, bien entendu, une histoire d'amour, et qui se complique d'une histoire de complot. Tout cela se passe dans un royaume balkanique, ce qui est un prétexte à couleurs délicieusement bariolées, à danses langoureuses ou vives, à chansons d'amour passionnées et aussi à décors merveilleux. Nous verrons donc Buda-Pesth mirant au clair de lune les arches de ses ponts suspendus dans les eaux du Danube, nous verrons un combat d'avions dans un ciel nocturne, nous verrons une adorable cour d'auberge des Carpathes et une délicieuse maison de danses, des intérieurs à rendre jaloux les « ensembliers » les plus ingénieux, nous verrons de très beaux ballets, une revue militaire dont les soldats sont des danseuses, nous verrons tant et tant de merveilles que minuit sonnera trop vite à notre gré — mais quand nous serons revenus dans le monde réel, quand nous aurons repris pied à Paris, loin de la Carolie et que nous tâcherons de raisonner, peut-être aurons-nous regret que parmi toutes ces débauches de lumière et ces orgies de couleur, on n'ait point cherché à faire pour la musique un effort correspondant. On souhaite-

rait pouvoir louer l'invention de cette musique comme on en loue l'exécution. Grâce à l'autorité et au charme de Mme Gabrielle Ristori, grâce à Mme Layderer, qui possède une jolie voix, grâce à André Baugé, à Robert Allard, à Rivers Cadet, à l'amusante fantaisiste Monette Dinay, à Dany Loris, l'interprétation est pleine d'entrain. La mise en scène, les décors, les costumes sont éblouissants. Le livret de MM. Mouézy-Eon et H. Wernert est ingénieux. L'insignifiante partition de M. Romberg est vaillamment défendue par l'orchestre de M. Sylvio Mossé.

§

Le programme du Concert de la **Société d'Etudes mozartiennes** offrait un exceptionnel intérêt aussi bien par la variété et la qualité des œuvres présentées que par leur exécution. La *Marche en ré* (K. 335) qui fut composée à Salzbourg vers la fin de juillet 1779 est d'une charmante originalité où l'héroïsme et le badinage se mêlant font songer déjà au *Non più andrai* des *Nozze*. C'est la même légèreté, la même sûreté des effets obtenus avec une simplicité de moyens qui enchante. La *Symphonie concertante pour instruments à vent*, écrite pendant le séjour que Mozart fit à Paris au printemps de 1778 est une vaste composition que son auteur destinait à donner aux Français une très haute idée de son art. Et cet art, précisément sous l'influence des maîtres dont le jeune compositeur venait d'avoir la révélation, s'élargissait en s'enrichissant. On n'y trouve pas encore la trace de l'influence de Gossec et de Grétry, mais on y voit celle du séjour qu'il venait de faire à Manheim, véritable capitale, en ce temps, de la musique symphonique allemande. Mozart remit à Le Gros, directeur du Concert Spirituel, le manuscrit de cette Symphonie, composée à l'intention de Wendling, flûtiste, Ramm, hautboiste, Ritter, bassoniste et Punto, corniste merveilleux :

Les quatre concertants, mande Wolfgang à son père le 1er mai, en sont tous très épris. Le Gros l'a depuis quatre jours pour la copie, et je la trouve tous les jours à la même place. Enfin, avant-hier, ne la trouvant plus, je la cherche parmi les manuscrits. Elle y était enfouie... Je ne fais semblant de rien et j'interroge Le Gros :

« A propos, avez-vous fait copier la Symphonie? — Non, je l'ai oublié!... » Je suis allé au concert les deux jours où elle aurait dû être exécutée. Alors Ramm et Punto sont venus à moi dans la plus grande animation et m'ont demandé pourquoi ma Symphonie concertante n'était pas au programme. Ramm est parti enragé et s'est répandu en invectives sur Le Gros, en français, dans le foyer de la musique, disant que ce n'était pas beau de sa part. Ce qui me fâche c'est que Le Gros ne m'en a pas dit le moindre mot. J'ai dû me passer de toute explication. Si seulement il m'avait donné une excuse! Mais rien!

On sait quelle était la prodigieuse mémoire de Mozart : il avait « conservé dans sa tête » sa symphonie tout entière. Il la récrivit, mais en substituant une partie de clarinette à la flûte primitive. Il fut le premier qui fit frapper les cordes des violons par le bois des archets. Mais ce manuscrit fut à son tour perdu et la *Symphonie concertante* ne nous est parvenue que sous la forme d'une copie. N'importe : nous sommes devant cette *Symphonie concertante* comme devant une tour isolée et formidable qui, selon le mot de M. de Saint-Foix, domine toute la production contemporaine et celle de Mozart lui-même. C'est là un des moments les plus hauts du maître.

C'en est un autre, et de même ordre, que le *Concerto en ut mineur* (K. 491, Vienne, 4 mars 1786). M. de Curzon, parlant des onze concertos que Mozart écrivit dans la période qui précède les *Nozze,* remarque qu'ils sont d'une variété extrême quant au fond, et d'une floraison d'idées incomparable, mais que « le style technique en est fort difficile à définir. Que ne donnerait-on pas, ajoute-t-il, pour savoir exactement la façon dont Mozart entendait qu'ils fussent exécutés? Un rien peut en fausser le sens. C'est qu'ils sont difficiles — lui-même le déclarait — mais d'une difficulté spéciale. » Il faut savoir gré à Mme Octave Homberg d'avoir choisi pour interpréter cet admirable concerto en ut mineur Mlle Reine Gianoli; cette jeune pianiste est d'abord une éblouissante virtuose; mais à la sûreté qui lui permet de jouer comme à plaisir les traits les plus difficiles, elle joint une qualité rare, cette fraîcheur, cette jeunesse qui fait retrouver d'instinct la fraîcheur même et la jeunesse de l'inspiration mozartienne, cette véritable naïveté (je prends le mot en son vrai sens de simplicité natu-

relle que la vie n'a point encore ternie), cette naïveté grâce à laquelle l'expression de la mélancolie et de la douleur reste celle-là même que le compositeur a voulue, sans que l'alourdisse en s'y surajoutant une autre tristesse qui serait celle de l'interprète. Son succès a été considérable — comme celui de Mme Ria Ginster, la grande cantatrice qui dans les deux airs pour soprano *Bella mia fiamma* et *Misera dove son* a retrouvé les chaleureux applaudissements qui l'avaient saluée lors de son début à Paris. Et comme de coutume il faut aussi redire la reconnaissance que l'on doit à Mme Octave Homberg, animatrice de ces concerts merveilleux, et qui sait si bien présenter chacune de ces œuvres, recréer autour d'elles l'atmosphère de recueillement et de simplicité qui convient, — M. Félix Raugel, chef d'orchestre dont l'autorité, le savoir et le goût vont de pair, et ces admirables solistes de la Symphonie concertante, MM. Morel, Lefebvre, Oubradous et Devimy.

§

Je viens de nommer Mme Octave Homberg; c'est à elle aussi que nous devons d'avoir pu entendre à Paris la **Chorale Trapp, de Salzbourg** — une Chorale composée d'une seule famille, sept frères et sœurs qui, à Aigen, dans la maison familiale et sous la direction du père, le capitaine von Trapp, s'est vouée à l'interprétation des chefs-d'œuvre de la musique chorale, motets, lieder, *yodlers*. Il est impossible de rêver ensemble plus parfait, accord plus profond que celui de ces chanteurs dont l'âme unanime sait traduire dans un style merveilleux aussi bien les motets tirés des vieux recueils de tablatures que les musiques de Palestrina, de Monteverdi, de Bach, de Mozart. Ce Salzburger Kammerchor Trapp mérite de prendre rang auprès des ensembles vocaux les plus réputés. Il a laissé, pour ses débuts à Paris, un inoubliable souvenir.

§

La reprise de **La Servante Maîtresse,** à l'Opéra-Comique, est fort réussie. M. Guénot chante et joue Pandolphe en artiste consommé; il a pour partenaire Mlle Thélin, une débutante dont la grâce mutine et la jolie voix ont fait merveille en Zerbine. Avec Pergolèse, Monteverde fait l'affiche de la salle

Favart, et le vieux maître est représenté par un admirable chef-d'œuvre : **Le Couronnement de Poppée.** *Le Couronnement de Poppée (Il Nerone ossia l'Incoronazione di Poppea)* fut représenté à l'automne de 1642 au théâtre des Saints Jean et Paul de Venise. Vincent d'Indy, avant la guerre, a publié des fragments importants de cet opéra, — l'un des premiers et l'un des plus parfaits, — et M. Jacques Rouché en 1912, au Théâtre des Arts, en fit donner d'inoubliables représentations. La version que vient de monter l'Opéra-Comique n'est point celle de Vincent d'Indy, mais celle de M. Francesco Malipiero. Il s'agit en effet de reconstituer à l'aide de l'orchestre moderne cette musique destinée à des instruments aujourd'hui disparus pour la plupart, et la tâche demande autant d'érudition que de goût. Le souvenir des représentations de 1912 est trop lointain pour qu'il soit possible de les comparer avec celle qui vient d'être donnée, et d'autre part les conditions matérielles des exécutions diffèrent trop pour qu'un rapprochement équitable puisse être fait. Ce qui est indubitable, c'est la haute valeur de l'ouvrage, c'est la puissance et la justesse de la déclamation, la beauté simple et grandiose de certaines pages, comme la mort de Sénèque ou les adieux d'Octavie. L'orchestre de l'Opéra-Comique, sous la direction savante de M. Cloez a traduit avec sûreté cette admirable partition. Mais si M. Etcheverry donne au rôle de Sénèque toute la noblesse qui convient au précepteur de Néron, si M. Jouatte représente avec art le personnage du monstre couronné, si Mme Sibille est une Octavie vraisemblable; si Mlles Denys et Thélin (déjà nommée) donnent au duo du page et de la jeune fille toute la printanière fraîcheur qui convient à cette préfiguration du Chérubin de Mozart, si Mlle Lehmann est une Drusille gracieuse et tendre, il faut borner là les éloges et regretter l'erreur qui a fait confier des rôles importants à des artistes mal qualifiés pour les remplir. On peut d'autant mieux le dire que Mlle Renée Gilly est excellente en d'autres emplois et que M. Gaudin ne manque pas de moyens. Il eût peut-être été préférable aussi de réduire encore le « parlé » qui, en général maladroitement interprété, alourdit terriblement l'action. Ici encore une exception, en faveur de Mlle Stora, charmante dans le rôle de l'Amour.

§

De longs applaudissements ont accueilli aux Concerts Colonne la *Symphonie* de Mlle **Elsa Barraine,** ses *Six Chants Juifs,* interprétés par Mme Madeleine Grey et sa *Fantaisie Concertante* pour piano et orchestre, jouée en perfection par M. Maillard-Vergé. La Symphonie est divisée en trois mouvements. Le premier, précédé d'une introduction que la notice qualifie de grimaçante, est constitué par un allegro fort bien mené; le second enferme entre un adagio et sa reprise un scherzo où des motifs de Beethoven apparaissent déformés aux cuivres; enfin un allegro joyeux qui se résout lui-même en une coda plus lente, termine l'ouvrage écrit avec élégance, habileté et qui témoigne d'une parfaite connaissance des ressources de l'orchestre.

Il en est de même de la *Fantaisie concertante,* qui gagnerait sûrement à se passer d'un début que la notice aurait pu, cette fois avec vérité, qualifier de grimaçant et même de grinçant, tout hérissé de dissonances inutiles; mais ce sacrifice consenti à une mode déjà périmée, la *Fantaisie Concertante* se déroule sagement, et sans que l'intérêt faiblisse au cours des trois mouvements, allegro, andante qui pourrait être une berceuse, et finale de caractère champêtre. Des six *Chants Juifs,* trois sont des chansons enfantines (la seconde, *l'Ours,* est délicieuse de malice gamine); trois autres, des chants d'allure populaire. Tous sont fort réussis.

Cette chronique était composée quand on a appris la mort de **Maurice Ravel.** On trouvera dans le prochain numéro du *Mercure* une étude sur le maître dont la disparition prématurée met en deuil le monde des musiciens.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le nouveau Théâtre du Trocadéro. — Le Musée des Monuments français.

Etait-il opportun de dépenser de telles sommes pour bâtir cette immense salle de théâtre en sous-sol dans les rochers de la colline de Chaillot lorsqu'à côté le Théâtre des Champs-Elysées, le plus beau théâtre de Paris, n'a jamais pu arriver

à faire recette? Etait-il nécessaire d'édifier ce temple à la Musique lorsque tant de salles restent désertes?... Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ces questions.

Le **nouveau théâtre du Trocadéro** est imposant par ses dimensions et ses proportions. Il a été bâti par les architectes Niermans, avec la collaboration de l'architecte J. L. Sue. Nous avons beaucoup d'admiration pour cet architecte. Il possède le sens de la tradition, joint à un certain goût moderne très vif et personnel. Celui qui la même année a construit la maison du Quai de Béthune, d'un esprit si classique — l'une des rares maisons neuves parisiennes dont la présence ne choque pas dans un entourage ancien — et cette haute fantaisie décorative que fut le Salon d'Ambassade de la Société des Artistes-Décorateurs, est certainement un « monsieur ». Nous n'en avouons pas moins avoir été déçu par les vastes foyers qu'il a réalisés au Trocadéro.

On a tiré parti d'une situation exceptionnelle par de hautes fenêtres dont les proportions sont heureuses. Mais ces colonnades noires, ces lampadaires d'or, qui rappellent assez fâcheusement le style 1925, dans un alignement glacial, tout en lignes droites, n'arrivent pas à nous communiquer l'air de fête que nous eussions souhaité voir régner dans un théâtre — et que l'auteur du « Salon d'Ambassade » semblait particulièrement appelé à faire régner. Il faut dire que la fresque monotone et fade de Jaulmes étire partout son ennui morose. Et ce ne sont pas les clinquantes statues de plâtre doré placées aux extrémités qui peuvent aider beaucoup à animer cet ensemble d'une solennelle tristesse.

On a demandé à un certain nombre de peintres choisis avec un assez juste discernement de contribuer à la décoration. Des emplacements ont été prévus dans l'architecture pour recevoir d'importantes toiles marouflées.

Dès l'entrée, qui ressemble à un hall de gare, nous sommes accueillis par trois grands panneaux décoratifs placés côte à côte mais qui n'ont de commun que leurs dimensions. Celui de Vuillard est d'un aspect particulièrement somptueux; sans le mettre tout à fait sur le plan de quelques-unes de ses compositions décoratives qui sont d'incomparables réussites, nous placerons celle-ci au premier rang de celles qui figurent

dans cet édifice. Le panneau de Bonnard serait excellent si nous le trouvions à bonne hauteur et dans un cadre... Ici nous n'apercevons qu'un joyeux et lumineux fouillis de taches en désordre. Roussel est plus décoratif mais bien vulgaire.

Deux peintures de Maurice Denis : *La Musique profane* et *la Musique sacrée,* sont nettement murales, au contraire de la plupart des autres. Leur douceur claire, leur composition souple et digne, la sage qualité de leur inspiration en font des morceaux d'une sûre authenticité.

Une petite salle carrée a été décorée par Luc-Albert Moreau, puissant mais sombre, par Dufresne, qui jette sur la toile des jonchées de couleurs exaltantes, par Boussingault qui a traité avec une élégante fantaisie la *Comédie Italienne,* et par Céria, doux et un peu timide; tout cela, trop proche et assez mal situé, ne s'accorde pas très bien.

Les jeunes, dans une autre salle symétrique, se sont distingués. Nous avions déjà remarqué combien Planson paraissait doué pour la décoration murale. Il a réussi une œuvre excellente, qui ne troue pas le mur, aérée, pleine de charme champêtre et de verdeur. Oudot anime son panneau d'une grâce légère qui convient au sujet. Nous retrouvons chez Brianchon ses grandes qualités de coloriste. Chapelain-Midy a traité l'*Oratorio* dans une composition magistralement ordonnée avec beaucoup de noblesse et de style.

Nous trouvons plus loin la *Tragédie Antique* de Waroquier, œuvre d'une violence inouïe dont la fougue et l'intensité d'expression ne nuisent pas au rythme ni à la conception d'ensemble d'une ferveur grandiose et terrible. Le bar est décoré par Friesz et Dufy qui ont symbolisé *la Seine,* chacun à sa manière.

Ce n'est pas le sens de la grandeur qui manque à Souverbie dont la sévérité volontaire reste tout de même un peu glacée. Nous devons signaler aussi les compositions de Marchand et de Charlemagne.

La salle même est à la fois sobre et somptueuse. Elle possède une sorte de solennité de bon aloi. La scène, immense, avec un dispositif qui permet d'en ajuster le cadre aux nécessités du jeu, est dignement inscrite. Mais les murs de côté sont monotones et paraissent trop indépendants de l'en-

semble : ils ne soutiennent rien. Nous n'avons pas une impression de parfaite harmonie.

On nous dit : « Vous n'êtes jamais content. Vous n'avez cessé de critiquer la surabondance des inscriptions de toutes sortes qui figuraient à l'Exposition, et voici qu'à propos du nouveau **Musée des Monuments français** vous vous plaignez de ne pas trouver assez de commentaires. »

Oui. C'est ainsi. S'il est un musée dont le rôle doive être à notre sens nettement éducatif, c'est celui qui, en nous montrant des moulages, nous retrace l'histoire de l'architecture et de la sculpture monumentale de notre pays. Ainsi avons-nous été particulièrement heureux de savoir que les modes de présentation que nous souhaitions étaient également souhaités par les organisateurs. Seul le manque de temps a pu les empêcher de réaliser leur projet jusqu'ici.

M. Paul Deschamps, l'éminent conservateur du *Musée des Monuments français* (ancien Musée de Sculpture comparée) nous fait l'honneur de nous écrire :

...Vous avez, dans le numéro du 15 novembre 1937 du *Mercure de France,* publié une note sur le Musée des Monuments Français, où, si vous approuvez la présentation des grands moulages de sculpture monumentale que nous avons réalisée, vous exprimez le regret que ces monuments ne soient pas suffisamment encadrés de commentaires.

Loin de me contrarier, cette observation m'a procuré un véritable plaisir puisqu'elle correspond exactement à mes conceptions et aux projets que mes collaborateurs et moi nous voudrions réaliser.

En effet, les Galeries que vous avez visitées ne sont encore qu'ébauchées, et si le gros œuvre est terminé, si nos pièces essentielles sont en place, nous n'avons pu encore les accompagner de cette documentation indispensable que vous réclamez très justement.

Nos moulages, si grands soient-ils, ne sont en général que des fragments. Il faut donc, à côté de tel fragment, présenter par une grande photographie, par exemple, une façade dont nous n'aurions qu'un portail ou qu'un tympan. Il faut même aller plus loin, parfois, et à l'aide d'une photographie d'avion, présenter le monument tout entier, et le faire apparaître dans le cadre que lui compose le paysage qui l'environne. A côté de ces grandes photographies, il nous faut des plans, des coupes, des dessins d'architecture.

Pour expliquer les scènes représentées sur nos chapiteaux romans, il nous faut des notices placées auprès de l'œuvre et pour dater l'œuvre, il nous faut un commentaire historique.

Enfin nous avons regroupé nos monuments par ordre chronologique et régional. Ces monuments qui constituent, grâce au travail poursuivi pendant plus d'un demi-siècle par nos prédécesseurs, la plus belle anthologie de la sculpture française, ne sont là pourtant qu'à titre d'exemples.

Il faut donc indiquer les monuments du même type, de la même région, de la même époque, qui ne figurent pas dans nos collections. Et quel meilleur moyen trouverions-nous d'y parvenir, sinon par de grandes cartes archéologiques, où nous pourrons faire la synthèse d'un style, et marquer certaines étapes de l'évolution de l'art français?

J'ai déjà amorcé ce travail en plaçant dans nos salles deux grandes cartes murales :

Dans la salle des Croisades, où sont réunies des reproductions de monuments élevés par les Croisés en Syrie, en Palestine, et en Chypre, une carte d'ensemble des Etats latins d'Orient.

Dans l'une des salles du XIIIe siècle, j'ai placé une grande carte des cathédrales françaises.

Dans quelques jours, d'autres cartes murales prendront place dans nos salles : Carte des Voies gallo-romaines; Carte des Grands Sanctuaires romans ou gothiques construits sur les Routes de Pèlerinage menant vers Saint-Jacques de Compostelle, ces routes ayant joué un grand rôle dans la diffusion de notre art médiéval; Carte des Abbayes et Prieurés de Cluny; Carte des Forteresses de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion à la Frontière de Normandie, etc. D'autres cartes sont à l'étude, comme la Carte de la Sculpture romane en France.

Ces quelques lignes suffiront, je l'espère, pour montrer que nous voulons, dans ce Musée, où l'on a réuni par le moulage des monuments très éloignés, joindre à ces monuments une quantité d'informations qui seront utiles aux étudiants d'Histoire de l'Art, et aux jeunes architectes des Monuments Historiques, ainsi qu'au grand public éclairé.

Vous avez remarqué que notre Musée de Sculpture Comparée avait changé de nom pour s'appeler *Musée des Monuments Français*. J'ai pensé que si, après cinquante ans, s'était réalisé le vœu de Viollet-le-Duc, de réunir des reproductions des plus beaux témoins de la Sculpture française, on devait faire la même chose pour d'autres arts.

Aussi comptons-nous créer :

Un Musée de la Fresque, en reproduisant des copies exactes, et à grandeur de l'original, de cet art, presque ignoré, de nos Primitifs qui couvrirent nos vieilles églises de vastes scènes tirées des Testaments et des Vies de Saints. Déjà ce Musée est amorcé par la présentation, dans notre péristyle d'entrée, de quatre panneaux de l'église de Saint-Savin-sur-Gartempe. Nous reproduirons aussi certains de nos plus beaux vitraux, grâce au procédé de Georges Le Roy qui a déjà réalisé pour nous une reproduction parfaite de l'admirable vitrail de la Cathédrale de Poitiers.

Des maquettes d'architecture présenteront de grands ensembles comme le Château et la Ville fortifiée de Coucy, le Crac des Chevaliers en Syrie, l'Abbaye de Cluny, l'Abbaye Cistercienne de Fontenay.

Ajoutons encore à nos projets : la Création d'un *Musée des Matériaux* de Construction et de Décoration et d'un *Office de Documentation* sur les Monuments historiques.

Ainsi, si les Crédits nécessaires nous sont accordés, pourrons-nous réaliser un grand *Musée de l'Archéologie Française* où les Historiens de l'Art et les Architectes des Monuments Historiques pourront trouver un vaste ensemble d'informations encore aujourd'hui dispersées.

Combien devons-nous nous réjouir de voir M. Deschamps et ses collaborateurs s'attacher à la réalisation d'un programme aussi magnifique! Par leurs soins le musée des moulages, déjà si captivant aujourd'hui, enseignera les chercheurs et le grand public, il saura pousser aux comparaisons, exciter l'esprit et éveiller l'admiration. Souhaitons qu'ils puissent trouver les crédits nécessaires à l'exécution d'une si belle et si utile entreprise.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — Fernand Chapouthier et René Joly : *Fouilles exécutées à Mallia. Deuxième Rapport : Exploration du Palais.* Paris, Geuthner, 1936. In-4° de IV-53 pp., avec 12 figures dans le texte et 35 planches hors texte. — Découverte d'une nécropole « minoenne » près de Néapolis.

Le site archéologique de Mallia (ou plus exactement Malia), sur la côte septentrionale de la Crète, à l'Ouest de Cnossos et au nord de Lyctos, est connu depuis très longtemps, et on le trouve mentionné, quoique toujours brièvement, dans les relations des anciens voyageurs (Pashley, Spratt, etc.). Müller,

dans son édition des *Geographi graeci minores*, parue en 1855, le signale aussi (I, 514), et Kiepert proposait d'y voir les ruines de l'ancienne Arsinoé, qui figure, dans Stéphane de Byzance, comme une des villes du district de Lyctos. En réalité, les vestiges qui restaient visibles à fleur du sol, s'ils révélaient l'existence indubitable d'une cité antique, ne permettaient d'en déterminer ni l'âge exact ni l'importance. Ce n'est guère qu'en 1915 que l'archéologue grec Joseph Hazzidakis entreprit une exploration méthodique des ruines, suivie d'une deuxième campagne de fouilles en 1919, et put annoncer la découverte d'une ville et d'un palais crétois datés approximativement par lui de la fin du III[e] millénaire avant notre ère ou du commencement du II[e], c'est-à-dire de ce qu'on appelle, dans le jargon malheureux qu'Arthur Evans a mis à la mode, le Minoen Moyen. En 1921, avec le concours de l'Ecole française d'Athènes, un vaste plan de recherches fut établi, dont l'exécution, mise en œuvre dès l'année suivante, s'est continuée depuis lors pour ainsi dire sans arrêt. Les résultats des fouilles et les études qui en découlent ont donné lieu à une série de publications, dont quatre volumes ont déjà paru. Le plus récent, **Deuxième Rapport, Exploration du Palais en 1925-1926,** a pour auteurs MM. Fernand Chapouthier et René Joly, et retrace, avec un retard assez fâcheux, la suite du dégagement du palais, dont un premier rapport, paru en 1928, nous avait raconté le début. Le retard, du reste, a été lui-même mis à profit pour réexaminer et rectifier quelques-unes des conclusions du premier rapport, de telle sorte que nous pouvons maintenant avoir une vision plus complète, et sans doute plus fidèle, sinon irrévocablement définitive, de l'histoire et de la chronologie d'une demeure seigneuriale qui peut sans injustice être mise en comparaison avec celles de Cnossos et de Phaistos. Le plan n'en est pas, d'ailleurs, très sensiblement différent. Qu'on se représente une cour spacieuse, formant un rectangle de plus de quarante mètres de longueur sur presque vingt de largeur, à laquelle on accède par une entrée assez étroite, qui s'ouvre sur la façade Sud du palais; autour de cette cour un ensemble assez complexe de constructions de toute nature : appartements, magasins, couloirs, bâtiments de service, lieux de culte, etc. Les premières fouilles avaient

dégagé principalement l'aile occidentale; les récents travaux nous ont fait connaître la disposition des quartiers du Nord et de l'Est. Sans qu'il soit encore possible d'en fixer rigoureusement les limites, qui ne sont pas partout reconnaissables, il est permis tout au moins d'évaluer avec une forte vraisemblance l'aire superficielle du palais. Le chantier de fouilles a 104 mètres du Nord au Sud et 84 mètres de l'Est à l'Ouest. Si, comme tout le fait supposer, les angles non encore explorés doivent être englobés dans le calcul des dimensions, nous obtiendrions, même sur les chiffres d'aujourd'hui, susceptibles peut-être d'extension, un total de plus de 9.500 mètres carrés, soit, après déduction de 800 mètres de la grande cour, 8.700 mètres carrés pour les seules constructions. Si, d'autre part, on tient compte qu'il ne s'agit là que du rez-de-chaussée, et que les escaliers qui ont été retrouvés démontrent l'existence d'au moins un étage supérieur, on mesure ce que pouvaient être l'administration et le fonctionnement de ces puissants châteaux féodaux de l'antique Crète. Les objets qui y ont été exhumés concourent aussi à nous en donner une idée plus précise. Les jarres des magasins, les ustensiles des cuisines, les armes d'apparat, les objets religieux, les tablettes couvertes d'une écriture encore indéchiffrée, tout contribue à faire revivre sous nos yeux une société qui fut certainement très raffinée, très amoureuse de luxe et d'art. A quelle époque nous reporte-t-elle? Les excavateurs de Mallia distinguent deux époques dans la chronologie du palais, ou, pour mieux dire, des constructions, car il n'est pas sûr que le palais se soit développé dès la première période. L'occupation du site paraît avoir eu lieu dès la fin de l'âge néolithique et s'être prolongée jusque vers l'an 2000 avant notre ère. De 2000 à 1800 (ces dates étant, bien entendu, approximatives), on peut conjecturer que le site fut abandonné, aucun objet de cette époque n'ayant été mis au jour. Vers 1800, réoccupation du site, et, jusqu'aux environs de 1500, une période florissante, qui marque l'apogée du palais et de la ville environnante. Vers 1500, ou, au plus tard, vers 1450, le palais et la ville disparaissent à la fois dans une catastrophe dont nous ne pouvons pas déterminer clairement la nature, et qui peut avoir été ou un tremblement de terre ou un épisode de guerre — civile ou étrangère —,

catastrophe en tout cas assez profonde pour avoir amené l'abandon définitif du site. Chose curieuse, à cette date de 1500 ou de 1450, Cnossos est toujours en pleine vie, car son palais, d'après la chronologie d'Evans, aurait subsisté jusqu'en 1400 et aurait même connu, après les événements de cette époque, une existence encore active, de 1400 à 1100 (ce qu'Evans appelle le Minoen Récent III). Il est assez difficile de faire entrer dans le cadre de l'histoire ces constatations divergentes, le mutisme des textes crétois nous privant, de ce côté-là, de toute lumière, et les textes étrangers concordant mal avec les données archéologiques. La seule chose qui apparaisse vraiment en pleine clarté, parce que toutes les sources documentaires concordent sur ce point, c'est que l'invasion de Tectamos, qui établit en Crète la dynastie à laquelle appartiennent les deux Minos, n'est pas antérieure à l'année 1400, ce qui place Minos Ier aux environs de 1350, peut-être plus bas encore, et Minos II, le grand thalassocrate, dans le premier quart du XIIIe siècle, peut-être même dans les environs de 1250. Il suffit de noter ces dates pour constater à quelle extraordinaire fantaisie s'est laissé aller Evans en qualifiant indistinctement de « minoennes » toutes les étapes de l'histoire crétoise, depuis l'an 2800, soit quatorze ou quinze siècles avant la naissance ou l'avènement du premier Minos, à peu près comme si on qualifiait de « napoléoniennes » toutes les périodes de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à nos jours. On regrettera donc que les archéologues français qui travaillent à Mallia, et qui ont, sur d'autres points, donné tant de preuves de leur sagacité et de leur esprit critique, aient si complaisamment accepté une terminologie qui ne peut se justifier d'aucune manière, et des divisions chronologiques au moins douteuses et contre lesquelles commence à se manifester une légitime et salutaire réaction.

§

L'Ecole française d'Athènes n'a pas borne son activité en Crète au seul site de Mallia. Au Sud-Est de ce site, dans l'intérieur de l'île, près de la petite ville de Néapolis, elle a exhumé une importante **nécropole,** qui paraît dater de la période du « Minoen Récent », c'est-à-dire du XVe au XIIIe siècle

avant notre ère. Cette nécropole contenait 45 tombes collectives, les unes vides, les autres encore garnies de ces urnes funéraires qui portent le nom de *larnakes* et qui sont plus exactement des cercueils de terre cuite, où le mort était couché sur le dos, les jambes dressées et repliées. De ces *larnakes*, une vingtaine ont été recueillis, ainsi qu'une série de jarres de diverses dimensions et un très abondant matériel consistant en vases de terre ou de pierre, armes de bronze et objets de toilette.

CHARLES VELLAY.

LETTRES ITALIENNES

Quelques femmes de lettres. — Dora Felisari : *Karma*, La Prora, Milan. — Liala : *L'Ora Placida*, Mondadori, Milan. — Liala : *Fiaccanuvole*, Mondadori, Milan. - Cecilia Paolini Ferraro : *Il Fabbricante di Maschere*, La Prora, Milan. - Giana Anguissola : *Pensione Flora*, Mondadori, Milan. — Maria Albini : *Terra Nera*, Corticelli, Milan. — Delia Benco : *Ieri*, Ceschina, Milan. - Fausta Terni Cialente : *Cortile a Cleopatra*, Corticelli, Milan. — Anna Maria Ortese : *Angelici Dolori*, Bompiani, Milan. — Caterina Móllica : *Muliebria*, Cosmopoli, Rome.

De nation à nation, et d'une civilisation à l'autre, il y a sans doute des différences spécifiques plus accusées chez les femmes que chez les hommes. Je me garderai, après que tant d'autres l'ont fait, de disserter sur la nature de la femme italienne. Aussi bien risque-t-on de tomber dans la fameuse généralisation : *en ce pays, toutes les femmes sont rousses*. Je renvoie ceux qui seraient particulièrement curieux de ce sujet aux *Mémoires du général Griois*. Nul homme, nul étranger veux-je dire, n'a été plus abondamment au fait. Griois fit campagne dans toute l'Italie, et il appartint au régiment d'artillerie en garnison à Plaisance où il se rencontra avec Courier. Ce ne fut pas l'insupportable homme à bonnes fortunes. Imbu d'honneur militaire, il se conduisit toujours comme un parfait galant homme. Nous pouvons nous en rapporter à lui. Stendhal, en comparaison, n'est guère plus qu'un collégien.

D'autre part, les femmes de lettres sont-elles des échantillons caractéristiques qui nous renseignent sur leurs sœurs avec une suffisante justesse? Ce n'est pas toujours vrai; mais il me semble que c'est plus vrai pour l'Italie que pour la France. Après la génération des grandes dames de lettres, Matilde Serao, Grazia Deledda, Ada Negri, Sibilla Aleramo, est venu,

la guerre finie, un groupe de jeunes femmes animées d'un certain esprit d'impatience et presque de révolte. Elles avaient à peine vingt ans. Qu'allaient-elles devenir par la suite? Pour des raisons diverses, elles s'arrêtèrent brusquement d'écrire. Aujourd'hui, d'autres assez nombreuses leur ont succédé, fort différentes de tempérament et de tendances littéraires, et nous allons examiner quelques-uns seulement de leurs livres. Je les considérerai surtout comme documents et en leur valeur objective. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient dénués de valeur subjective; car alors, ils ne mériteraient pas l'examen.

Il y a, dans toutes les grandes villes d'Italie, de nombreux cercles féminins de culture. Ils sont d'une tenue très mondaine, et les thés y alternent avec les expositions et les conférences. Les peintres et les poètes y sont admis autant que peut le comporter l'exercice de leur art. En résulte-t-il des complications supplémentaires? Dora Felisari, qui est par ailleurs une remarquable déclamatrice, nous renseigne dans son roman **Karma.** Et certes, elle connaît son sujet. Seule une femme était capable de le traiter avec cette précision. Pourrait-on identifier le cercle dont elle parle, *Nuova Idea,* avec l'un de ceux qui existent à Milan? Il ne m'appartient pas d'en décider; non plus que de laisser croire qu'il s'agirait d'un roman à clef.

A quoi rêvent les jeunes filles? Mais toujours à la même chose. Elles ne changent, d'une époque à l'autre, que dans la façon qu'elles pensent la plus propre à la traduire en réalité. Ainsi Liala dans **L'Ora Placida.** Il s'agit d'un prince très moderne, puisqu'il sait piloter un avion, et il finit par épouser une bergère. Le thème remonte aux légendes les plus lointaines. Les bergères d'aujourd'hui, comme celles des légendes, possèdent tous les charmes, et même et surtout celui de l'innocence. Cependant, il y a une forte différence entre ces aventures de rêve et celles qu'il nous est permis de voir encore aujourd'hui. C'est que dans les légendes, les princes étaient toujours très intelligents. Ce simple détail suffit à changer toute la donnée du problème.

Les aviateurs succèdent, chez Lalia, aux chevaliers et seigneurs qui remplissaient les jolies têtes romantiques. En

abaissant ces gens de l'air au niveau des pousse-ballon et des donneurs de coups de poing, la presse de grande déformation nous empêche de nous intéresser comme nous le voudrions à leur audace. C'est pourquoi l'enthousiasme sans suspicion de Lalia nous plaît fort. Elle est fort au courant des choses de l'aviation; elle le prouve dans **Fiaccanuvole** (*Tranche-nuages*). Il y a bien peu de romans qui montrent autant, je ne dirai pas de connaissances techniques, mais de familiarité avec le monde des aviateurs. Elle peut et doit nous donner davantage : un récit direct, c'est-à-dire qui ne mêle pas d'aventures sentimentales à ces entreprises héroïques.

Cecilia Paolini Ferraro, dans **Il Fabbricante di Maschere,** nous montre une fois de plus quelle subtile connaissance elle possède du cœur des femmes. Une partie de ces nouvelles de lecture agréable ont une facture idéologique qui nous reporte à Papini et à Pirandello.

L'horrible pension de famille est une des plaies de la vie du célibataire qui s'y laisse prendre. Pour les femmes isolées, elle est presque une nécessité. Dans **Pensione Flora,** Giana Anguissola nous en décrit une. Elles se ressemblent d'ailleurs toutes. Les hommes prennent à la légère, même lorsqu'ils commettent la faute de s'y mêler, ce qu'on appelle en français moderne les chichis, et en italien de toujours *i pettegolezzi.* Mais ces histoires ont beaucoup plus d'importance pour les femmes, parce que bien souvent un changement de leur destinée en dépend. Du moins le pensent-elles. Giana Anguissola nous décrit ceux de la Pension Flora avec un art précis ainsi qu'avec une connaissance très sûre de la psychologie féminine. Ce roman est construit selon une forme qui confine à l'humoristique, car les vicissitudes de tous ces pensionnaires des deux sexes ont pour témoin une enfant, une adolescente dont l'ingénuité les replace à leur juste valeur. Ce livre dénote un incontestable talent.

Maria Albini prolonge-t-elle la génération des inquiètes de l'époque précédente? On pouvait l'affirmer lorsque parut son premier livre, **Ragazze Inquiete,** court, mais tumultueux. **Terra Nera** en est, idéologiquement, une suite plus apaisée. Les jeunes femmes de l'après-guerre ont été contraintes de procéder à une terrible mise au point. Alors que les hommes

ne s'arrêtaient guère qu'à l'extérieur des révolutions politiques sans que leurs idées ni leur psychologie s'en trouvassent sensiblement modifiées, pour elles tout était remis en question. Les hommes s'en aperçurent à peine. Ils étaient fondés à croire que la question féminine était tout entière contenue dans les revendications des féministes. Ils se trompaient de gros. Quoi qu'il en soit, Anna, l'une des héroïnes de Maria Albini, commence, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, par une sorte de mouvement de révolte qui la met en état de refaire librement son expérience philosophique. Chose plus difficile à une femme qu'à un homme parce qu'il vient s'y mêler chez elle des complications sentimentales inévitables et légitimes. C'est ce que Maria Albini met très intelligemment en action. Mais Anna « après dix ans de vagabondage, se retrouvait au point de départ! La foi catholique, la foi dans laquelle elle était née » ! Le roman, d'ailleurs, reste comme en suspens, appelle une suite que Maria Albini nous donnera lorsqu'elle aura encore accru les fruits de son observation sur le monde moderne.

Il y a une littérature que j'appellerai de l'Italie orientale, et on peut y ranger Slataper, les Stuparich, Italo Svevo, Alberto Moravia, gens de Trieste, de l'Istrie, de la Dalmatie. Ils ont une note qui leur est commune, mais qu'il est bien difficile d'analyser : manière presque compacte à force d'être serrée, une sorte de mélancolie nostalgique, et le sens de l'indéfini. Des critiques ont osé des rapprochements, avec Proust notamment, qui ne pouvaient être que superficiels parce que la valeur spécifique de ces auteurs d'extrême Italie n'avait pas été dégagée. Pouvait-elle l'être? En tout cas, c'est à eux que se rattache Delia Benco, et son roman **Ieri** nous le montre suffisamment. Il a comme cadre la Trieste d'avant-guerre; mais on n'y trouve nul tableau, ou si peu que ce pourrait être d'histoire ou de politique. Il n'y a pas de ce qu'on appelle, en langage de ciné, d'*extérieurs*. La facture est étonnamment concentrée, et jusqu'à l'angoisse. Le lecteur est ainsi transporté dans un certain milieu par le moyen de détails plus lancinants que caractéristiques. Ils paraissent sans lien. Ils arrivent cependant à un ensemble d'une singulière force d'évocation.

Il n'est point de *miss* qui, ayant fait un séjour aux Indes

avec son père officier ou fonctionnaire, n'en rapporte un roman exotique. Ce n'est guère un genre pratiqué par les Françaises; et celles qui s'y essayèrent ont en général reçu plus de critiques que de compliments. Les Italiennes, jusqu'ici, n'y ont point abondé non plus. Mais voici aujourd'hui **Cortile a Cleopatra** de Fausta Terni Cialente. Cleopatra est un faubourg d'Alexandrie, ville dont Arthur Weigall, dans sa remarquable *Cléopâtre,* nous dit qu'elle était déjà cosmopolite au temps de cette grande reine. Dans cette *Cour* populeuse donnent les logements de sangs-mêlés de toutes races et de toutes couleurs. Cette aimable fripouillerie levantine y noue et y dénoue des intrigues dont certaines ne sont pas sans grâce. L'auteur s'est d'ailleurs bien gardée de dévaliser la boutique d'un marchand de tubes pour déverser sur sa toile cette abondance de couleurs que le sujet eût semblé autrefois réclamer. Rien de chargé. Seulement des nuances, de la lumière, et une pointe d'humour que nous retrouvons plus ou moins chez la plupart de ces Dames. Il y a aussi un certain mouvement par quoi le lecteur est pris; et l'ensemble est d'une belle note moderne.

Cette note, nous la trouvons encore plus accusée dans **Angelici Dolori,** d'Anna Maria Ortese, livre qui fut très commenté dans les milieux littéraires. L'auteur a essayé de se présenter comme une instinctive. Elle a déclaré notamment : « D'Annunzio est pour moi, avec tout le respect que je lui dois, un Inconnu. » Je me permets de lui faire remarquer qu'en Italie cela ne la distingue nullement de tous les moins de trente-cinq ans. Et aussi que lorsque je lis un morceau comme *La Vie primitive* j'y vois bien un rêve, oui, mais un rêve conscient et organisé, non un art d'instinct comme celui d'un Giraudoux, pour citer un similaire. Tous ces morceaux, qui tiennent, avec un dosage varié, de la nouvelle, de l'idéologie et du lyrisme en prose, sont très jolis. Je pense entre autres au morceau central, *Douleurs Angéliques.* Les femmes ne s'étaient pas encore essayées dans ce genre; et peut-être est-ce permis de voir là un point sensible de leur évolution mentale. Elles étaient jusqu'ici fort liées au vérisme, disons au réalisme de la vie courante, et jusqu'à être peu capables de s'en détacher dans l'œuvre d'art. Anna Maria Ortese le fait

aujourd'hui avec une surprenante désinvolture. Sans doute ce surréalisme ne va-t-il pas jusqu'à celui d'André Breton. Joie dans le ciel, nous écrierions-nous en lisant *la Villa;* mais ce ciel reste très napolitain; et son méridionalisme ne permet que des contours définis. *Angelici Dolori* n'en est pas moins un livre fort remarquable.

Le vers, qui est par excellence l'expression poétique, est nécessaire à une littérature. Malheur aux Lettres qui s'écartent de lui : elles ne peuvent plus véritablement se dire vivantes. Il est toujours fort honoré en Italie, et les femmes le pratiquent. Choisissons, parmi leurs recueils, **Muliebria,** de Caterina Nollica. C'est, sous forme de sonnets, une conversation alternée entre la Femme et les divers objets qui servent à sa coquetterie, ou à sa toilette : miroir, parfums, bijoux, vêtements, et jusqu'à la cigarette. En somme, ce qu'avait fait Parini, dans le *Jour,* pour l'élégance du *Giovin Signore.* Mais ici, la description est tournée en une louange complaisante et parfois tendre. Ces sonnets sont d'une belle frappe classique, et sans bavures. J'avais hésité à lire les deux qui se rapportent au ski : contrairement à l'habitude, ils n'ont rien de la platitude sportive.

Voilà, certes, un ensemble plus qu'intéressant; et nous nous excusons auprès de celles que le manque de place, à notre grand regret, nous a fait écarter.

PAUL GUITON.

VARIÉTÉS

Le Colloque international des Sciences mathématiques à Genève. — La Faculté des Sciences de l'Université de Genève, grâce à l'initiative de l'un de ses professeurs, M. Rolin Wavre, secondé par quelques mécènes genevois, a institué depuis quatre ans des conférences internationales de mathématiques, qui obtiennent un succès de plus en plus significatif.

En effet, les sciences mathématiques deviennent trop vastes pour qu'on puisse les envisager dans leur ensemble. Les colloques de Genève réunissent pendant une semaine des savants de tous les pays, consacrés à la même discipline et qui ont le même ordre de préoccupations; ils confrontent

leurs études, leurs recherches, leur manière de voir autour d'un seul problème; ils forment un groupe compact, une équipe décidée à chercher en commun une solution. Tandis que le Congrès quadriennal de mathématiques considère simultanément toutes les branches de cette science, les Colloques de Genève s'attachent, année après année, à une question. Ils ont interrompu leur activité en 1936 par égard pour ce Congrès qui tenait ses assises à Oslo.

C'est le prince Louis de Broglie qui, en 1933, ouvrit la première session de ces journées scientifiques; le président du Conseil d'Etat, le recteur, les professeurs de l'Université assistaient à cette séance mémorable, ainsi qu'une nombreuse assemblée qui saluait en M. de Broglie à la fois le physicien-mathématicien génial et le descendant de Mme de Staël. Il exposa les données nouvelles de la physique : en rupture de banc avec la physique classique, elle s'insurge contre la double notion de l'objectivité de l'Univers et de la continuité de l'énergie que la physique classique enseignait comme un dogme intangible. Il exposa la théorie de la mécanique ondulatoire. (Si le prince de Broglie ne l'avait pas inventée, déclara M. James Franck, c'est le bon Dieu lui-même qui aurait dû s'en charger!) Ainsi nous conduisait-il au bord des abîmes de l'infiniment petit qui échappent à l'investigation de la science, puisque le physicien modifie un phénomène en l'observant.

Le Colloque de 1937, tenu au mois d'octobre et placé sous la présidence d'honneur de M. Emile Borel, examina la théorie des probabilités. Il réunit à Genève seize mathématiciens spécialisés dans l'étude des actes incompréhensibles de ce maître mystérieux, à la face voilée, qu'on appelle le hasard. Parmi ces savants, quelques-uns venaient de loin : M. Raman, prince hindou et physicien-chimiste, M. Dodd, professeur à l'Université du Texas, et d'autres. Les débats furent vifs, âpres quelquefois, car les mathématiques, qui semblent la plus froide, la plus abstraite des sciences, ont toujours déchaîné la passion de leurs adeptes.

M. Maurice Fréchet, professeur à la Sorbonne, préluda en exposant les progrès récents de la théorie des probabilités. M. Paul Lévy, professeur à l'Ecole polytechnique de Paris,

parla de l'arithmétique des lois de probabilité. M. W. Heisenberg, professeur à Leipzig, lauréat du prix Nobel de physique avant l'âge de trente ans, démontra que les problèmes fondamentaux de la physique ne peuvent plus se passer du calcul des probabilités : ce calcul, sous des formes nouvelles, prend aujourd'hui une importance capitale, insoupçonnée jusqu'ici. Belle récompense pour les mathématiciens qui l'étudièrent sans en rechercher l'utilité pratique. Ainsi, le superflu du XIX[e] siècle devient, au XX[e], le nécessaire. Aujourd'hui la physique théorique discerne, dans chacune de ses lois, une synthèse de probabilités, ainsi que l'avait déjà pressenti le physicien genevois Charles-Eugène Guye. En énonçant le principe de l'incertitude, M. Heisenberg s'attaquait au déterminisme de Laplace et il attira sur lui, il y a quelques années, les foudres des savants, tandis qu'applaudissaient les philosophes, les moralistes, les théologiens.

Le XIX[e] siècle imposa le déterminisme comme un dogme absolu. Des astres jusqu'aux électrons, tout paraissait déterminé et prévisible, mécanique bien montée dont on pouvait calculer le mouvement jusqu'à l'éternité. On croyait que l'échelle atomique était un simple reflet de l'échelle macroscopique. Aujourd'hui on soutient qu'il est impossible de calculer avec une précision absolue à la fois la position et la vitesse d'un électron, car on a reconnu que les mouvements des électrons, que l'on croyait jusqu'à ces dernières années entièrement déterminés, subissent des caprices; le hasard intervient; le hasard s'introduit partout; il règne à l'échelle atomique et, s'il n'agit pas à l'échelle planétaire, c'est en vertu de la loi du grand nombre qui, obligeant les phénomènes fortuits à se compenser, corrige les effets du hasard. Les lois ne sont qu'une apparence due à des effets de moyenne. Nous ne pouvons aller au delà d'un certain ordre de grandeur, non à cause de l'imperfection de nos instruments, mais parce que la science elle-même parvient à démontrer ses propres limites dans le domaine de l'infiniment petit.

Ainsi l'ère du déterminisme absolu est close. La science apparaît moins rigide, elle doit laisser une place au fortuit, compter avec les caprices du hasard. Nous sommes à un tournant de l'histoire des sciences mathématiques. Seul

l'avenir révélera la signification profonde des problèmes nouveaux qui ont été discutés au Colloque de Genève (1).

A la suite de telles découvertes dans le domaine de la physique mathématique, la question du libre arbitre se posera peut-être différemment : à quelle échelle se rapportent les phénomènes de conscience et les divers phénomènes qui déclenchent nos actions? L'échelle atomique ou l'échelle macroscopique? Les caprices des atomes se donnent-ils aussi libre cours dans la machine humaine? Arrivera-t-on à les constater, à définir leur rôle?

C'est aux physiologistes et aux anatomistes du cerveau qu'il appartiendra d'éclairer ce mystère.

Il s'agit avant tout d'être prudent : la science vit, elle change, elle se modifie comme un être qui croît; les principes qu'on lui attribuait sont remis en question; elle ne cesse d'amender son propre code, et l'on ne s'aventure plus comme naguère à dégager d'une loi scientifique tout un système de philosophie. Les savants, en face de l'Univers, deviennent de plus en plus modestes. Ils savent que les affirmations de la science doivent être sans cesse revisées. Il est possible que, sous l'indéterminisme apparent, subsiste un déterminisme rigoureux, mais inobservable, parce qu'il régnerait au delà de nos possibilités de mesure. Jean-Jacques Rousseau a-t-il été prophète lorsqu'il écrivit ces lignes :

> Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique, et suffit-il de ne la pas apercevoir pour nier qu'elle existe? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons, et que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues; de quelque agent que nous n'apercevons pas...

A mesure que s'accroît la somme des connaissances humaines, il semble que devienne plus vaste et plus obscur le domaine de l'inconnaissable.

NOËLLE ROGER.

(1) Les actes du Colloque seront publiés dans les *Actualités scientifiques et industrielles*, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Hélène Izwolsky : *Femmes soviétiques.* Collection « Courrier des Iles », Desclée de Brouwer. - Mémento.

Mme Hélène Izwolsky, qui est déjà l'auteur d'un ouvrage sur *l'Homme 1936 en Russie soviétique,* vient de publier un petit livre sur les **Femmes Soviétiques,** dans lequel elle essaye à dégager ce que vingt ans d'expérience communiste ont fait pour la femme russe.

La femme russe, en vertu de certains traits de son caractère, a toujours été à l'avant-garde de tous les mouvements politiques et sociaux de la Russie; elle fut l'animatrice, l'Egérie et la championne de toutes les causes nobles et désintéressées, mais aussi de celles qui n'avaient aucun avenir ou qui étaient purement utopiques. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'arrivée des bolcheviks au pouvoir, ce fût la femme qui se trouvât la plus ardente à applaudir et à préconiser l'expérience que les communistes s'apprêtaient à faire dans l'ancien empire des tsars. Et, fait extraordinaire, malgré tous les déboires que la femme russe a subis depuis les vingt ans du régime soviétique, c'est encore sur elle que le régime peut s'appuyer le mieux. Il est vrai qu'il lui fallut pour arriver à ce résultat faire de notables concessions dans l'ordre familial, domestique, moral et même religieux. Mais on ne payera jamais assez cher le concours de la femme russe. Et voyez le résultat : partout où l'homme fléchit, c'est la femme qui le ranime; partout où l'homme n'est pas absolument nécessaire, c'est la femme qui le supplée, et même bien souvent elle fait son ouvrage à sa place, toute seule. D'aucuns désapprouvent cette utilisation de la femme dans les lourds travaux manuels. C'est ainsi que le mineur français Kléber Legay, dont Mme Izwolsky cite l'article, consacré à la situation de la femme soviétique, écrit :

> Quelque chose nous a profondément choqués là-bas, que je veux faire connaître tout de suite, ce sont les travaux imposés aux femmes. Nous en avons trouvé de très nombreuses, travaillant au fond des mines... Nous en avons trouvé de nuit, de jour et partout, même dans les usines, travaillant près des fours Martin, à la terrasse dans les bâtiments, servant les maçons, piochant et pellant à la construction des routes, occupées à la réfection des voies

de chemin de fer, portant des rails, et sous le commandement des hommes. Nous en avons vu travaillant aux travaux de voirie, à Moscou même.

Il n'y a donc pas assez d'hommes en Russie soviétique? pourrait-on se demander après avoir lu ces lignes. Eh que non! répondrons-nous. Mais la femme de là-bas est, dans bien des cas, supérieure à l'homme par son dévouement, son application au travail; elle est bien souvent plus consciencieuse, plus disciplinée. Enfin, elle met moins de temps à comprendre et à saisir ce qu'on demande ou ce qu'on exige d'elle. Et ces qualités de la femme russe sont à tel point reconnues et appréciées par le gouvernement soviétique — rendons-lui cette justice, il commet assez de bévues par ailleurs — qu'un grand nombre de jeunes femmes, provenant de diverses régions de la Russie d'Europe, furent dirigées au début de cette année 1937 sur Vladivostok et Khabarovsk, dans le but de repeupler la Sibérie. « Cette migration, quoique volontaire, écrit Mme Izwolsky, a été encouragée et organisée par l'Etat, et une réception officielle a été offerte aux premiers contingents par le maréchal Blucher, commandant des forces d'Extrême-Orient. »

Ces contingents sont formés de jeunes filles ayant reçu l'instruction supérieure — juristes et pédagogues, — ainsi que d'ouvrières spécialisées dans la serrurerie, la maçonnerie, la menuiserie, etc. Il y a parmi elles également des aviatrices et des parachutistes. Les émigrées déclarèrent au maréchal qu'elles se rendaient compte que, en plus de leurs connaissances techniques, elles seraient appelées à faire preuve d'autres qualités, celles de fiancées et d'épouses. Mais elles ajoutèrent qu'elles n'avaient pas confiance dans la jeunesse sibérienne, et que quelques-unes d'entre elles avaient amené leurs fiancés.

Voilà donc ce que représente actuellement la femme dans la grande famille russe; voilà quelles sont les conditions de son existence et la place qu'elle occupe dans la vie nationale. Les traditionnelles vertus de la femme russe, « la femme soviétique, nous dit encore Mme Izwolsky, les a non seulement conservées, elle les a développées, *trempées* », dans l'épreuve de ces vingt années. Grâce à elle, « des êtres nouveaux sont nés au monde, une génération nouvelle rempla-

çant celles qui sont tombées sans avoir trouvé la vérité, mais qui l'ont, sans doute, passionnément cherchée et désirée ».

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

MÉMENTO des périodiques. — *Affaires étrangères;* Sirey (juillet 1937, A. Mousset : Un rapprochement germano-russe [La rumeur en émeut les chancelleries : la réception sans témoin du nouvel ambassadeur des Soviets par le Führer a été regardée comme pouvant bien ouvrir de nouvelles perspectives; les répercussions seraient incalculables]).

L'Année politique française et étrangère, Alcan (septembre 1937, Paul Berline : Où va la Russie [Staline dirige sa terreur « thermidorienne » contre les vieux révolutionnaires qui protestaient... Le pays comprend de plus en plus que l'expérience communiste a échoué : de là naît le mécontentement dans les cercles dirigeants]).

Bulletin des Archives d'économie mondiale de Hambourg; Poststrasse 19 (juin 1937; La flotte commerciale allemande a en commande 171.700 tonneaux. Malheureusement les chantiers allemands sont tellement surchargés de commandes qu'il leur faut réclamer de longs délais de livraison. Malgré l'augmentation des recettes, toutes les compagnies sont restées sans dividende en 1936).

Cahiers franco-allemands; Berlin W. 35, Hildebrandstrasse 22 (1937, n° 6, K. H. Bremer : Georges Duhamel [La tendance de Duhamel vers une religion de l'humanité a toujours été compensée par ses qualités typiques du Français, par son scepticisme, son ironie, sa crainte d'être trompé, sa façon de disséquer scientifiquement tous les problèmes et de se déraciner des choses terrestres]).

Le Carnet du diplomate inconnu; 3, rue Godot-de-Mauroy (10 septembre : Il n'y a rien de plus grotesque que d'imaginer un navire italien se portant au secours d'un cargo soviétique attaqué par un sous-marin « inconnu » ou « franquiste », c'est-à-dire plus ou moins italien).

Monatshefte für auswärtige Politik hrsg. vom deutschen Institut für aussenpolitische Forschung; Essen, Essener Verlagsanstalt (Août 1837, Fritz Berber : La Conférence de Paris sur les changements pacifiques [Elle traitait d'un chapitre de la science des relations internationales qui ne peut arriver à une solution scientifique sans la collaboration allemande; sur aucun point elle n'a abouti à une solution ou simplement à un traitement systématique]).

Politique étrangère; Centre d'études, 13, rue du Four (Août 1937, Labouret : Le mouvement pannègre aux Etats-Unis [Il a pour animateur Marcus Garvey, mais les Blancs réagissent avec succès; Garvey voulait établir au Liberia 20 ou 30.000 familles de Noirs

des Etats-Unis, les y organiser et jeter les Blancs à la mer; les voisins du Liberia l'empêchèrent. Le mouvement pannègre a excité quelque curiosité en Afrique du Sud, mais s'est heurté à la méfiance des chefs traditionnels et des masses paysannes]).

La Vérité aux Français, cahiers de la Nouvelle France; 1, rue de Pontoise (Septembre 1937, Jean Duret : Le marxisme et les crises [La crise cyclique de surproduction se produit au moment où la vente des marchandises n'arrive plus à rapporter aux capitalistes engagés un profit sensible... La crise que nous venons de passer était, non une crise cyclique, mais une crise générale... La course au profit, longtemps le régulateur essentiel de l'économie capitaliste, non seulement s'avère aujourd'hui incapable de remplir ce rôle, mais devient une entrave]).

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Staline et la révolution russe. — L'évolution intérieure de la Russie soviétique est pleine de mystère. Elle a des aspects que les démocrates des nations occidentales ont peine à comprendre, car l'esprit slave fausse étrangement les formules politiques et sociales qui nous sont les plus familières et que nous ne reconnaissons plus quand on prétend les appliquer à l'ordre révolutionnaire que le communisme a établi depuis vingt ans dans l'immense pays qui fut autrefois l'Empire des Tsars. A mesure que s'est affirmée la toute-puissance de M. Staline qui, simple secrétaire général du parti communiste russe et sans occuper aucun poste officiel de premier plan dans l'Etat soviétique, est, en réalité, le maître de toutes les Russies, on a eu le sentiment que quelque chose de nouveau s'annonçait à Moscou et que la dictature dite prolétarienne se transformait rapidement. Le régime autoritaire se résumant dans le pouvoir absolu du parti communiste, seule armature politique de l'Etat, allait-il prendre les apparences d'une véritable démocratie à base constitutionnelle et parlementaire, ou bien allait-il dégénérer en une dictature personnelle, tous les pouvoirs se trouvant finalement réunis entre les mains d'un seul homme gouvernant souverainement à son gré et pliant toutes les forces vives des peuples russes à sa volonté? On pouvait déjà se poser la question quand s'élaborait, l'année dernière, la nouvelle Constitution inspirée par M. Staline et qui a été promulguée

le 5 décembre 1936. Pour les communistes et les sympathisants de tous les pays, l'évolution vers l'ordre démocratique ne faisait point de doute. Les *Izvestia* annoncèrent même qu'au moment où le fascisme foule partout aux pieds ce qui reste de la démocratie bourgeoise, la Constitution soviétique levait le drapeau de « la démocratie la plus complète » qui se puisse concevoir. Il aura fallu un an pour préparer la consultation du peuple russe, qui doit constituer logiquement la ligne de départ du nouvel ordre constitutionnel, et c'est à la lumière des élections qui ont eu lieu le 12 décembre que l'on peut discerner aujourd'hui la véritable nature et la portée réelle d'une évolution qui surprend les observateurs les plus attentifs.

La Constitution stalinienne, comme on la qualifie, maintient à l'Union soviétique son aspect d'Etat socialiste d'ouvriers et de paysans, au sein duquel, est-il dit, le pouvoir tout entier appartient aux travailleurs des villes et des campagnes, comme le voulait Lénine. Le droit de propriété reste aboli, la « propriété socialiste » prenant la forme soit du bien national, soit de la propriété coopérative kolkhoze. Il n'est fait exception à cette règle qu'en faveur de la petite économie privée des paysans travaillant individuellement et des artisans à domicile. Pour tout le reste, la loi soviétique n'admet la propriété personnelle qu'en ce qui concerne l'habitation, les objets de ménage d'usage quotidien et le confort. Le régime lui-même se résume en ceci : au sommet de l'édifice, il y a le Conseil suprême de l'Union soviétique, constitué par deux Assemblées, le Conseil de l'Union et le Conseil des Nationalités, dont les membres sont élus pour quatre ans au suffrage universel direct, libre et secret. Ce Conseil suprême exerce le pouvoir législatif, et c'est lui qui élit le « Présidium » auquel appartiennent en fait tous les pouvoirs exécutifs. Le « Présidium » est composé du président du Conseil suprême et de 36 membres, dont les chefs de chacune des onze républiques fédérées. C'est le « Présidium » qui décide la convocation des deux Assemblées, dissout celle-ci, interprète les lois en vigueur, approuve ou annule les décisions du Conseil des Commissaires du peuple, exerce le droit de grâce, désigne le haut commandement de l'armée, décrète

la mobilisation, s'il y a lieu, ratifie les traités et pourvoit à la représentation de l'Union soviétique à l'étranger. La Constitution nouvelle garantit la liberté de la parole, la liberté de réunion et la liberté de conscience, mais il faut entendre la pratique de ces libertés dans le cadre d'un Etat essentiellement socialiste où « les citoyens les plus actifs et les plus conscients de la classe ouvrière et des autres couches de travailleurs s'unissent dans le parti communiste de l'U. R. S. S., lequel est à l'avant-garde des travailleurs dans leur lutte pour le renforcement et le développement du régime socialiste et constitue le noyau dirigeant de toutes les organisations des travailleurs, tant sociales que celles de l'Etat ».

Comme préface au régime démocratique ainsi compris, on a eu la sanglante répression de toute velléité d'opposition, même celle qui se réclamait de la pure doctrine de Lénine. En conclusion de procès sensationnels, au cours desquels on vit se produire les « aveux spontanés » les plus stupéfiants, la plupart des survivants de ceux qui organisèrent effectivement, aux côtés de Lénine et de Trotzky, la révolution bolcheviste du mois d'octobre 1917 ont été froidement exécutés. On a traité en « ennemis du peuple » tous ceux qui ne se pliaient pas docilement à la politique personnelle du secrétaire général du parti communiste, de celui que ses partisans appellent « le père génial des peuples russes ». L'accusation de tendances trotzkistes, de menées contre-révolutionnaires, d'espionnage économique, de sabotage des services de l'Etat, a couvert des crimes sans nombre qui rappellent singulièrement l'époque affreuse d'Ivan-le-Terrible. On a frappé les chefs politiques, même quand ils appartenaient aux principaux services des commissariats du peuple; on a frappé impitoyablement les chefs militaires, au risque de désorganiser le haut commandement; on a frappé les représentants les plus actifs de l'Union soviétique à l'étranger. Par ces méthodes, tous les hommes que l'on suspectait de vouloir exercer une influence hostile à la politique stalinienne ont été écartés. Et, le terrain ainsi déblayé, on a procédé aux élections pour les deux Assemblées du Conseil suprême dans des conditions qui d'avance ne pouvaient laisser subsister aucun doute quant aux résultats recherchés.

Ces élections, organisées avec un soin minutieux, ont eu le caractère d'un véritable plébiscite. On s'est arrangé de manière que dans chacune des 1.143 circonscriptions il y eût un candidat unique, absolument « sûr » pour le régime. L'électeur n'avait que le choix entre le vote pour ce candidat unique ou la radiation de son nom sur le bulletin, sans pouvoir lui substituer celui d'un autre candidat. C'est ainsi que 95 pour cent des électeurs russes ont pu exprimer « librement » leur volonté. Il n'y a pas à se montrer surpris, dans ces conditions, que sur les 1.143 élus il y ait, suivant le *Times*, 467 fonctionnaires importants du régime, dont 60 appartenant aux cadres du commissariat de l'intérieur, 111 militaires dont 28 généraux et seulement 12 députés en dessous du grade de lieutenant, 63 directeurs et techniciens des industries d'Etat et 73 députés se réclamant de professions libérales. La part de représentation des « prolétaires » apparaît ainsi singulièrement mince, et encore est-il à noter que la plupart des élus de cette catégorie sont des « militants » des organisations du parti communiste. Il est à prévoir que les deux Assemblées du Conseil suprême ainsi composées feront preuve à l'égard de M. Staline de la même docilité dont le Reichstag national-scocialiste allemand fait preuve à l'égard de M. Hitler, et la Chambre fasciste italienne à l'égard de M. Mussolini. On ne voit pas ce que l'idéal démocratique peut avoir à y gagner.

Il y a pourtant dans ces élections si soigneusement préparées un fait nouveau d'une importance capitale : c'est l'entrée en scène des sans-parti. Sur les 1.143 élus, il y a 855 communistes et 288 sans-parti, mais ces derniers sont entièrement acquis à M. Staline et constituent même, indépendamment des communistes, les cadres de la clientèle personnelle du dictateur. On peut en déduire que le parti communiste russe, dont les membres formaient jusqu'ici une classe sociale privilégiée, n'est plus l'unique armature politique de l'Etat. Il devra partager désormais l'administration et le contrôle des organismes officiels avec les sans-parti, et il faut s'attendre à voir s'accroître l'influence de ceux-ci dans tous les domaines. C'est le signe le plus certain de la transformation précipitée de la dictature du prolétariat en

dictature personnelle de M. Staline, celui-ci recrutant les éléments de ses équipes dirigeantes parmi sa propre clientèle. Si, comme on le prévoit, M. Staline abandonne ses modestes fonctions de secrétaire général du parti communiste pour occuper officiellement le poste de président du « Présidium » détenant effectivement tous les pouvoirs, l'évolution russe sera totalement accomplie. La révolution proprement communiste, qui a duré vingt ans, sera arrivée à son terme, et elle aura donné aux peuples de l'immense Russie un maître plus absolu et plus implacable que ne le fut jamais aucun Romanoff. Quel usage fera de sa toute-puissance le « génial père du peuple » qui vient de se faire plébisciter dans de si singulières conditions? C'est le secret du paysan géorgien qui se dresse aujourd'hui en seul bénéficiaire de la Révolution réalisée par des voies si tragiques par Lénine et ses compagnons et qui fait maintenant figure d'homme du Destin. Il en est qui pensent que M. Staline, fort de la confiance populaire, n'ayant plus à compter avec aucune réaction intérieure, et s'inspirant d'une mystique nationale russe ne le cédant en rien à la mystique nationale-socialiste allemande et à la mystique fasciste italienne, pourrait abandonner la prudente réserve à laquelle l'Union soviétique a dû se résigner jusqu'ici, du moins officiellement, sur le terrain international, pour pratiquer une politique de prestige et de force à la faveur des circonstances créées par les événements d'Extrême-Orient. C'est une éventualité qui, parmi d'autres, n'est pas exclue.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

L. Barbedette : *Le peintre Jules Adler*. Avec des reproductions; Edit. Séquania, Besançon. » »

Pierre Geyraud : *Rodin devant la douleur et l'amour;* Revue moderne des arts et de la vie. 9 »

Archéologie, Voyages

Marthe de Fels : *U. S. A.* (Coll. Carnets de voyage); Nouv. Revue franç. » »

Marthe Oulié : *Jean Charcot*. Préface de Paul Chack. Avec 2 cartes; Nouv. Revue franç. 21 »

Aviation

Pierre Viré : *T. V. B. Les batailles quotidiennes des routes de l'air.* Préface de Jean Mermoz; Nouv. Revue franç. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

B. Néroman : *Ce que nous réserve 1938. Les principes de l'astrologie, ses possibilités, ses limites. Prévisions pour 1938;* Plon. 9 »

Ethnographie, Folklore

P. Saintyves : *L'astrologie populaire* étudiée spécialement dans les doctrines et les traditions relatives à *l'Influence de la lune.* Essai sur la méthode dans l'étude du folklore des opinions et des croyances; Libr. Nourry. » »

Finance

Dorax : *L'or et la guerre ou Le franc et les prix;* Alcan. 8 »

Géographie

Alfred Wegener : *La genèse des continents et des océans.* Théorie des translations continentales. Traduit de l'allemand par Armand Lerner. Avec des cartes; Nizet et Bastard. 35 »

Histoire

Guy de La Batut : *Les pavés de Paris,* guide illustré de Paris révolutionnaire. Illust. de Yvette Charles Nuimer. Tome II; Edit. sociales internationales. 30 »

Déodat Roché : *Le Catharisme. Son développement dans le Midi de la France et la croisade contre les Albigeois;* Impr. Gabelle, Carcassonne. » »

Linguistique

J. Bouzet, Th. Lalanne : *Du gascon au latin.* (Origines latines du gascon.) Préface de Léon Bérard; Libr. Bénesse, Saint-Vincent de Paul, Landes. » »

Louis Dimier : *De l'esprit à la parole, leur brouille et leur accord;* Edit. Spes. 16,50

Littérature

Alain : *Les saisons de l'esprit;* Nouv. Revue franç. 22 »

Jean Bouhier : *Hallucinations;* Debresse. » »

René Lalou : *Roger Martin du Gard;* Nouv. Revue franç. 3,50

Samuel Pepys : *Journal 1660-1669,* traduit de l'anglais par René Villoteau. Préface de Paul Morand. (Coll. *La connaissance de soi*); Nouv. Revue franç. 25 »

François Poncetton : *Galigaï;* Nouv. Revue franç. 20 »

Henri Tronchon : *Le jeune Edgard Quinet ou l'aventure d'un enthousiaste;* Belles-Lettres. 30 »

Louise Weiss : *Souvenirs d'une enfance républicaine;* Denoël. 21 »

Littérature enfantine

T. Trilby : *Poupoune au pays des navets.* Illust. de Manon Iessel; Flammarion. 11 »

Philosophie

Léon Accambray : *Un testament philosophique.* Prolégomènes à une métaphysique rationnelle. Préf. de J. Nicolétis; Alcan. 30 »

J. J. van Biervliet : *La part de l'imagination,* essai philosophique; Alcan. 30 »

Vladimir Jankélévitch : *L'alternative;* Alcan. 30 »

Enzo Lelli : *La conception inductive de la vie,* traduit de l'italien par Mme de Vesner; Alcan. 15 »

Poésie

Exercices d'Anne : *Le pavillon;* Les Argonautes. » »

Robert Bienseul : *Des ténèbres aux clartés.* Préface de Philéas Lebesgue; Debresse. 15 »

Paul Courget : *Fumée aux yeux;* Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Diane de Cuttoli : *Les grands instants;* Grasset. 25 »

Robert Fégly : *13 pour 12;* Le Parthénon. 5 »

Robert Fégly : *L'ombre fugitive;* Le Parthénon. 9 »

J. Fontanne, C. Bois, P. F. Schneeberger : *Trois auteurs en quête d'un lecteur.* Préface de Albert Béguin; Impr. Atar, Genève. » »

Jean Hercourt : *Naissance des hommes;* Edit. de Présence, Genève. » »

Noël de La Houssaye : *Le Phœnix,* poème symbolique; Edit. du Trident. » »

Lucien Laurent : *Pochades (Poésies) Pêle-Mêle;* Impr. Drivon, Paris. » »

Philéas Lebesgue : *L'arbre des fées,* poèmes d'hier et d'aujourd'hui; Librairie du Phare. » »

Philéas Lebesgue : *La corbeille du soir ou Le livre des Zéjels. (Poèmes d'Entre Thil et Thelle)*; La Neuville-Vault. » »

Léon Marie : *Voix et murmures;* Figuière. » »

Raphaelle Martinon : *Le Passant de minuit,* roman-poème; Debresse. » »

Loys Masson : *Fumées;* Typographie Gaud, Port-Louis, Ile Maurice. » »

Elise Vollène : *Cadences,* suivies de *Pages sur la musique;* Libr. Livet. » »

Politique

Pierre-Etienne Flandin : *Ou s'unir ou mourir;* Flammarion. 1,50

Alexandre Iswolsky : *Au service de la Russie. Correspondance diplomatique 1906-1911,* recueillie par Hélène Iswolsky. Introduction et notes de Georges Chklawo. Avec 12 gravures h. t.; Edit. internationales. 30 »

Questions juridiques

Pierre Bouchardon : *Hélène Jégado, l'empoisonneuse bretonne;* Albin Michel. 17,50

Roman

Etiennette Beuque : *L'Holocauste;* Figuière. » »

M. G. Eberhart : *Dans l'ombre de l'escalier. (From this dark stairway),* traduit de l'anglais par A. H. Ponte. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 9 »

Didy Gluntz : *Jeunesses;* Tallandier. 15 »

André Malraux : *L'espoir;* Nouv. Revue franç. » »

Charles May : *Le trésor des Incas;* Flammarion. 8,50

Somerset Maugham : *Servitude humaine,* texte français de Mme E. R. Blanchet; Edit. de France. 30 »

Simenon : *Le blanc à lunettes;* Nouv. Revue franç. » »

Siegfried Sassoon : *Mémoires d'un chasseur de renards,* traduit de l'anglais par A. Seméziés et J. Elsey; Nouv. Revue franç. 18 »

Percival Wilde : *La boutique du diable,* traduit de l'anglais par F. W. Lapara; Nouv. Revue franç. 18 »

Sciences

W. Albert Noyes : *Le rapport entre la spectroscopie et les réactions initiées par la lumière;* Hermann. 10 »

Sociologie

Philippe Bunau-Varilla : *De Panama à Verdun. Mes combats pour la France.* Avec 7 gravures h. t. et 8 fac-similés; Plon. 20 »

N. Klugmann et M. Dumesnil de Gramont : *Le prophète rouge,* essai sur Marx et le marxisme; Rieder. 18 »

Yves Prinçay : *La civilisation moderne et le progrès;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

R. G. Renard : *L'Eglise et la question sociale;* Edit. du Cerf. » »

Théâtre

Louis Gratien : *Antoine et Cléopâtre,* drame en 5 actes, en vers, avec 4 illust. h. t.; Aubanel père, Avignon. » »

Philéas Lebesgue : *Seul,* pièce en un acte en prose. *Le jardinier des roses,* légende dramatique; Soc. des Amis de Philéas Lebesgue. 10 »

Philéas Lebesgue : *Le sublime amour,* conte dramatique en 4 actes et en prose; Librairie du Phare. » »

Varia

Marcelle Auclair : *Toute la beauté.* Avec des figures; Nouv. Revue franç. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marc Citoleux. — Prix littéraires. — La science au secours de l'humanité. — Un grand Genevois, le général Dufour. — Une « quête » pour l'érection d'un monument à Baudelaire. — Une société des Amis d'Alfred Poizat. — La Fondation américaine pour la Pensée et l'Art Français. — Le prix des Vikings. — Une réponse de M. Armand Charpentier. — Ponchon et Verlaine. — A propos du mot « Poilu » dans le sens militaire. — Le Sottisier universel.

Mort de Marc Citoleux. — Nos lecteurs ont trouvé, en tête du présent numéro, un article, *La Philosophie de la Vie et le Bergsonisme,* dû à la plume de Marc Citoleux. Au moment de faire mettre le *Mercure* sous presse, nous avons eu la triste surprise d'apprendre la mort de notre collaborateur, décédé le 14 décembre.

Agrégé, docteur ès lettres, professeur dans un grand lycée de Paris, Marc Citoleux avait, entre autres études, publié deux ouvrages importants sous le titre général : « La Poésie philosophique au XIXe siècle ». Ce sont : *Lamartine, Madame Ackermann,* deux vol. chez Plon-Nourrit (1905). Dans un livre sur *Alfred de Vigny* (Champion, 1924), il étudia « les persistances classiques et affinités étrangères » chez le poète d'Eloa. Citons encore *La Voie royale de la Poésie française* (Garnier), un petit livre bien documenté sur les œuvres des poètes contemporains.

Marc Citoleux était un écrivain de valeur, hautement apprécié dans les milieux intellectuels et dont la notoriété avait pénétré les éléments sérieux du grand public. — L. M.

§

Prix littéraires. — Le jury du prix de poésie du Goéland présidé par le poète Saint Pol-Roux a décerné son prix annuel le 22 décembre à Mlle Louisa Paulin, habitant Réalmont (Tarn) pour son manuscrit « Airs Villageois » par 6 voix contre 3 à Edmond Dune, 1 à André Chardine et 1 à Mio Van Looberghe.

Des mentions ont été accordées à Mlle Jeanne Sandelion, à MM. Robert Delahaye, Paul Voyle et Thomé.

Le deuxième prix du Goéland sera décerné en décembre 1938 avec le même jury et le même règlement. On peut envoyer dès maintenant les manuscrits à la Direction du Goéland, Paramé en Bretagne.

§

La science au secours de l'humanité. — Du 13 au 17 septembre dernier, s'est réunie à Paris, sous le haut patronage du gouvernement français, la première Conférence internationale pour la protection contre les calamités naturelles. M. Edmond Rothé, directeur de l'Institut de physique du Globe, à Strasbourg, la présidait; des savants spécialisés, venus de tous les pays, examinèrent en présence des délégués de plusieurs Etats et de diverses associations internationales les problèmes qui se posent au sujet des calamités. Ouvrir une enquête universelle, étudier les fléaux, essayer de les prévoir et d'en garantir les hommes, telle était la tâche indiquée par le Comité international de la Croix-Rouge lorsque, le 20 juin 1923, il lança un appel aux corps savants du monde entier. La Conférence de Paris, rassemblant pour la première fois des hommes de laboratoires, des praticiens, des experts venus de partout, inaugurait cette coopération scientifique destinée à rendre de plus en plus efficace la lutte défensive de l'homme contre les fléaux naturels.

Le conseil général de l'Union internationale de secours, qui vient de tenir à Genève sa troisième session, enregistra les vœux du congrès de Paris. Vingt et un gouvernements et treize grandes associations internationales avaient envoyé leurs délégués. Sous la présidence de M. Camille Gorgé, conseiller de légation et chef du service de la S. D. N. au département politique fédéral suisse, assisté du promoteur de l'Union internationale de Secours, M. Giovanni Ciraolo, sénateur du Royaume d'Italie, le conseil étudia les modes de collaboration entre les sociétés nationales de la Croix-Rouge et les gouvernements à l'heure d'une catastrophe; il aborda le problème des assurances et enfin il annonça que fonctionne,

depuis quelque temps, à Genève, un bureau de documentation scientifique et technique.

Ce bureau assume la liaison entre l'Union internationale de Secours et le monde de la science, représenté par les Commissions nationales d'études; il crée une bibliothèque spécialisée, il dresse des statistiques, établit la géographie des fléaux, recueille et centralise toutes les données et se met en mesure de renseigner les gouvernements au sujet des calamités qui menacent un pays. Les problèmes se posent, innombrables; ils concernent les fléaux et les hommes. Comment se comporte telle masse humaine en présence d'un désastre? On ne peut négliger ces réactions diverses lorsqu'il s'agit d'intervenir.

Ainsi peu à peu s'affirment des principes, se prépare une technique, on pourrait dire que s'élabore une organisation nouvelle de la science, empruntant tous les domaines, ceux de la physique, de la zoologie, et même de l'ethnographie pour rechercher les moyens de mieux défendre les hommes contre les forces de la nature. — NOËLLE ROGER.

§

Un grand Genevois, le général Dufour. — Au mois de novembre, Genève a commémoré le 150e anniversaire de la naissance du général Dufour.

On sait qu'il fit ses études à l'Ecole Polytechnique, à Paris, où il se distingua, qu'il fut envoyé à l'Ecole d'application de Metz et qu'il servit dans l'armée française. Après Waterloo, il revint à Genève. « J'ai prêté serment à l'Empereur, je ne prêterai pas serment au roi de France », dit-il. Devenu professeur, ingénieur, topographe, il construit des ponts, dresse une carte de la Suisse, dirige l'Ecole militaire de Thoune où le jeune prince Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, fut son élève. Ils devaient rester des amis et correspondirent jusqu'à la mort de Napoléon. Au lendemain de Sedan, Dufour lui écrivait : « Je ne puis songer sans frémir aux déchirements de cœur qui vous oppressent. »

Guillaume-Henri Dufour a sauvé la Suisse dans des circonstances tragiques : la guerre civile du Sonderbund qui dressa sept cantons catholiques contre les cantons restés fidèles à la Confédération. Nommé général par la Diète, il réussit à prévenir toute velléité d'intervention étrangère. Il sut inspirer à son armée ses propres sentiments à l'égard de frères ennemis. « Je ne m'écarterai jamais des bornes de la modération et de l'humanité, écrivit-il au président de la Diète; je ne perdrai pas de vue que c'est

entre confédérés qu'a lieu le débat... .Je resterai étranger aux excitations politiques... »

Il tint parole si bien qu'il fut acclamé par les vaincus autant que par les vainqueurs : il réconcilia les Suisses. « Epargner les vaincus, c'est le plus bel ornement du courage », disait-il. Et ce général victorieux, qui ne transigeait pas avec la discipline, reçut le nom de Pacificateur.

On ne peut supprimer la guerre, mais on peut « adoucir par tous les moyens imaginables les maux qu'elle entraîne ». Il fut l'un des fondateurs de la Croix-Rouge, et lui donna son emblème, la croix rouge sur fond blanc; quarante ans auparavant, il avait fait accepter, comme drapeau fédéral, la croix blanche sur fond rouge, par tous les cantons suisses.

En 1870, président du Comité international de la Croix-Rouge, Dufour suggéra l'échange des grands blessés entre belligérants et il proposa des articles additionnels à la Convention de Genève. C'est alors que le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères, lui écrivit :

« ...Je me félicite particulièrement, général, de pouvoir vous donner l'assurance que la France ne manquera pas, dans les circonstances actuelles, de prêter tout son concours à l'œuvre d'humanité dont vous avez été le plus illustre promoteur. »

Le nom du général Dufour est vénéré au delà des frontières. La Suisse unanime s'est associée à l'hommage que Genève rendait à sa mémoire, au cours d'une belle et émouvante cérémonie en présence du président de la Confédération, des magistrats et du peuple enthousiaste. — NOËLLE ROGER.

§

La « quête » pour l'érection d'un monument Baudelaire. — Elle est ouverte et doit réussir. Dès maintenant, notre confrère Emmanuel Aegerter, trésorier du Comité (33, rue de Coulmiers, XIVe, Compte ch. post., Paris 596-32), reçoit les cotisations. Paul Valéry, président du Comité, a lancé son appel et il faudrait en vérité qu'Apollon lui-même fût devenu sourd pour que cet appel demeurât sans écho.

La plupart des grands poètes modernes, écrit l'auteur de *La jeune Parque*, ont leur monument à Paris. Lamartine, Hugo, Musset, Leconte de Lisle, Banville, Verlaine, sont, par le bronze ou le marbre, présents dans nos jardins, ou sur nos places. Baudelaire jusqu'ici n'a obtenu que sa tombe, au cimetière Montparnasse, et une plaque commémorative sur l'emplacement de sa maison natale... Sa gloire universelle demandait un hommage plus sensible et comparable à celui que ses pairs ont reçu.

Cet hommage sera prêt demain. La maquette, modelée avec

maîtrise par Fix-Masseau, va d'ici peu se changer en un buste de pierre. Mais un buste ne se passe pas de socle. C'est en dire assez. Les innombrables baudelairiens de France et du reste du monde comprendront et par leurs dons, modestes ou magnifiques, mais également méritoires, permettront d'élever bientôt à celui qu'ils admirent le monument depuis trop longtemps attendu. — A. F.

§

Une société des Amis d'Alfred Poizat. — A la suite d'une réunion qui a eu lieu le 25 novembre dernier pour célébrer l'anniversaire de la mort d'Alfred Poizat, la fondation d'une société des Amis d'Alfred Poizat a été décidée. Les cotisations, d'ailleurs facultatives, sont recueillies par M. André de la Far, 149, rue Blomet.

§

La Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art Français, créée en 1919 et dont M. Georges Blumenthal, fondateur, assume la Présidence, distribuera en juin 1938 ses 14 bourses, 3 pour la Littérature, 2 pour la Peinture, 2 pour la Sculpture, 1 pour la Gravure, 3 pour les Arts Décoratifs, 1 pour l'Architecture, 1 pour la Musique (Composition Musicale), la dernière demeurant à la disposition du Comité Directeur pour être attribuée en supplément à l'une ou l'autre de ces Sections, suivant l'avis des Jurys.

Chaque Bourse s'élève à 20.000 francs, payables en deux annuités de 10.000 francs chacune.

Le Secrétaire Général, M. André Dézarrois, invite les candidats, hommes ou femmes, âgés de moins de 35 ans, c'est-à-dire nés après le 1er juin 1903, à poser dès maintenant par lettre leur candidature au secrétariat de la Fondation, 54, rue de Monceau, Paris (8e). Nulle candidature ne sera valable passé le 1er avril 1938. (*Communiqué.*)

§

Le Prix des Vikings, fondé en 1927, d'une valeur de dix mille francs et attribué alternativement aux lettres et aux arts, sera décerné en mai 1938 à un littérateur.

Pour tous renseignements, s'adresser à Mmes H. Valentin, 6, avenue du Général-Détrie, et Maria Croei, 6, boulevard Montmartre. (*Communiqué*).

§

Une réponse de M. Armand Charpentier.

Nous avons reçu l'article suivant, avec prière de l'insérer :

M. Henri Mazel est un esprit trop libre pour s'étonner que j'ap-

porte quelques rectifications à l'article qu'il a bien voulu consacrer, dans le numéro du 15 décembre dernier, à mon livre : *Les côtés mystérieux de l'Affaire Dreyfus*, étant donné que je lui reconnais bien volontiers le droit de ne pas accepter ma thèse et de la critiquer aussi abondamment qu'il lui plaira. C'est même pour faciliter sa critique que je me permets de relever quelques erreurs qui se trouvent dans son article.

M. Henri Mazel écrit : *L'auteur de ce nouveau livre entasse hypothèses sur hypothèses, lesquelles ne reposent sur rien et ne résolvent rien.*

Qu'il y ait dans mon œuvre quelques hypothèses, je le reconnais d'autant plus volontiers que je les signale moi-même au lecteur (*p. 203, 204*). Mais, il y a aussi des certitudes reposant sur des documents authentiques. Je démontre, avec preuves à l'appui, qu'Esterhazy était, en 1894, au service *personnel* du colonel Sandherr. Il est impossible d'en douter quand on a lu les arguments énumérés au chapitre VII. Aucun des critiques qui, à ce jour, ont parlé de mon livre n'a contesté ce fait.

Je démontre également l'existence certaine de documents secrets antérieurs au bordereau. Je n'ai d'ailleurs eu aucun mérite à faire cette constatation, car l'existence de ces documents a été avouée par Boisdeffre, Sandherr, Henry, du Paty de Clam; et elle m'a été confirmée, tout récemment, par les lettres que la veuve du colonel Henry a bien voulu m'adresser et qu'on peut lire dans mon livre. Comment douter de l'existence de ces documents devant ces paroles prononcées, le 31 octobre 1896, par le général de Boisdeffre devant du Paty :

> Si nous pouvions avoir le moindre doute sur la culpabilité de Dreyfus, je serais le premier à vous dire qu'il faut refaire le procès; mais nous avons des documents ignorés de vous qui nous confirment absolument sa culpabilité. (*Enquête de 1904.*)

2° M. Mazel, faisant allusion à l'une de mes soi-disant hypothèses, écrit : « qu'un correspondant d'Alsace, lui-même *mystérieux*, etc... ».

Ce correspondant était *mystérieux* en ce sens que le colonel Sandherr n'en a pas parlé et ne pouvait en parler sans risquer de le faire prendre par les autorités allemandes, ce qui était arrivé en 1887 pour deux notables commerçants strasbourgeois, MM. Tobias Klein et Martin Grebert; et, en 1888, pour M. Charles Appell, frère du grand mathématicien, qui tous trois renseignaient le 2e Bureau.

Mais un jour vint où l'existence de ce correspondant fut signalée par Henry. En mai 1898, le substitut Wattinne, chargé de procéder à un classement des pièces de l'Affaire, ayant demandé à Henry ce que Sandherr avait contre Dreyfus, Henry lui répondit :

Je crois bien que c'était une lettre venant d'Alsace et touchant quelqu'un de sa famille ou de ses relations. Sandherr m'a dit : Henry, la preuve de la culpabilité de Dreyfus, elle est dans le dossier secret, mais elle est surtout dans une lettre que j'ai là.

Ce ne sont tout de même pas là des hypothèses, mais des documents. Et le fait que je suis parvenu à retrouver le nom du « parent d'Alsace » pourrait me valoir de M. Mazel quelques compliments.

M. Mazel écrit : « L'auteur serait bien en peine d'expliquer pourquoi ce bordereau, rédigé pour perdre Dreyfus, était de l'écriture d'Esterhazy et non pas de celle de Dreyfus. »

Je suis d'autant moins en peine de fournir cette explication qu'elle se trouve exposée et justifiée dans le chapitre IX, notamment p. 208 et 211. J'ajoute que je ne vois pas très bien comment Sandherr aurait pu demander à Dreyfus d'écrire le bordereau destiné à le perdre. Par contre, tout le monde comprend que Sandherr se soit adressé à Esterhazy, dont l'écriture présente des similitudes de graphisme avec celle de Dreyfus, et qu'il lui ait dicté le bordereau; ce que je considère comme une certitude.

4° M. Mazel écrit : « Il (moi) affirme que les experts n'ont pas reconnu la forgerie du bordereau. C'est tout à fait inexact. »

Or, à la page 121 de mon livre, on peut lire : « Parmi ceux des experts qui se sont prononcés sur ce point, la majorité a déclaré que ce document était d'une écriture courante. »

Il suffit d'ailleurs de regarder un fac-similé de cette pièce pour n'en point douter.

Il me plaît par contre, de reconnaître que M. Mazel a raison quand il signale que j'ai commis une erreur en attribuant à Jacques Bertillon la découverte des *empreintes digitales* qui appartient à Alphonse, du même nom. Mais cette erreur ne touche en rien à l'Affaire, bien que la phrase de M. Mazel laisse croire au lecteur que j'attribue à Jacques *l'expertise du bordereau* faite par Alphonse.

Enfin, M. Mazel écrit que mes hypothèses « ne résolvent rien ». Or, ma version éclaire les origines du drame et explique certains faits qui demeuraient incompréhensibles, savoir :

1° Pourquoi Henry arriva de bonne heure à son bureau le jour où il remit le bordereau et pourquoi il le montra ostensiblement à l'archiviste Gribelin et au capitaine Lauth, avant de le présenter à Sandherr.

2° Pourquoi Esterhazy pouvait se rendre sans danger à l'ambassade d'Allemagne en plein jour et en uniforme, dans les semaines qui suivirent l'arrestation de Dreyfus.

3° Pourquoi Henry prévint la *Libre Parole* de l'arrestation de Dreyfus avant que celle-ci ne fût annoncée officiellement.

4° Pourquoi Henry se refusa à donner au conseil de guerre de 1894 la moindre indication sur la « personne honorable » qui avait informé le 2e Bureau qu'un traître existait à l'état-major.

5° Pourquoi Sandherr ne figura pas parmi les témoins au procès de 1894.

6° Pourquoi Henry fit falsifier par Gribelin le livre-journal qui portait les mensualités attribuées soi-disant à Val-Carlos.

7° Pourquoi l'état-major défendit à Val-Carlos, — qui n'était pas le bénéficiaire de ces mensualités, — de se rendre au conseil de guerre de Rennes, s'il était cité.

Ce sont là tout de même des questions résolues. — ARMAND CHARPENTIER.

Le *Mercure de France*, fidèle à ses traditions d'impartialité, a de bon gré inséré intégralement la réponse de M. Armand Charpentier, qui du reste est fort courtoise. Mais il croit devoir engager ses collaborateurs à laisser un peu reposer l'affaire Dreyfus. Chacun possède, sur cette Affaire trop majuscule, une vérité qui ne fera jamais bon ménage avec les vérités de ses voisins. Si on se laissait entraîner dans les discussions et polémiques qui sollicitent ces vérités ennemies, plusieurs numéros entiers du *Mercure* y passeraient, sans du reste rien résoudre ni convaincre aucun des antagonistes. Notre pays connait assez de conflits actuels et qui lui suffisent. Le besoin ne se fait pas autrement sentir de raviver les querelles mal endormies qui naguère ont déchiré les consciences françaises. — LA RÉDACTION.

§

Ponchon et Verlaine. — Un jour, Raoul Ponchon était allé voir Verlaine à l'hôpital. A sa sortie, il recommanda le pauvre Lélian à la sœur qui le reconduisait, lui disant que c'était un grand poète, et glissa de menues pièces blanches dans la main de la religieuse, pour procurer quelques douceurs au malade.

Celle-ci, naturellement, n'avait jamais lu un vers de l'auteur de *Sagesse*, dont elle ignorait jusqu'au nom, mais bonne et miséricordieuse, revenue dans la soirée au chevet de l'hospitalisé, lui dit, naïve et douce :

— Est-ce vrai, Monsieur, que vous êtes un poète?

Et Verlaine, de sa voix des bons jours, quand l'hôpital avait momentanément supprimé le boucon des bistros :

— Mais oui, ma Sœur, et un poète arrivé. — P. DY.

§

A propos du mot « Poilu » dans le sens militaire. — Dans sa chronique du *Mercure* du 1er décembre, Charles-Henry Hirsch, relatant une opinion qui attribuerait à une lettre du 27 octobre 1907, de Jehan-Rictus, le premier emploi du mot *Poilu* dans un sens héroïque, rappelle fort justement que, dans le régi-

ment où lui-même servit en 1889, ce mot était déjà couramment employé.

Artilleur de 1886 à 1926, j'ai fréquemment (bien avant 1907), entendu les officiers issus de Polytechnique parler du « gonse poilu » pour citer un des leurs plus notoire, ce que plus tard ils appelèrent les « as ». Au mess du 31e d'artillerie, dans les réceptions j'entendis réciter à maintes reprises, après le *Pou et l'Araignée*, la *Complainte du gosse miteux* et la *Ballade du Gonse poilu*, qui accomplissait des exploits onirifiques. — LÉON RIOTOR.

§

Le Sottisier universel.

L'abbé Nollet, qui était né à Versailles en 1764, fut un physicien remarquable. En présence du roi Louis XIV, il fit ressentir une commotion électrique à 240 soldats de la garde suisse dans l'intérieur de la cour du château de Versailles. — *Loisirs et Travail, n° spécial de l'Ile de France*, juillet 1937.

Le miracle de la multiplication des députés rappelle celui de la multiplication des pains, avec cette différence cependant que les pains firent de la présence réelle, heureusement pour les gens de la noce. — *Le Journal*, 8 décembre.

Des traces de pas ont été relevées dans un champ, indiquant la direction prise par la mystérieuse voiture. [Sous-titre d'un article.] — *Le Petit Parisien*, 28 septembre.

Million fut condamné à deux ans de prison. Il n'a d'ailleurs fait que dix-huit mois, car nous avons obtenu sa grâce sous caution de 80.00 fr. au début de la mort de sa tante. — *Paris-Soir*, 17 décembre.

M. DARQUIER DE PELLEPOIX DÉMENT. [Titre d'un article.] — *Le Matin*, 26 septembre.

Le conducteur put stopper son convoi à quelques mètres du corps. Il fallut cependant, pour dégager celui-ci, l'intervention des pompiers. *Paris-Soir*, 28 septembre.

Parmi les musées parisiens, le Musée du Louvre est de loin le plus visité. Ci : environ quinze mille visiteurs par jour ouvrable. Il se débite quotidiennement 15.000 cartes au Musée du Louvre. Cela fait, à peu près, deux cartes par visiteur. — *L'Intransigeant*, 18 septembre.

Bien que le conservateur du Musée se trouve actuellement retenu à New-York, le montant du vol parait devoir atteindre près d'un demi-million. — *Paris-Soir*, 3 mars.

Le chancelier Hitler était entouré du maréchal von Blomberg. — *Le Progrès de Lyon*, 13 septembre.

LA SURETÉ RÉUSSIT UNE IMPORTANTE AFFAIRE DE CAMBRIOLAGE DE VILLA. [Titre d'un article.] — *Le Petit Matin*, de Tunis, 19 septembre.

« Comme je ne pouvais pas divorcer, a-t-elle dit, et qu'il n'y avait pas d'issue, nous avons résolu, pour vivre en paix, de nous empoisonner. » — *Le Journal de Rouen*, 21 septembre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.